

Université de Montréal

TRANSHUMANCES

suivi de *I ended up being my own trout* (jeux de fragments avec Éric Plamondon)

par

Rosalie Roy-Boucher

Département des littératures de langue française

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures

en vue de l'obtention du grade de M.A.

en Littératures de langue française

option recherche-crédation

Août, 2015

© Rosalie Roy-Boucher, 2015

RÉSUMÉ

Ce mémoire en recherche-crédation s'intéresse à la quête identitaire, et / ou au désir de tracer son propre chemin en réinterprétant les événements du passé.

Le roman TRANSHUMANCES raconte le pèlerinage d'Alice sur la *via Podiensis*, qui relie la commune du Puy-en-Velay en France, à Santiago de Compostela en Espagne. Elle marche. Elle marche pour oublier, pour enterrer ses morts, pour avancer, ailleurs. Elle marche et fait de nombreuses rencontres. Par la conversation et la contemplation, elle tente d'apaiser les maux qui la rongent. Elle marche et apprivoise ce chemin mythique, mystique, cette route qui mène le croyant à la rencontre de Dieu et qui pousse l'impie à la rencontre de lui-même. Alice fait la connaissance de John. Ils se racontent des blagues et des secrets, partagent repas et larmes, deviennent frères d'ampoules et rentrent à la maison, changés.

L'essai *I ended up being my own trout* (jeux de fragments avec Éric Plamondon) explore quant à lui à l'écriture fragmentaire, en s'intéressant particulièrement aux effets qu'opèrent les fragments sur la lecture. Éric Plamondon, avec sa trilogie *1984*, utilise la forme fragmentaire afin de jouer avec le lecteur : il le fait douter de ses certitudes et le guide vers une vision manipulée de l'Histoire. Le lecteur est alors confronté à la pluralité des interprétations et doit s'imposer comme auteur de sa propre lecture.

MOTS-CLEFS : Création littéraire, Identité, Compostelle, Éric Plamondon, Écriture fragmentaire, Littérature numérique, Jeu.

ABSTRACT

This M.A thesis combines research and creative writing to focus on the tension between searching for and creating one's identity, both acts which can only be achieved through the (re)interpretation of the past.

The novel TRANSHUMANCES tells the story of Alice's pilgrimage on the *via Podiensis*, which connects Puy-en-Velay, France, to Santiago de Compostela, Spain. There, she walks. She walks to forget, to bury her dead, to move forward, to be elsewhere. Through conversation and contemplation she tries to fight her gnawing anxiety. She walks to harness the power of the mythical and mystical road: the road that leads the believer to a meeting with God, the godless to a meeting with himself. Alice meets John. They exchange jokes and secrets, share meals and tears, become blister brothers and return home, changed.

The essay *I ended up being my own trout* (jeux de fragments avec Éric Plamondon) explores fragmentary writing, with particular attention to the effects of the fragment on the act of reading. Éric Plamondon, with his trilogy *1984*, playfully uses the fragmentary form to encourage the reader to doubt his certainties and to guide him towards a manipulated version of history. The reader is thus confronted with a plurality of interpretations and must acknowledge his position as the author of his own reading.

KEYWORDS : Creative Writing, Identity, Compostelle, Éric Plamondon, Fragmentary Writing, Numeric Literature, Game.

REMERCIEMENTS

Mes guides : Catherine, Martine-Emmanuelle. Le voyage a été long et pluvieux. Merci pour vos parapluies et merci d'avoir provoqué les éclaircies.

Mes fantômes pèlerins : Danièle, Michaël, merci pour vos écrits.

Mes lampes frontales : Denis, Julie, merci de vos lectures et de vos conseils éclairés.

Mes bâtons de marche : Pour leur soutien dans l'ascension et pour leurs gentils coups de pied, merci à ma famille et à mes amis. Merci à mon roi Boubou de savoir me relever lorsque je trébuche et pour ses grands bras doux.

Mon frère d'ampoules : Merci Chris. Merci pour la baleine, merci pour ton journal, merci pour les fous rires, merci d'être apparu dans ma vie avec tes grosses lunettes. Rendez-vous à l'ombre d'une botte de foin.

Mon gros pack sac est plus léger maintenant.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	i
ABSTRACT.....	ii
REMERCIEMENTS.....	iii
TABLE DES MATIÈRES.....	iv
<u>TRANSHUMANCES</u>	1
NOTRE-DAME-DU-PUY	2
JOURNAL DE FRANÇOISE.....	8
SEMAINE 1.....	10
LA VIE DEVANT SOI.....	11
MA FÊTE	12
CONQUES	25
LE DEUIL.....	34
ANNUAIRE DES MORTS	36
COMPOSTELLE MALGRÉ MOI.....	43
TROUVÉ À SÉNERGUES.....	44
JACQUES	45
LE VASE DE JACQUES.....	51
MONTCUQ.....	52
LOS AMIGOS	53
LE LENDEMAIN	58
L'ABRICOT	62
LES PAUSES.....	65
LA DESCENTE	66
MÉCANIQUE DE LA MARCHÉ.....	69

LES ADIEUX	70
RONCESVALLES.....	71
AIDE-MÉMOIRE	74
LA TRICHERIE	79
LOGROÑO	80
NOS RÊVES.....	83
LA DOULEUR DE GERRY.....	84
J'ÉCRIS MOINS QU'AVANT	86
VU D'EN HAUT.....	87
NOTRE RETOUR	89
JOHN'S JOURNAL.....	91
LES CHEVEUX DE JOHN.....	93
J'AI MARCHÉ AVEC	94
SANTIAGO MOUILLÉ.....	95
CABO FISTERRA	97
CHICAGO	100
 <i><u>I ended up being my own trout (jeux de fragments avec Éric Plamondon)</u></i>	 106
 1 – INTRODUCTION	 107
2 – LIRE LE FRAGMENT.....	109
3 – FRAGMENTATION ET LITTÉRATURE NUMÉRIQUE	112
4 – ÉRIC PLAMONDON	116
5 – 1984.....	117
6 – GABRIEL RIVAGES	121
7 – QUI SUIS-JE?	122
8 – LE DOUTE.....	123
9 – À UN CLIC DE LA VÉRITÉ	126
10 – POISSONS	128

11 – L’ORIGINE DU MONDE	132
12 – SELF-MADE PLAMONDON	135
BIBLIOGRAPHIE	138

TRANSHUMANCES

NOTRE-DAME-DU-PUY

23/06/12

Je suis arrivée hier au Puy.

Vol direct jusqu'à Lyon. Vol à rabais.

J'ai pris le train jusqu'à Clermont-Ferrand.

C'était du déjà vu, Clermont-Ferrand.

Ça m'a fait un petit pincement de voir la ville où j'avais créé le fantôme numéro un. Même si ce n'était que la station ferroviaire. J'ai reconnu les panneaux, le café Caf'Crème où le jambon-beurre a augmenté de deux euros.

L'hôpital était loin de la gare. À l'époque, j'avais pris un taxi. Le conducteur s'était inquiété de mes larmes.

Le passé c'est le passé.

Clermont-Ferrand.

J'ai grimpé dans l'autocar après avoir roulé une clope au guitariste à la chevelure gominée qui se faisait aller les blue suede shoes au coin de Jeanne-d'Arc et de l'avenue de l'Union soviétique. Je n'ai pas su s'il quêtait ou si c'était un loisir. Anyways.

Deux heures plus tard, je suis sortie de l'engin. Devant moi, la cathédrale du Puy-en-Velay.

J'ai dormi au refuge communal. Une espèce de gymnase rempli à capacité maximale de lits superposés. C'était donativo. Donation volontaire. J'ai fait la cheap. Huit euros, j'ai donné. Je suis pas encore partie que déjà je compte mes sous.

C'est à se demander ce que je fous ici. Il y a quatre jours, je pleurais sur le plancher de l'appartement de Mathieu, à Lyon. Il y a deux jours, je pleurais dans la chambre d'amis de chez Maude, à la Bourboule. J'étais heureuse de les revoir. Même si c'est en France que tout a commencé.

J'ai compté quatre ronflements différents, la nuit dernière. Faudra m'y faire, je suppose. Peut-être que mes colocataires avaient abusé du vin bas de gamme au pot du pèlerin. J'y suis allée. J'ai fait tamponner ma crédentiale. Je l'ai depuis au moins sept ans. Sept ans à espérer faire ce

chemin un jour. Il est venu, le jour, et franchement, j'ai autant envie de cette nouvelle aventure que de me faire briser le péroné avec une batte de baseball en métal.

Un qui résonne dans la moelle.

Le pot du pèlerin.

J'ai réalisé là-bas que mon passeport béni, ma crédentiale si jalousement gardée, elle valait pas cinq cennes.

Chère association des amis du chemin de Compostelle,

J'ai, comme tout membre de votre regroupement, payé ma cotisation afin de recevoir une crédentiale à mon nom et ainsi pouvoir parcourir la route sacrée en faisant tamponner mon passeport comme c'est la norme. Or, sachez que de recouvrir un document, aussi officiel et lourd de signification, d'un revêtement plastifié empêche l'encre des tampons de sécher. Ceci a pour effet de tacher les autres tampons, l'intérieur de mon sac, mes doigts et ma joie de vivre. Vous offrez un produit indigne du pèlerin. Je vais donc me procurer une nouvelle crédentiale, à mes propres frais. Vous venez de gâcher le début de mon voyage, je vous déteste, et pour la huitième fois je vous affirme que je ne veux plus recevoir vos magazines de merde, je sais marcher et je n'ai pas besoin de vos conseils ridicules.

Une pèlerine insatisfaite.

Pot du pèlerin.

Des beaux hommes et des belles femmes en linge technique qui coûte la peau des fesses trinquent avec du mauvais vin à leurs exploits à venir. Je me demande comment ça se passera pour eux. S'ils seront assez forts pour passer par-dessus la douleur. Je me demande s'ils savent qu'ils vont se saigner à blanc juste pour avancer un peu plus. Ils ont tous plus de cinquante ans. Qu'est-ce qui les pousse à marcher mille six cents kilomètres, rendus à mi-vie?

Je-je-je souhaite la bienvenue à tout le monde. Bonjour à tous, bonjour pèlerins! Ulteřia!

Ulteřia! Ulteřia! (qu'ils gueulent, les gens, fracassant bêtement leurs verres les uns contre les autres). Je-je-je propose que l'on se lève, que l'on se présente et que l'on dise l'endroit d'où

chacun vient et où chacun va! Je-je-je m'appelle Joseph, je viens de Paris. J'ai fait le chemin il y a deux ans et depuis je suis ici pour redonner au chemin ce que le chemin m'a donné (en distribuant du vin à qui mieux mieux? Ça m'intéresse). Moi c'est Claire, je suis ici avec ma mère Manon, dis bonjour maman, bonjour, nous arrivons de Belgique et si Dieu le veut, nous nous rendrons à Conques (elle compte faire plus de deux cent bornes en compagnie d'un similibcadavre, ça va être funky). Bravo Claire, bravo Manon, Ulteřia! Ulteřia, ulteřia! Je m'appelle Nadine, je suis ici avec mon mari, nous venons de prendre notre retraite. Nous sommes de Cordon, dans les Alpes. Nous n'avons pas de destination finale, seulement le plus loin possible en deux semaines! Moi c'est le mari, Raymond, enchanté! Raymond, Nadine, Ulteřia! Je suis Gérald. Je commence d'ici, au Puy-en-Velay. Je vais à Saint-Jean-Pied-de-Port, cette année. Ulteřia Gérald! Manolo, Marion, Jean-Marc, Kim, Odile, Sam, Gérard, Jean-Marie, Marie, Marie-Berthe, Marie-Andrée, Marie-Paule, Ulteřia à vous tous qui prenez la route. Mademoiselle? Alice. Je viens de Montréal. Je sais pas si je dois dire que je pars de là, ou bien d'ici, c'est ici que je commence le chemin, en tout cas. C'est ici que tout commence. Mais je sais pas si je pourrai partir réellement, c'est comme si ma crédentiale refusait les tampons, est-ce que c'est possible, de se faire refuser le chemin? Où je vais? Je vais à Santiago, c'est ça le but, non? Remarquez, je vois pas trop pourquoi, je comprends pas trop. Quelqu'un comprend ce qu'on fait ici?

Rires nerveux. Je viens de passer pour une ostie de débile profonde, encore. Ulteřia Alice.

Fin des présentations. Les pèlerins discutent entre eux. Je cale mon verre de kir en cherchant des yeux la sortie.

— Alice. J-j-j-Joseph, mon nom. Tu te souviens?

Inoubliable, mon Joe. Je hoche la tête.

— Je-je-je vois que tu t'apprêtes à partir. Je voulais te dire quelque chose d'important. Tu sais, je n'ai pas réussi à faire le chemin entièrement, la première fois. J'ai dû réessayer trois fois!

— C'est malheureux. Pourquoi vous me dites ça? Vous croyez que je n'ai pas ce qu'il faut?

— Je crois que tu as tout ce qu'il te faut. Mais tu dois laisser le chemin venir à toi. Tu dois le laisser t'emporter. Avec humilité.

— Humilité?

— Respecte-toi. Sois patiente envers toi-même. Il faut être très poli avec soi-même lorsqu'on apprend de nouvelles choses. Encore plus lorsqu'on a de grands projets!

— D'accord. Je tâcherai d'y penser.

— Et, Alice, nous vendons notre propre crédentiale. Elle acceptera tous les tampons. Ça te fera dix euros.

Ce matin, j'ai bouffé le pain sec et le Nescafé que l'on m'a tendus. C'était l'aube encore. Il faut ce qu'il faut pour assister à la messe du pèlerin (aussi j'avais pas le choix, on se faisait kicker dehors à sept heures). J'ai grimpé les trois mille marches qui mènent à la cathédrale. Honnêtement, la messe ne m'a pas impressionnée. Voilà que je t'envoie de l'eau bénite dans la face pis que je chante en latin pour le salut de ton cul de randonneur, bof. J'ai gardé le médaillon de la vierge noire du Puy qu'ils m'ont donné. Je le transporterais tout du long pour l'offrir à mon grand-père à mon retour. Le chapelet, par contre, non merci. Quand on m'a demandé de piger une demande de prière écrite par un pèlerin qui me précédait, j'ai plongé la main dans le chapeau de curé et j'en ai ressorti une poignée de papiers. J'avais du temps devant moi pour penser, aussi bien réfléchir aux niaiseries des autres.

On m'a demandé d'écrire un souhait à mon tour. Merde.

Priez pour que Laure Bastien meure d'une maladie longue et douloureuse. Elle devra être seule et détestée de tous. Priez pour que son cadavre se fasse bouffer par la vermine. Qu'un corbeau lui perce les yeux. Priez pour que le corbeau ne s'empoisonne pas. Priez pour cette voleuse d'amoureux se dirige droit chez les infâmes, pis qu'on lui pique le cul à longueur d'éternité avec des lames rouillées. Priez pour que ses jambes paralysent. Priez pour qu'elle perde le goût. Priez pour qu'elle souffre.

J'ai été chicken.

Priez pour que je lui pardonne.

Lui pardonner.

La route sera longue.

- 1- *Priez pour que mon frère Jean-Paul guérisse. Priez pour que j'arrête de boire autant. Si vous pouviez prier pour que ma soeur Géraldine divorce de son mari, aussi. Pensez à tous les malheureux. Merci à vous, merci à Dieu et qu'il garde votre chemin.*
- 2- *I don't have anything to ask, life is good with me. For you, walker, those words : just take time for yourself, and enjoy your time on the road. Buen camino, my friend!*
- 3- *« Seule la prière approche de cette concision et de cette pureté qui fondent la vérité de l'écriture. Écrire, c'est comme une prière, aller à l'essentiel. »*
- 4- *Que Dieu protège ma fille, mon fils, mes petits-enfants, mes frères et ma sœur et qu'il protège l'âme de feu mon mari. Amen.*

Et puis il y a eu le départ, un départ vachement excitant. Le chemin était détrempé au coton, lendemain de pluie, mes chaussures crissaient, les gens étaient heureux tout de même: la mort. Une voiture a klaxonné, son conducteur s'est adonné à des salutations éhontées, me visant, moi pèlerine, avant de rouler dans une flaque style océan Indien, m'aspergeant des pieds à la tête. Je lui ai servi le digne majeur du marcheur et ai poursuivi ma route en évitant la noyade.

Un mec belge a voulu faire copain copain. Il portait :

- Un chapeau à large bords, à la Crocodile Dundee ;
- Un poncho de l'armée, sans doute pare-balles ;
- Une polaire rouge pétant s'harmonisant élégamment avec son visage suffoquant ;
- Des pantalons pour couvrir ses jambes défailantes ;

- Des guêtres orange pour protéger ses bottes neuves ;
- Ses bottes neuves, qu'il maudira dans moins de 48 heures ;
- Un sourire de con, indéracinable.

Il était vieux et mignon, presque attendrissant. Un vieux beau qui fait les yeux doux aux dames de ce monde. Il m'a fait penser à mon grand-père. Je suis restée froide.

Jacques, on se recroisera sans doute.

JOURNAL DE FRANÇOISE

26/06/12

— Tu repars sur la route, Alice?

— Il le faut bien.

— Pourrais-tu apporter ceci avec toi? Je sais que ça t'ajoute du poids, mais...

Valérie me tend un cahier racorni.

— Françoise a oublié son journal. Tu lui remettras, si tu la rencontres? J'ai bien peur d'être coincée ici pour quelques jours...

— Ouais, ouais, t'inquiète.

Celui qui le trouve, celui qui le garde. J'ai arraché deux pages, et j'ai laissé le reste dans un café entre Saugues et Saint-Alban. Françoise m'avait l'air débrouillarde, elle trouvera bien un autre cahier.

Saint-Privat-l'Allier – Saugues, 19 km

Le 24 juin 2012

Cette étape restera dans ma mémoire. Départ à 8h30. Je vais dans la boulangerie-épicerie. Je m'achète une tablette de chocolat, une pomme, des raviolis et une moitié de baguette car nous sommes dimanche et à l'étape tout sera fermé. Le midi, je mange des abricots secs et du pain d'épices dans la forêt.

Une côte impressionnante m'attend. Je suis reposée. J'attaque très tranquille, à mon rythme, mais ça monte, ça monte. Soudain on redescend à pic. Heureusement je lance mes deux bâtons en avant. Je tanguer sur les cailloux, je m'enfonce dans la boue. Merci mes bonnes chaussures!! C'est dur, très dur. On finit sur les fesses. Après la traversée de l'Allier, c'est le bouquet, la grimpe est longue et continue. Le dénivelé est impressionnant. À un moment il faut monter des marches très nombreuses. Je me tâte. Je lâche mes bâtons et prends la corde qui aide les pèlerins ou je grimpe comme ça, seule? Dans le doute, je choisis les deux, tantôt l'un, tantôt l'autre, courbée à 90 degrés. Et ça dure une éternité.

Vers 13h je m'arrête au milieu d'une forêt de sapins pour manger mon pain d'épice. La jeune Belge s'immobilise près de moi, ses yeux verts pleins de lumière. Pour elle la nature est une cathédrale, c'est vrai, moi aussi j'y suis bien. Nous philosophons un peu, elle repart à fond.

Plus tard la Canadienne du Puy me rattrape, elle a laissé un peu ses compagnons (trop volubiles), elle veut être tranquille, l'étape est trop dure. J'ai les épaules sciées et mes pieds commencent à chauffer.

Un pèlerin me dit « il reste une heure de marche », alors comme l'âne qui sent l'écurie, j'accélère jusqu'à Saugues. Quel bonheur d'apercevoir, au détour d'une grimpette, le clocher de l'église! Et la statue de la bête du Gévaudan!

Un cadeau de Saint-Jacques m'attend : Jeanine, surnommée « la maman du chemin ». Elle est là, sur le trottoir, à courir après un pèlerin qui avait laissé ses bâtons. Elle m'accueille, me cajole, m'offre un thé, tamponne ma crédentiale, me montre toutes ses photos de pèlerins du monde entier. Extraordinaire. Elle m'indique le chemin.

Le refuge est très beau, propre comme un sou neuf. Patrick et Catherine sont d'anciens pèlerins. Ils ont tout retapé. Je suis bien dans ma chambre avec Jacqueline, Anita et Valérie. Le soir nous mangeons des raviolis. Nous commençons à bien nous connaître. Jacqueline est malvoyante. Elle pratique la massothérapie depuis quinze ans et est adepte de Tai Chi, alors la chambre embaume les huiles essentielles, on suit leur trace sur le chemin. Valérie est une jeune médecin belge. Elle marche pour « écouter son corps » : une sorte d'expérience pour lâcher les remèdes essentiels à son fonctionnement. C'est très dur pour elle de ne pas emporter des sacs de médicaments. Elle a quand même un corset, une genouillère et une chevillière.

SEMAINE 1

29/06/12

Une semaine que je marche c'est pas mal beau c'est pas mal fou une semaine que je me draine les ampoules en faisant des grimaces la meilleure méthode c'est d'y faire entrer et sortir un fil à coudre si quelqu'un m'avait dit un jour que je ferais de la couture dans ma peau je l'aurais pas cru c'est pas mal beau c'est pas mal fou et je ne comprends pas pourquoi je suis là j'avance en catchant pas j'avance avec mon sac comme les autres on avance avec nos sacs pour voir si l'herbe est plus verte plus loin les autres me parlent je fais la bonne Québécoise sociable le cœur n'y est pas mon cœur est resté à Montréal dans les mains de Fabrice Picard qui le triture et lui rentre des aiguilles de bord en bord pour le drainer mon cœur est resté dans leurs mains à Laure et à lui et ils le pressent entre leurs poitrines lorsqu'ils s'enlacent et lorsqu'ils se font l'amour et ils font l'amour encore plus qu'avant parce que c'est légal maintenant une semaine que je marche et que le décor se meut et se transforme et que les oiseaux cui-cuient et que je suis loin bien loin du mal montréalais et je marche et je suis les autres et ça change rien. Je m'arrête, je me recouds et je continue.

LA VIE DEVANT SOI

03/07/12

Je ne suis pas une voleuse. J'ai volé, quelques fois. Par pulsion. Pour impressionner. C'est mal, je sais. Je ne suis pas une voleuse, mais j'ai lu *La promesse de l'aube* dans l'avion. Ça m'a bouleversée. Je me suis promis de lire tout Romain Gary, le plus tôt sera le mieux. Les librairies que j'ai croisées ne le tenaient pas en stock. Les villageois préfèrent Marc Lévy.

Là, je l'avais en pleine gueule. Une bibliothèque pleine à craquer. Des livres bien cordés. *L'aromathérapie. Se guérir avec les plantes. Se pardonner, un jour à la fois. La sophrologie pour tous. L'Inde* (éditions Le Guide du routard). *La réflexologie. Le pouvoir des cristaux. Acheter, c'est voter. Mange, prie, aime. Petit guide des herbes. Et si c'était vrai? Atlas routier de la France. Petit Larousse illustré. El camino de Santiago para todos los bolsillos.* Et devant, bien mis en évidence, le choix du libraire, le livre qui hurle prends-moi avec toi, *La vie devant soi*. J'allais cambrioler la bibliothèque de la gentille aubergiste nouvel-âge. J'allais voler le bouquin. C'est mal, je sais. J'ai pensé à laisser un dix euros dans la bibliothèque. J'ai saisi le livre. J'allais le piquer. Voler la culture. Je vais lire la première page, j'ai pensé. L'envie du crime allait peut-être me passer. Si c'était nul à chier? J'ouvre le roman. Page blanche. Page de copyright. Page blanche, puis, à la main :

18 mai 2012 : À toi qui lis ces lignes, ce livre t'appartient. Possède-le. Aime-le. Partage-le. Bonne route.

Merci bien.

MA FÊTE

05/07/12

Il pleut. Une petite pluie fine, froide, qui me saisit par l'intérieur du squelette, garde mes vêtements dans un état de perpétuelle moiteur. L'intérieur de ma gorge et de mes sinus pique affreusement : si je pouvais je me gratterais les muqueuses avec une râpe à fromage. La seule épicerie qui se trouve sur la route est fermée. J'avance sur le chemin fermier dans un mélange de boue et de merde, l'estomac dans les talons. Je pense à la boîte de thon qui se balade dans mon pack sac en attente de se faire éventrer pour le dîner et j'éprouve un soudain coup de spleen. Je fixe l'horizon, espérant voir apparaître un restaurant, une taverne, un château ou un immense feu de joie. Une larme perle à mon œil. Je pense à ma famille qui habite loin et que je ne vois de toute manière jamais, le jour de mon anniversaire. Je pense à mes amis, qui se seraient sans doute cordés dans mon minuscule salon. Je n'ai plus de salon. Je n'ai plus de maison. Vingt-six ans, aujourd'hui. Plus de salon, plus de maison, plus de famille à proximité, rien à bouffer, en préparation d'une pneumonie, la dèche.

J'ignorais que la mort précipitée de l'amour truciderait également ce que je connaissais du quotidien. Comme si je devais vivre défigurée. Comme si on me lançait sans parachute en pleine guerre civile. Je devais vivre avec moi. Avec mon cœur plein d'ecchymoses. J'avais l'impression que c'était écrit sur mes joues. CO d'un bord, CUE de l'autre.

C'est de ta faute, Laure Bastien. C'est de ta faute si tout est brun, gris, laid. C'est de ta faute si les fleurs ne sentent rien. Je suis affaiblie, c'est de ta faute aussi. Je me traîne. Je te traîne avec moi. Je vous traîne sur mon dos. Vos bras entrecroisés sanglent mes épaules. Tes lèvres papillonnent près de mon oreille. Je t'entends rire.

Je t'entends rire de moi.

Des vaches. Du blé. Quelques petites fleurs sauvages courbées par la flotte saluent mon passage humblement. Au loin se dessine une étrange habitation.

J'avance en m'interrogeant sur les raisons d'être de ce bâtiment. On dirait une yourte. Une yourte faite en gros cailloux et en ciment, coiffée d'une cheminée toute ronde. Un tajine géant. Avec de minuscules fenêtres. Ce serait mon royaume pour un repas d'anniversaire.

À l'intérieur, la noirceur. Une vieille table hésitante est dressée fièrement sur ses trois pattes valides et une chaise de bois attend que je vienne y poser mes royales fesses. Deux ou trois chandelles d'une autre époque prennent la poussière dans une assiette d'aluminium. Des feuilles de papier humides, ornées d'une écriture scolaire et délavée, reposent sur le bord d'une des fenêtres.

23/03/12 – Les Estrets. 25 km. Rencontré Nadine et Marion. Mangé porc. Couché tôt.

24/03/12 – Nasbinal 33,5 km. Courbaturé. Trop de km. De la neige. Danger.

25/03/12 – Saint-Chély-d'Aubrac. Du bon vin, une bonne aubergiste. Pieds douloureux.

26/03/12 – Saint-Côme-d'Olt. Parlé à femme. Rencontré Jean-Paul, marche depuis Angleterre. Dingo.

27/03/12 – Estaing. Cartes postales. Lavage du linge. Tartiflette. Ballonnements.

28/03/12 – Espeyrac. Penser à faire le tri du sac pour éliminer poids.

J'allume ma frontale, jette mon sac par terre et je saisis la boîte de thon à l'huile. Haut-le-cœur. J'enlève mes bottes, mes chaussettes croûtées de bouette. Mes pieds, fidèles combattants, prennent de l'expansion sitôt sortis de leur carcan. Je sens mon cœur dans chacun de mes orteils. Ils sont dans un état pitoyable. Mes ampoules éventrées laissent entrevoir ma chair humide. Je n'ai plus de pansements. Mon royaume pour quelques Compeed!

J'ai l'intérieur qui hésite. J'ai envie de pleurer, j'ai tant pleuré déjà. J'ai envie de rire aussi... Fallait bien que la première vraie journée de pluie tombe sur l'anniversaire du jour, sinon quoi? Je suis misérable. Je jette un coup d'œil à mon téléphone-cadran et réalise qu'il est déjà 13h.

J'ai un message.

J'ai froid, j'ai la dalle, c'est ma fête et je chemine de montagnes de merde en champs de blés rompus. Le moment est super bien choisi pour faire la sélection d'un nouveau mantra qui se répètera maintes fois au hasard des jours, « qu'est-ce-que-je-fais-ici-bordel-de-dieu-de-câlisse ».

J'ai un message.

Sûrement mes parents qui ont hésité quant au moment idéal pour m'appeler, calculant le décalage et estimant mes heures de pause. Sûrement mes parents qui me disent des choses

gentilles; ma belle, tu es vraiment bonne, tu nous épates beaucoup avec ton défi, on en revient pas que tu aies autant marché, combien de kilomètres, déjà, manges-tu bien, as-tu rencontré du monde, parles-tu espagnol, en tout cas, bonne fête ma grande, on a hâte de te parler, allô Bouboune, c'est maman, ton père a tout dit, je suis très fière de toi et je t'aime ma grande et j'en reviens pas combien ça va vite, 26 ans, rappelle-nous bientôt, quand tu pourras, ma belle aventurière!

J'ai un message.

Je tiens à conserver le niveau de déprime dans lequel je me trouve. Je suis une pro de l'apitoiement. Jusqu'à maintenant, ça a été des petites brailles superficielles provoquées par l'effort et la chaleur. Mais là, c'est plus de la frime. Je me sens comme un petit volcan tout mêlé par de nouveaux bouleversements, un jour de tremblement de terre. Les plaques tectoniques qui se font aller dans un rave naturel que personne ne comprend vraiment. J'ai douze ans et mes premières menstruations alors que je suis chez Johanne Campeau. Je me sens comme ce jour d'octobre où j'ai baissé mon pantalon de pyjama à nuages pour faire pénétrer l'inconnu en moi. Comme cette nuit-là où les jambes m'ont manqué, quand j'ai appris les mensonges. Je me sens comme une grosse crisse de marde humide en plein cœur d'un champ dans le Lot, pis qu'on vienne pas me faire chier, je veux pleurer tranquille. Je veux me replier sur moi, me laisser envahir par le mal, je veux ramper sur le sol terreux, je veux avaler ma morve et hurler mes sanglots. Je n'ai plus de maison, je n'ai plus de salon, je n'ai plus d'amoureux, je suis seule, je pleure et j'ai vingt-six ans.

Vingt-six ans. Depuis que je suis jeune, je me dis que je vais mourir jeune. Je me suis toujours prise pour une espèce de tragédienne. La vie c'est jamais simple, pour moi. J'allais mourir dans la fleur de l'âge, pour la tragédie. Quand je travaillais au camp de jour, j'avais une collègue de vingt-cinq ans, et je la trouvais affreusement vieille. Elle me faisait pitié. Je me demandais ce qu'elle foutait, en banlieue miteuse de Baie-Comeau, à l'âge qu'elle avait. Comment ça, elle était pas mariée pis en famille déjà? Comment ça, elle faisait un baccalauréat, à vingt-cinq ans, t'as pas un doctorat, à vingt-cinq ans, normalement!?! Comment ça, elle travaillait entourée d'adolescents boutonneux? Comment ça, elle torchait le local du curling de Hauterive en disant pas un mot, payée au salaire minimum, à vingt-cinq ans? T'es pas successful, à vingt-cinq ans?

J'avais alors douté de mes théories sur les âges de la réussite pendant quelques instants, avant de déterminer que Kiwi, c'était une ostie de loseuse. Moi, à vingt-cinq ans, j'aurais beaucoup voyagé, j'aurais cumulé un nombre impressionnant d'amants, j'aurais publié quelques romans et charmé les critiques, à vingt-cinq ans moi j'aurais une tonne d'amis, des admirateurs, moi je serais grande et mince et adulée et Spiruline, Kiwi, Esker et Artichaut seraient enterrés depuis longtemps, en arrière de la tour d'eau à côté du curling de Hauterive, là où Artichaut s'est pété la palette en fonçant dans un arbre parce qu'on était trop saouls. À vingt-cinq ans, j'aurais rempli avec mon amoureux des demandes d'adoption pour les pays pauvres, j'ai tant d'amour à donner et il y a tant de nécessiteux. À vingt-cinq ans, ce serait ma réussite, le peak de la montagne. Après, je mourrais sans doute, anyways.

Depuis, j'ai blasté la date de péremption de mes rêves de réussite. J'ai volontairement mis de côté dans mon esprit les dernières nouvelles que j'ai eues de Kiwi qui avait, à l'heure actuelle, une maîtrise, un beau mari et un duo de bambins. Je braille sur mes défaites imaginaires.

Mon estomac me remet sur le chemin. Il émet un glouglou tellement long que j'aurais eu le temps d'épeler f-u-c-k-t-h-e-w-o-r-l-d. Je renifle, aperçois la canne de thon et je me dis que non, c'est non, je vais trouver un repas d'anniversaire respectable. De la bouffe qui ne me donnera pas envie de beugler, genre. J'allume ma frontale, ouvre le *Miam-miam-dodo* et sélectionne une auberge top classe, avec pleins d'étoiles pour la section restauration. J'ouvre mon téléphone.

J'ai un message.

Je le prendrai plus tard, lorsque je serai heureuse. Téléphone à l'auberge, boîte vocale. Allô, Alice Robichaud à l'appareil, je suis sur la route et je voudrais bien réserver pour ce soir.

Je remets péniblement mes bottes crasseuses et mon sac à dos, pleine d'un courage que je n'ai pas. Je vais poursuivre, c'est ça ma job.

Je marche. Il pleut. Fait froid. Fait chier.

Il me reste encore quinze kilomètres avant d'arriver à l'auberge. Je n'en peux déjà plus. Je compte mes pas. Je compte jusqu'à 100. Après je recommence à compter. 100, ça arrive vite. J'essaie de compter jusqu'à 500, mais une fille s'écœure.

J'arrive dans un village fantôme. C'est vraiment, vraiment désert. Un méchant monsieur pourrait surgir de la cour d'école avec une tronçonneuse et se diriger vers ma personne, je serais à peine étonnée, c'est pour dire. Je dépose mon sac et pars en quête d'une barre granola dans l'une de ses multiples poches.

— Il n'a pas l'air très bien classé, ton sac.

Je bondis, surprise, prête à servir mes plus beaux mouvements de judo au méchant monsieur de la cour d'école. Je lève les yeux : une ceinture. Je lève encore plus les yeux et je vois un homme immensément grand, blond, un immense grand blond qui a le regard de mille ours en peluche. Des ours en peluche de velours, c'est encore plus doux. Un géant doux et blond.

— Tu as fini ton étape?

— Oh. Non. Malheureusement. Encore neuf kilomètres, si j'ai bien compté, mais honnêtement, j'en ai marre, vraiment marre, je ne me sens pas très bien.

— Ah non?

— Non, je sais pas, j'ai jamais eu mal nulle part jusqu'à maintenant, et là, j'ai l'impression d'à la fois couvrir un virus de la mort et de m'être fait passer dessus par un tracteur. C'est con.

— Pourquoi tu ne viens pas dormir à l'Estrella, avec nous? Je suis là, avec ma fille Marion, et une grand-mère et son petit-fils. C'est moi qui cuisine, ce soir.

Il a l'air fier.

— C'est vraiment gentil. J'ai réservé à une auberge déjà, une belle. Ils m'attendent, je crois. Je n'ai pas eu de nouvelles. Je me suis payé un luxe puisque je me sens malade et que c'est mon anniversaire.

— C'est ton anniversaire? Génial! Quel est ton nom?

— Alice.

— Alice, bon anniversaire! Tu marches le jour de ton anniversaire, c'est dingue! Tu devrais vraiment venir à l'Estrella, il y a du vin, on va tuer ton virus, crois-moi. Je vais te cuisiner un super repas, on va te créer une petite ambiance baba cool, viens! En passant, moi, c'est Albert.

J'hésite un moment. Un tueur en série n'aurait pas mieux manœuvré. L'homme, inspiré par ma chevelure en botte de foin, me propose une soirée hippie avant de sortir son arsenal de

lames. Une jeune femme en détresse, ça se découpe bien. La plante de mes pieds bouillonne comme une lasagne laissée à broil trop longtemps. Je lève les yeux. Le large sourire d'Albert me happe. Il se détache du paysage. On dirait le chat du pays des merveilles. Un sourire plein de dents, insaisissable, qui inspire une confiance teintée de mystère.

— Enchantée, Albert. Tu sais quoi? Tu as raison. Je m'arrête ici. Fuck le reste. Je suis brûlée, c'est un village fantôme, c'est mon anniversaire, t'as l'air smatte, je fais ce que je veux. Laisse-moi seulement avertir l'autre auberge et je vous rejoins.

— D'accord. C'est la porte avec le rideau de billes, là-bas, le bâtiment bleu. J'y transporte ton sac?

— Merci Albert. J'accepte.

— À toute.

— À toute.

Je fais redial sur le portable.

— Allô ouiiiiii? (dit une voix de lutin machiavélique.)

— Bonjour. Oui. Alice Robichaud à l'appareil. Écoutez, j'ai laissé un message un peu plus tôt cet après-midi pour réserver une chambre, et malheureusement, je vais devoir annuler parce que je ne me sens pas très bien et je ne crois pas pouvoir me rendre.

— Mais putain de merde de pèlerins de mes deux! J'en reviens pas! Tous les mêmes, des irresponsables puants! J'avais préparé un couvert en plus pour vous, moi, j'ai fait dégeler du canard! Allez vous faire foutre vous et tous les pouilleux qui vous accompagnent sur ce chemin de pauvres tarés.

— Vous allez vous taire, maintenant. J'ai passé une journée de merde à me faire mouiller dessus, c'est mon anniversaire, je suis malade et je ne vous permets pas de m'engueuler comme ça. J'ai la gentillesse de vous rappeler, ce que VOUS, vous n'avez pas fait, donc vous allez me faire l'honneur, pour fêter le début de mon deuxième quart de siècle, de vous enfoncer votre fucking canard congelé très très loin dans le cul, là où ça fait mal, et vous allez apprendre à avoir un peu de respect pour ceux qui vous permettent de passer deux semaines au ski l'hiver et deux semaines à la plage l'été. Allez vous faire foutre, vraiment. Sérieusement. Vous êtes vraiment un gros crisse de cave de sans esprit. Ah pis, comme on dit chez nous, mange donc un char de merde. Tu mérites même pas que je te vouvoie, gros frustré de français. Va chier.

Et je raccroche.

Je n'ai jamais engueulé personne de ma vie. Jamais.

High five à moi-même!

J'ai pris mon courage à deux mains et j'ai envoyé chier un vieux frustré qui le méritait. Avec les rides viennent l'assurance, on dirait ben. Ma mère m'aurait fait des gros yeux à m'entendre, et moi, moi, je souris, je me redresse, incapable de dissimuler mon enivrant sentiment de dominer le monde, je suis fière.

Bang, bang!

Je me sens plus légère. Je fonce vers l'Estrella. Mon sac m'attend, déposé à l'entrée. Je pourrais bouffer trois Albert rôtis tellement la faim m'assaille. L'auberge est coquette, un peu beatnik, il y a des mandalas et du tie-dye partout où je pose le regard. Un repaire hallucinogène pour pèlerins épuisés.

— Viens voir où se trouve ta chambre, on t'a gardé un petit nid de fêtée!

Le grand bonhomme me prend par le coude. On monte les escaliers recouverts d'un tapis arc-en-ciel.

— Attention à ta tête, le plafond est bas.

— Tu me niaises, pour toi, le plafond sera bas même à la cathédrale de Santiago, l'ami.

On rigole. Albert me montre mon petit coin, un lit simple encadré de bibliothèques, recouvert d'un duvet moelleux. Un nuage pour accueillir mon sommeil. Du plafond pendent deux mobiles. Le premier regroupe une envolée d'oiseaux pliés délicatement selon la tradition japonaise, que mon œil non-ornithologue ne réussit pas à identifier. L'autre, on aurait dit un feu d'artifice de la Ronde. Un amas de boules échevelées et scintillantes orne le ciel de mon lit en une perpétuelle Saint-Jean-Baptiste.

D'un coup, je ne sens plus le poids de mon funeste avant-midi. J'oublie qu'il n'y a que quelques heures, j'étais à deux doigts de me rouler dans ma marde comme Robinson Crusoé. Pauvre, pauvre petite fille qui grandit.

— C'est magnifique Albert, merci.

— Marguerite, c'est la proprio, elle va passer plus tard, qu'elle m'a dit, avec de la bouffe que je lui ai demandé d'acheter. Ça va pas, elle voulait que je cuisine pour six avec quelques œufs et des patates. J'ai beau être un virtuose de la casserole, les ingrédients sont nécessaires à ma sorcellerie! De toute manière, elle va te collecter 30 euros.

— Pas donné, ça fait cher la patate, non?

— Manques-tu d'argent? Parce que tu sais, je peux t'aider.

Tiens. Un mécène de la marche. Je l'imagine gambadant avec sa grosse poche de pièces d'or.

— Ben non, ben non. Contente-toi de jouer au grand chef, Albert!

Nous nous sourions. Cet endroit est habité d'un esprit magique. Ou bien l'odeur d'encens, c'est pas de l'encens. Je me sens comme buzzée, le lieu m'apaise, j'y comprends rien.

— Je te laisse t'installer. Descends quand tu es prête!

J'extirpe de mon sac ma serviette, mon savon corps-face-cheveux-linge, quelques bobépinés pour la coquetterie, des bobettes propres pis mon kit « pas de marche », c'est-à-dire une jupe-culotte en tissu technique noire, des sandales et ma camisole noire avec soutif intégré. Dans la salle de bain, des coquillages pendouillent de partout et la vanité est recouverte de verre poli fixé avec du plâtre. Je prends une douche chaude. Une longue douche chaude. Ça fait des semaines que je me contente de l'eau froide de celle qui arrive après tout le monde. C'est ma fête, lavage suprême! Pour au moins cinq euros de décrochage. Faut rentabiliser mes écus!

Lorsque je redescends, Albert est là, à tracter de petites carottes en s'aspergeant le gosier de vin à gogo.

— Alice, ton kit est là, qu'il dit, me pointant une place à table.

Je m'installe. Devant moi, une coupe vide (on dirait un aquarium), une planche à découper et un couteau. À ma droite, une belle jeune fille timide, toute en jambes, est plongée dans un livre de contes ésotériques, puisé dans l'une des nombreuses bibliothèques de notre abri. Elle scintille presque. Une grande nymphe nerd étendue sur de précieuses étoffes.

— Je te présente Marion. Marion, dis bonjour.

— Bonjour.

— D’habitude elle est plus volubile, mais la marche d’aujourd’hui l’a rendue patraque.

— Je suis pas patraque, papa, qu’est-ce que tu dis encore? Je suis concentrée, c’est tout.

— Enchantée, Marion, moi aussi, les livres, ça me coupe du monde entier. Reste dans ta bulle, t’inquiète.

— Non mais, c’est que c’est vraiment intéressant, cette histoire de dragons multicolores et de champignons magiques.

Albert réussit à faire passer son gloussement par ses trous de nez. Quant à moi, j’avale de travers.

— Un coup de main?

— Je suis grand capitaine et vous mes fidèles esclaves. Tu me ferais plaisir en éliminant la peau de ces patates trop chères, chère.

— Come on, Albert, c’est ma fête, remplis-moi ce godet et fais-moi des pommes en robe de chambre, ce sont mes préférées au monde entier. Les patates nues, ça me rend mal à l’aise.

— Vos désirs sont mes ordres, milady.

Il me sert un demi-litre de vin. On discute. Il vient du nord de la France et je lui dis qu’il me fait penser au bienheureux dans « Bienvenue chez les Ch’tis ». Il me trouve adorable. C’est un pompier. Marion, qui a retrouvé la parole, se propose d’aller quérir la vieille et son petit-fils. Ils se ramènent alors que le repas mijote sur le feu, les paresseux. Of course.

La vieille vient des États-Unis et marche avec le flo pour gagner son ciel. Pauvre petit garçon, trimballé de part et d’autre à la journée longue par cette marâtre à la face de cadavre, qui a l’air aussi rigide qu’un deux par quatre, et qui en a les formes aussi. Ils arrêtent dans chaque église pour téter chaque curé c’est sûr. L’avantage, c’est qu’ils ne boivent pas – péché – et pis que ça nous en fait plus pour nous autres. L’inconvénient, c’est que personne, à part moi, parle l’amerloque (Albert s’essaie, sans succès, mais provoque une hilarité quasi générale). Je traduis donc l’essentiel de nos conversations, en me félicitant d’une mouillette au Cahors.

La belle vie.

Marion m’explique que depuis deux ans, son papa et elle partent sur le chemin durant une semaine, laissant derrière la maman et la petite sœur. Ils comptent se rendre jusqu’à Santiago

en 2018. Qu'elle trouve ça difficile parfois, mais qu'elle est consciente que ces moments avec son père sont privilégiés. Ils se racontent des blagues et des histoires et des secrets. Je les envie. J'ai une belle relation avec mon père. J'ai fait des randonnées avec lui, souvent, pas assez. Plein de fois, au domaine des Dunes, sans ma mère qui avait peur du pont suspendu. Je pense beaucoup à lui, depuis mon départ. Je sais qu'il aimerait vivre ce que je vis, l'exotisme, l'aventure, la traversée d'un pays. Je l'ai invité à venir me rejoindre. Il m'a dit que c'était pas un bon moment. Que ma mère aimerait venir aussi. J'ai peur qu'ils ne voyagent jamais.

Une fois, je m'étais mis en tête d'économiser de l'argent pour amener mon père en France. Je devais avoir 16 ans et un salaire de McDonald. Je voulais qu'il puisse découvrir sans se soucier des sous. Je voulais qu'il revive, qu'il retrouve des souvenirs de jeunesse. Qu'il revienne, pour un moment, dans le vieux van Econoline psychédélique qui l'avait mené jusqu'en Colombie-Britannique et qui était mort sur le chemin du retour. Les sirènes peintes sur les flancs du véhicule pourrissent sans doute dans une dompe canadienne quelque part. Je voudrais lui donner un nouveau souffle. Qu'il s'ébahisse devant les beaux yeux maquillés des vaches d'Aubrac. Je voudrais le voir touché par autre chose que le quotidien. Mon père, le grand curieux.

Je me sens émue. J'ai les joues rouges. Je lève mon verre.

— À votre aventure, Albert et Marion.

— À la tienne, Alice.

— Et à ton anniversaire, aussi, glisse Marion, sa menthe à l'eau à bout de bras.

La vieille et son pantin, leurs verres d'eau à la main, tchin-tchinnent avec nous.

— We said hooray for their adventure because they walk a week per year to go to Santiago and hooray for me because I'm old.

— Oh, you are.

— Well, not as much as some people, but I'm older than I used to be yesterday.

— Hooray for that.

D'un enchaînement de mouvements musculaires complexes, la vieille décroche un demi-sourire, son regard lançant des mauvais sorts vaudous.

— You know we're walking all the way from Le Puy to Santiago, in less than two months.

— So do I. Isn't that exciting.

Je me tourne vers Albert qui me regarde avec sa face de Danny Boon, dans l'incompréhension la plus totale.

— La vieille est jalouse parce qu'on tchin-tchinne à votre aventure d'une semaine, pis qu'on tchin-tchinne pas à la sienne qui, selon elle, mérite de l'attention.

— Oh! On va tchin-tchinner for you, aussi, dit-il en pointant son verre, pour ensuite pointer la sorcière et mimer l'action de boire. À la vôtre, aventuriers de Dieu!

Le sourire de la mégère devient plus franc. Je crois qu'elle a compris 1- qu'on tchin-tchinnait pour elle, 2- le mot Dieu, qui fait sans doute partie de son répertoire de mots francophones entre « Toilette » et « Merci beaucul ».

Les discussions vont bon train. Je traduis au meilleur de ma connaissance. Quand je commence à blasphémer un peu, Albert me conseille de cesser toute traduction. Pour compenser, Marion et moi débutons une représentation de mime de haut calibre. On se marre bien. Tout à coup, la porte s'entrouvre. Toutes les têtes se retournent d'un seul coup.

— Oh, mais vous vous préparez à manger, à ce que je vois!

— Salut Marguerite. Ouais, c'est presque prêt. As-tu les lardons et la crème?

— Les voici. Mais, c'est que ça sent bon ici!

— Ouais. On fait ce qu'on peut avec ce qu'on a.

— Albert! ALBERT! Je me sens comme aux noces de Cana, ça arrête jamais, le vino, icitte, han? Cana! « Kéné »? KHA-NA'S wedding? Mucho water and then mucho vino? Canoe?

Je me sens bien. Je me sens très bien.

— Allez, c'est prêt dans vingt minutes.

— Un peu d'accordéon pour l'anniversaire de la demoiselle?

— Euh, ouais, d'accord, ouais, tu connais du rhum des femmes et d'la bière nom de Dieu?

Dieu – oh – le regard du cadavre se rallume.

— Non. Je suis plutôt traditionnelle. Ça va comme ça.

Marguerite manœuvre l'instrument comme si elle était née avec. On dirait une gitane aux cheveux poivre et sel qui vient de se claquer un filtre d'amour hallucinogène. Elle caresse les touches de l'accordéon comme un chapelet de clitoris. C'est fascinant. La musique est jolie, nostalgique, mais je m'en fous. Le spectacle, c'est de voir le corps de cette femme se contracter et se relâcher, les mains prises dans une agréable prison. Elle tente de s'enfuir gracieusement. Elle est envoûtée. Perdue dans son monde où les notes chorégraphient des danses aériennes. Sans joke, elle a l'air de prendre son pied. Je me retourne vers les autres. Marion regarde dans le vide, la vieille a les mains croisée, en prière. Albert me regarde, moi, et me lance un sourire phosphorescent. Marguerite repart sur un air plus rythmé. Son corps se tend, pris de convulsions. On tape des mains.

Les notes cessent d'un coup. Marguerite s'extirpe de sa transe.

— Allez, je dois repartir, mon fils est à la maison. Je peux prendre quelques-unes de ces belles pommes de terre?

Albert grogne.

— Ah, et au fait, je ne t'ai pas encore réclamé les trente euros, Aline.

— Alice.

J'allonge le fric et me sers à boire. Marguerite s'en va. That was a nice show. Amen amen. Le picotement des muqueuses se ramène. Albert dit que je fais une drôle de tête. On mange. C'est délicieux, Albert, merci. Je ne goûte pas grand-chose, en fait. On boit. J'éternue. Marion parle de son année scolaire. Albert raconte des histoires de pompier. C'est un bon raconteur, Albert. Je l'aime. J'aime tout le monde. Sauf le connard de l'auberge qui m'a chicanée. Ma tête est lourde. Albert se sert trois fois des assiettes gargantuesques. Un gros ogre au cœur pur qui soigne les animaux blessés de la forêt.

— Je vais pas faire de vieux os, les mecs, ce soir, je vous le dis. Je sens l'appel du matelas.

— Tu devrais y aller maintenant. Tu commences à avoir la même tête que Grace.

La vieille se rallume l'instant d'une seconde – elle a reconnu son prénom.

— Fuck, c'est plus grave que je croyais. Bonne nuit tout le monde.

Je monte, me lave les dents, fais provision de mouchoirs ; la nuit sera morveuse. Dans mon lit, les couvertures jusqu'au cou, je repense à cette journée particulière. 26 ans. Je saisis mon téléphone-cadran. 21h37. Les vieillards, ça se couche tôt.

J'ai un message.

Je pose le téléphone sur mon oreille, histoire d'entendre mes parents juste avant le sommeil.

La maladie, ça me fait retomber en enfance.

Vous avez un nouveau message. Premier nouveau message.

Bonjour. Ici le service automatisé de Orange. Votre solde est maintenant épuisé. Pour ajouter du crédit, appuyez sur le 1 maintenant.

J'appuie sur le 1, les yeux dans l'eau, encore.

CONQUES

07/07/12

J'ai croisé :

- Un trio de femmes claudicantes, qui s'empiffraient d'abricots ;
- Un homme qui portait au cou une kyrielle de cartes routières plastifiées et qui consultait un GPS ultraperformant (t'as juste à suivre les marques rouges et blanches peintes sur chaque réverbère, connard. C'est à peine si elles te bondissent pas au visage!) ;
- Un petit Japonais tout sec, jambes courtes mais foulées impressionnantes, filant comme la foudre ;
- Deux Américains (Bob and Mary, God bless America), qui marchaient pour faire comme Martin Sheen dans le film ;
- Un groupe de Français tonitruants ;
- Quelques chiens sympathiques, qui se reniflaient joyeusement l'arrière-train ;
- Un duo mère-fille. Pour se rapprocher, elles marchent. C'est à peine si elles se regardent : elles se détestent, c'est la nature humaine.

Ciel gris, averses passagères, humidité pesante, vents du sud, béni soit le Seigneur pour le gore-tex. J'ai bu un café à la terrasse d'un café, un café paumé de village paumé, les passants m'ont souri, il a l'air lourd votre sac, c'est votre vie, hein, qu'il y a là-dedans, buen camino, Ulteïa à qui mieux mieux. Introspection, mon œil, pas moyen d'échapper à la plèbe affable, elle a le zèle débordant, l'obligation de vomir de la gentillesse au marcheur. Marcheur qui ne veut qu'oublier qu'il existe.

Se laisser porter par ses pieds, ne pas réfléchir, ne pas sourire, ne pas se faire chier.

Se faire tamponner la crédentiale, dormir, repartir. Admirer le vieux continent, ses arbres à moitié morts, ses vieux sentiers boueux, ses hameaux fantômes, ses restants de pique-nique abandonnés, ses champs de tournesol. Ne sentir rien d'autre que la douleur de la peau irritée qui frotte sur les chaussettes hors de prix. Oublier. S'oublier.

Ça descend, vers Conques. Comme si l'on s'approchait à petits pas du trou du cul de la douce France, joliment orné de monuments historiques, érigés entre deux collines tueuses. Ça te pète les rotules la veille, ça te pète les mollets le lendemain.

Abbaye du tréfonds.

Des souches jalonnent la pente, la nature reprend ses aises, tant pis pour le randonneur, les ronces écorchent amoureusement les chairs, les branches fouettent, flagellent, chemin de croix, le sac cloué aux épaules.

C'est dans la douleur qu'advient la béatitude.

L'arrivée au village :

- Goudron et nids de poules, comme un outrage à la forêt, urbanisme qui finit par tuer les gambettes. Maisons délabrées qui cachent la vue (l'accueil par la ruine, pour amplifier l'ébahissement face à l'œuvre) ;
- Gendarmerie bleu-blanc-rouge ;
- Des marches. Beaucoup de marches ;
- Conques, patrimoine fleuri (écriteau vaniteux devant lequel se photographient des badauds en bermudas kaki, sourire béat) ;
- Jacques, ligoté à son sac, qui agite la main comme si nous ne nous étions pas vus depuis des années.

— On se voit plus tard?

— D'accord, oui.

— Bienvenue à Conques!

— Oui, d'accord.

L'établissement ecclésiastique, cerné de balustrades permettant au badaud d'admirer le capital artistique d'un amas de briques et de vitraux se dresse, fier de son effet, au cœur d'une vallée de verdure. Des hommes, poussés par leur foi, se sont saignés à construire cet imposant bâtiment, à la gloire de Dieu, au milieu de nulle part. C'est dingue. Transporter des briques sur

des dizaines de kilomètres, s'échiner, ériger la croyance comme l'on redresse le dos, pour la fierté, pour l'impalpable. Pendant ce temps-là, tes enfants se toussent les poumons, se font bouffer par la peste, ils crèvent sous l'œil attendri de leur maman, un autre sacrifice pour toi, Seigneur, je vais t'en cracher encore une douzaine de rejetons, c'est bien triste, un de moins, mais c'est ta volonté, je l'accepte, un cierge brûlera dans la belle église neuve, mon Dieu, que mon mari te façonne de ses blanches mains, avec les autres, travail de groupe. On fait équipe, Dieu, tope là.

Je descends vers l'abbaye. Trouver le gîte. Laver mes bobettes. Boire une bière de moines. Me faire cacheter le passeport du bon pèlerin. Éviter les contacts humains. Endurer Jacques. Témoigner du génie de Pierre Soulages, de son noir-lumière, ses vitraux qui filtrent les rayons pour ne laisser pénétrer que ceux qui en valent le coup, noir-lumière dans l'église, noir-lumière dans mon corps. Ils ne badinent pas avec l'hygiène, au refuge ; out les bottes, et out le sac. Tu traînes précieusement tes bébittes de ville en village, avec amour, et tu te dois de les abandonner dans un hall d'entrée impersonnel, où elles feront la fête avec des bêtes d'origines internationales. Je saisis mon kit pas-de-marche, mon savon marseillais, et je me rends aux douches. Je me savonne dans une eau tiède. L'heure du rinçage arrivée, chop : plus d'eau. Je sors de la douche en frissonnant et m'entortille dans ma serviette qui ne couvre que la moitié des endroits stratégiques. Contrairement à l'eau des sanitaires, je bous. Une affichette, grande comme ma main, annonce « Considérant la quantité de pèlerins présents, les douches sont limitées, pour aujourd'hui, à quarante-cinq secondes. »

Tu me niaises.

Je me rince les cheveux dans le lavabo des toilettes. Je mouille ma serviette et nue, comme un ver, je tente d'enlever la mousse qui me recouvre. Je me rhabille, inonde mes vêtements avec mes cheveux qui dégoulinent, et je sors pour apaiser ma colère.

Je me balade au village avec mon look de guenillouse détrempée. Cartes postales, bâtons de pèlerins, capes de pluie, chapeaux ridicules, disques compacts de chants grégoriens, pierres précieuses, chapelets de toutes les couleurs, livres de prières, badges de super-pèlerins-scouts, boules de neige aqueuses où St-Jacques surnage dans la tempête en se gelant clairement le cul. Je me suis approchée de l'abbatiale, afin de pénétrer l'ancre monastique, pour peut-être

me faire happer par une apparition divine.

C'est pas une bonne journée.

L'entrée est bloquée par une colonie de touristes hideux. La bande se tient en rangs serrés, les malheureux comme triés en ordre de grandeur. Leur polo pervenche, brodé d'une disgracieuse clef de sol couleur sang, montre leur appartenance au groupe, le lien sacré du maillot, frères de clef de sol de merde, en plus d'apporter aux yeux des passants – touristes, pèlerins, locaux, nonnes et dévots – le spectacle de la médiocrité bien ordonnée, bleu pétant sur fond de pierre sacrée, un délice pour la pupille. Leurs têtes au brushing soigné bougent vivement, des gestes précis, gauche-haut-bas-droite-gauche-droite-non-je-blague-gauche-encore, suivant du regard un mouvement quelconque de celui que je présume être le chef d'orchestre de cet escadron paumé, à la chemise empesée et la cravate fatalement pervenche, sûrement tatoué d'une clef de sol écarlate tout contre son cœur. Ils se tiennent par la main, ou quoi? Un chapelet de têtes de cons pour la gloire de notre Seigneur. On aura tout vu. Putain. Pas moyen de se faire estampiller le passeport béni sans semer l'anarchie au sein du troupeau, sans bousculer trois ou quatre fervents du polyester teinté artificiellement, acheté à bas prix d'un entrepôt indien, cousu de fil bas de gamme par des mains prépubères, des mains rouges, écorchées, des mains qui devraient coiffer des poupées de plastique aux seins gonflés, plutôt que de coudre à rabais de pauvres gaminets à vocation initiatique, qui salissent la vue et les vêtements pâles de la machine, des saletés de polos de mes deux qui me bloquent l'accès à l'une des plus belles abbayes de France, que dis-je, du monde et de toute la galaxie – c'est pas mon invention, c'est celle du *Lonely Planet* en vérité, en vérité, je vous le dis.

Le chef d'orchestre jappe fort, il cherche à se faire entendre. Un trait rouge zigzague sur la façade de l'abbaye, les moutons regardent le mec, quand le sage désigne la lune, l'idiot regarde le doigt. L'aboyeur porte une soutane noire. Un abonné de l'église. Tout le monde relève la tête. Le tympan.

« [...] il est donc possible, même compréhensible d'y voir une représentation de l'enfer, des bas-fonds, de la damnation, de l'éternel brasier! Voyez ici (laser sur tête de diabolin) le gentil petit cornu qui grimace en regardant un pauvre mortel se faire chauffer les fesses, n'a-t-il pas l'air joyeux? (hochement de la tête généralisé) Pourtant, pourtant, chers amis, regardez cet homme (laser sur homme). Il est en position fâcheuse, il faut l'avouer. Rien ne laisse croire qu'il

souffre : son visage est impassible (laser sur face). Il a le faciès imperturbable d'un homme incertain de son sort. En effet chers amis, nous avons ici affaire à une scène du Jugement Dernier. Nous, pauvres mortels, sommes excités à la vue du malheur et c'est pourquoi ce tympan est plus souvent qu'à son tour considéré comme une scène montrant l'Enfer, le lieu de perdition des âmes déchues. Cet homme, ici (laser sur homme), semble serein, ne trouvez-vous pas? N'êtes-vous pas d'accord avec le fait qu'un humain, face à la mort ainsi qu'au sort que lui réserve l'éternité, s'il doute de ses accomplissements terrestres, devrait, messieurs-dames, avoir un air tourmenté, apeuré? Les flammes, les flammes, messieurs-dames, que vous voyez ici (laser sur flammes en haut en bas à gauche à droite de biais les flammes, les flammes et les têtes de la foule en haut en bas à gauche à droite et de biais) éprouvent certainement les victimes, mais ne semblent pas les brûler. Pourquoi, me demanderez-vous? Tout simplement parce que CE personnage (laser décrivant un cercle excité autour du personnage central), homme en majesté que certains aiment à appeler le Christ, le Sauveur, qui a souffert pour les péchés du monde, est là pour le protéger. Oh que oui. Séparer bon chrétiens et vilains pêcheurs, tel est son boulot. La scène présentée ici est, selon les saintes Écritures, le moment du retour sur terre du Christ après la fin des temps. Certains verbeux théologiens nomment cet instant la Parousie. Regardez les personnages à sa droite (laser, têtes), heureux d'accéder au royaume des anges. [...] »

Son laïus interminable enthousiasme la foule. Le moine a de l'allant, les têtes souriantes se congratulent du regard (quelle bonne idée d'être venus malgré le temps gris, l'aligot peut attendre, quel charisme!), l'armée pervenche, extatique, se trémousse de plaisir. Je fume une clope, puis deux, histoire de me calmer l'exaspération et mon envie de gueuler un petit poussez-vous-bordel-de-Dieu de mon cru. La patience est la plus grande des prières. Je me sens comme une fucking bonne sœur.

Tout à coup...

Dispersion du bleu.

Autour de moi, ça piaille : Je veux une carte postale du tympan, tu crois qu'il y a? Moi c'est les chants grégoriens en CD, ma mère veut un souvenir musical, je prends un chapelet, le moine pourra le bénir, ils peuvent bénir, les moines? Mon estomac gargouille, l'aligot, c'est trop bon, moi je veux du saucisson, Conques produit de la charcuterie de première qualité, c'est connu dans toute la France, j'ai envie de chanter, Lucille, chantons un air pour le moine si gentil, oh, il est parti à l'intérieur, il doit être vachement occupé, je vais lui écrire une chanson et la lui envoyer par Chronopost, ils ont de quoi lire les mp3, les moines? T'as vu, il y a des pèlerins partout, c'est drôle, ils marchent alors que nous on roule, hé, madame, combien de temps pour

faire cent kilomètres, nous une heure au top si y'a bouchon! Il est où, votre sac, vous faites transporter votre sac? C'est pas être une vraie pèlerine, ça, vous trichez! Me mêler de ce qui me regarde? C'est pas poli. On vient de Toulouse, nous, on chante. Oh, de tous les âges, les plus vieux s'occupent des plus jeunes, c'est comme une grande famille musicale, on chante de tout, Piaf, oui, mais surtout des chants pour le Seigneur. Je sais pas si Piaf était croyante, mais c'est vrai qu'elle a fait des trucs pas mal. On essaie d'être polyvalents, vous savez, pour se faire connaître de tous et répandre la bonne nouvelle. Oh, la boutique cadeau ferme dans cinq minutes, vite!

Je soupire violemment, et j'entre dans l'église.

Les lieux de culte, le long du chemin, se ressemblent tous, il me semble. Même la plus modeste chapelle s'élève dans une espèce de grâce, comme si chaque clocher était tiré vers le ciel avec une immense corde invisible. À l'intérieur, le silence me fait oublier mes pieds, les dortoirs bruyants ; mon esprit repose.

Je suis arrachée de ma méditation par un tintamarre assourdissant, comme si quelqu'un s'était assis sur le clavier de l'orgue. Je sens mes osselets s'élancer dans de brutales collisions. Il est temps que je décampe. Recueillement express.

Le moine a disparu. L'abbaye est déserte. Près du grand livre où les visiteurs inscrivent leurs dithyrambes et leurs prières naïves se trouve le fameux tampon. Je suis désormais dans la légalité. J'ai maintenant la preuve de mon passage. Adios, grosse église.

— Ben là, j'ai commencé au Puy, t'sais, comme tout l'monde icitte, pis là ben je prends le bus jusqu'à Saint-Jean-Pied-de-Port, parce que sinon j'arriverai pas à temps. J'ai un horaire ben serré, c'est platte mais c'est de même!

Merde.

Un Québécois.

Je suis foutue.

— Hey! Alice! Regarde qui est-ce que j'ai trouvé!

Jacques fait le fier. Je lui envoie un regard lugubre. Je pense que si ce n'était pas un vieux Belge, je lui aurais sacré une claque en arrière de la tête. Le Québécois poivre et sel porte fièrement

un sac surdimensionné. Son nez est tout rond et rougeoyant. Il brille dans le noir, c'est sûr.

— Comme ça, Jacques m'disait que toé aussi, t'es Québécoise?

— C'est pas mal ça, oui.

— Dormez-vous à l'abbéie? C'est beau en criss. Moé, j'en reviens pas de voir des monuments aussi impressionnants à tout bout d'champ. Mais là, faut que j'skippe un boutte, sinon j'vas manquer mon avion pour l'Inde.

— Tu poursuis donc ton voyage après le chemin, mon cher...

— Marcel. Oué, Jacques, j'ai tout un programme. J'commence par le chemin icitte, c't'un bon début, quessé qu't'en penses? Après ça, j'm'en vas en Inde parce que je veux voir de quoi ça a l'air, ces petits temples-là. Après, j'm'en vas en Thaïlande, pis après en Égypte. Après, c'est le Maroc, pis après ça ben, petites vacances à Bali. Pis après ça, ben, je vas faire un p'tit tour en Amérique du Sud, Pérou-Chili-Brésil pis d'autres petits pays dans c'coin-là. Je viens de prendre ma retraite, je travaillais dans une banque, faque laisse-moé te dire, mon Jacques, que ça change le mal de place! J'ai passé ben du temps avec mon agent de voyage pour préparer tout ça, à la fin, on était ben chums!

— Wow, c'est impressionnant, Marcel. Tu es parti pour longtemps, ça veut dire?

— Un gros six mois, mon Jacques.

— Hé ben, je suis épaté!

Impressionnant, mon cul. Le mec a craché plusieurs dizaines de milliers de dollars pour se claquer un trip de vieux qui n'a jamais rien vu. Comme s'il voulait vivre d'un coup toute la beauté qu'il avait manquée, trop occupé à soutirer de l'argent à ses clients, à gérer ses petits comptes, à créer ses petits portefeuilles. Marcel m'irrite.

— Es-tu sûr de rester assez longtemps dans chaque pays pour te remettre du décalage horaire, Marcel?

— T'es ben drôle, ma p'tite. Ben oui. J'ai tout' prévu. J'ai des activités d'organisées dans chaque ville où je pose les pieds. Pis partout où j'vais, j'vais avoir un guide qui va me parler français, aussi. J'te dis, j'ai laissé aucun détail m'échapper.

— Cool, que je dis. T'es ben chanceux de pouvoir te payer ça.

— J'ai jamais rien fait de ma vie, t'sais (théorie confirmée). Ben, à part élever mes belles filles, c'est sûr. Mais là, j'ai décidé de me payer la traite.

— En tout cas, mon cher Marcel, toute une traite, comme vous dites. Je vous paie une petite bière? Alice, tu nous accompagnes?

J'ai autant envie de m'envoyer son infusion de houblon que de me faire arracher un ongle à froid. J'aurais préféré me saouler seule. Pas non plus envie d'écouter Marcel nous raconter ses futurs voyages à la con. Si je me soumettais à mes envies profondes, je m'étendrais sur le dallage inégal de la rue principale de Conques, et je m'offrirais au soleil ainsi qu'aux pas des villageois, des pèlerins et des ânes.

Qu'on me piétine, qu'on m'enterre, je ne veux plus rien ressentir.

Je me tais et je suis les deux bonhommes. J'ignore pourquoi. Peut-être que j'ai envie qu'on décide à ma place. Je veux être un personnage secondaire. Une figurante qui hoche la tête. Dans le bar, des crucifix et des images pieuses placardent les murs. J'ai l'impression de virer une brosse avec Jésus.

— Heille, Alice, icitte, j'cré ben qu'y changent l'eau en bière, han? T'a pognes-tu?

C'est toi que je pogne pas, je pense bien.

Je lui souris. Il est satisfait.

— Comme ça, toi avec, t'es partie du Puy-en-Velé?

— On peut rien te cacher mon Marcel. C'est à quelle heure, ton bus?

— Je trouve qu'elle est très courageuse, Alice, de faire la route toute seule. N'est-ce pas, Marcel?

— Mets-en, mon Jac...

— Pourquoi tu dis ça, Jacques? Parce que je suis une fille? La solitude, c'est censé être mal, quand on est une fille, jeune, en voyage? Fuck. C'est si étrange, une fille seule? C'est ça? Je suis censée être accompagnée, c'est ça? Ça me prendrait un chaperon, peut-être? C'est pas du courage, esti, c'est parce que c'est comme ça, ma vie. Je suis toute seule, pis va falloir que je m'y fasse un moment donné. Toute seule. Pis j'ai pas besoin de vous autres pour me le rappeler.

Je me lève, tentant de leur cacher mon regard embué.

— Oh oh, doucement, Alice. C'est pas du tout ce que je voulais dire.

— Pis de toute manière, Jacques, y’a pas moyen d’être vraiment seule, ici. Y’a toujours des vieux croûtons comme vous autres sur mon chemin.

Les deux hommes s’esclaffent.

— T’as ben raison, la grande. J’ai envie de lever mon verre à ça. Aux vieux crisses qui parcourent le monde pour que toutes les belles jeunes filles qui existent soient jamais tout à fait’ seules.

Je me rassois. Jacques me tend une chope. On tchin-tchinne. Je souris un peu.

Aux vieux crisses, d’abord.

Aux vieux crisses.

LE DEUIL

13/07/12

Depuis hier, je marche le long d'une autoroute.

Les voitures filent à toute vitesse.

En quinze minutes elles parcourent l'équivalent d'une journée de marche. Une journée entière.

Quinze minutes.

C'est méditatif.

Les voitures klaxonnent.

Je me demande combien de minutes elle a hésité, Laure Bastien, avant de me voler l'amour d'une demi-décennie.

Cinq ans, le temps de flasher ses gros seins ou de glisser sa langue visqueuse dans l'oreille de mon amoureux.

Pas longtemps, ça lui a pris, à Laure Bastien, à flétrir la douceur dans ma vie.

Estimation : entre douze et quatorze mètres, en voiture, à fond la caisse.

Je marche le long d'une autoroute.

Une autoroute remplie de voitures qui, elles, sont remplies de gens, qui vivent des drames et qui cheminent plus vite que moi.

J'avance quand même. Lentement mais sûrement. J'avance toujours. Les gens des voitures vont sortir de leurs voitures et boire l'apéro à l'ombre et je marcherai encore. Je vais marcher parce que je ne sais pas quoi faire d'autre. Je vais enterrer la douleur avec la poussière du chemin sur mes bottes.

Il y a deux jours, j'ai croisé un cénotaphe. Un pèlerin mort au combat. Il y a pas mal de vieux, sur la route. Il faut s'attendre à ce que quelques-uns ne tolèrent pas la chaleur.

On la voit qui miroite sur le bitume des routes.

La croix était couronnée de fleurs de plastique. Je me suis demandé si je devais m'arrêter.

J'ai poursuivi mon chemin.

Des morts jonchent tous les chemins. On va tous crever. On va tous perdre nos mères.

Je pense à mes morts. De petites morts.

J'imagine la mort de Laure. J'imagine son corps nu sur l'asphalte qui boursoufle et qui cuit, son corps dégueulasse qui se transforme lentement en jerky qui sent la bouffe à chiens. Elle gueule et elle me supplie alors que ses yeux éclatent et que sa bouche fond. Son corps-jerky repose devant un public de road-kills zombies revenus à la vie, qui espèrent que je vais leur laisser les miettes de mon snack de vieille plotte séchée.

Je botte un caillou et je soupire.

J'ai rencontré hier une jeune femme qui marche pour faire le deuil de ses parents décédés dans un accident de voiture.

Elle m'a dit que la colère s'est calmée. Quelle tente de regarder vers l'avant. Elle m'a confié que le souvenir de ses morts l'apaise, mais que des fois, ça fait mal de ressasser le passé. Qu'elle doit se délester du mauvais. Pour ne conserver que l'essence même des êtres perdus. J'admire son courage.

Je devrais regarder devant, moi aussi

Je n'ai rien de mieux à faire, de toute façon.

Je vais me souvenir d'eux, puis laisser les morts derrière.

J'avance le long de l'autoroute.

Mes fantômes valsent avec les voitures.

Mes empreintes sont leurs tombeaux.

ANNUAIRE DES MORTS

Grand-papa Bertrand

Barbier, mon grand-père a élevé cinq enfants. Le père de mon père. Un bon jack. Aimé de tout le monde. Quelques semaines avant son décès, monsieur Després, notre voisin suicidaire, est venu se faire couper les cheveux par son ami Bertrand. Son ami Bertrand devenu à moitié aveugle jasait toujours autant, mais était moins précis du tour d'oreilles. Son ami Bertrand, qui ne voyait plus grand-chose, s'exécutait à tâtons. Monsieur Després, trop détendu pour la situation, parlait de ses poules et de sa petite-fille Janie, sans savoir qu'il était sur le point de recevoir la coupe Van Gogh. Mon grand-père, cet artiste incompris... J'ai l'impression de me souvenir de lui lorsqu'on regarde les photos. Ça m'énerve de ne pas savoir distinguer le vrai du faux, quand on parle des souvenirs. J'avais sept ans quand il est mort. La première chose que j'ai dite en apprenant son décès : c'est platte, on pourra plus manger de sa bonne soupe. Il faisait de la soupe aux gourganes qui avait une réputation de Sainte-Clothilde au lac Petit-bras-on-the-beach. En y repensant, je crois bien que j'ai jamais aimé ça, la soupe aux gourganes. J'ai peut-être évoqué la soupe pour mettre un peu de baume sur les plaies de ma famille; une belle parole naïve d'enfant, ça a le chic de provoquer un sourire impossible à dissimuler à travers les larmes. J'avais quand même hâte de passer l'Halloween. Nous étions le 28 octobre. Ma mère m'avait fabriqué un costume de Jasmine. Elle s'était donnée à fond, ma mère. Des costumes, c'est la reine. Tout le monde était triste. Je me serais volontiers poussée sur mon tapis volant. C'était un beau vieux monsieur, mon grand-père. Un superbe jeune homme, aussi, sur ses photos noir et blanc. Ses enfants parlent de lui avec beaucoup de tendresse. Mon père a la larme à l'œil à chaque fois qu'il pense à lui. Une fois, une amie d'ami un peu trop ésotérique m'a dit qu'elle voyait qu'une âme me protégeait. Une âme appartenant à un petit monsieur âgé. J'ai toujours cru que c'était lui. D'habitude je fais pas attention à ce genre de bullshit, mais cette idée d'avoir un grand-père tendresse au-dessus de mon épaule me rassure étrangement. Dans la famille, parmi les anecdotes récurrentes, on choisit souvent de raconter la fois où, à la fête de mes cinq ou six ans, j'ai défié grand-papa Bertrand de faire des roulades dans le gazon

avec moi. Le bonhomme était willing, pour se plier en quatre le temps d'une pirouette digne d'un gymnaste de quatre-vingts ans. Tout le monde a crié et applaudi. Bertrand devait avoir en-dedans de lui une belle soupe de fierté et d'humilité, son vieux corps lui permettant encore d'épater la galerie en lui insufflant juste ce qu'il fallait de douleur pour lui rappeler, dans ses muscles et dans ses os, son âge et l'usure de ses articulations. Il y a des photos. Il y a les paroles. Je me souviens de sa jeunesse. De l'éclat dans son œil. C'est inscrit dans ma chair.

ANNUAIRE DES MORTS

Grand-maman Rose-Aimée

Veuve de Bertrand, Rose-Aimée a vécu dans la maison voisine de la mienne jusqu'à sa mort. Ma famille prenait soin d'elle, elle qui refusait les centres de vieux. On peut la comprendre. Quoi qu'il en soit, elle était une personne difficile à aimer. Elle était généreuse et pleine d'affection pour sa famille, mais elle avait du mal à exprimer son amour. Elle avait la parole froide et parfois blessante. Une fois, elle a voulu réparer mon chandail, dans lequel j'avais fait un trou en pratiquant mon inébranlable talent pour la gaffe. Armée de son aiguille, elle me raccommodeait l'encolure alors que j'avais toujours le t-shirt sur le dos. C'est après avoir louché vers mon décolleté qu'elle s'est permise de me gratifier d'un « hé ben, ça pousse! » qui m'a donné à la fois une envie subite de m'enfuir à toutes jambes ainsi qu'une belle étendue de rougeur faciale difficile à dissimuler. On venait de me prendre en flagrant délit de puberté. Je me sentais honteuse et j'en voulais à l'univers de devoir du respect à cette vieille gribiche voyeuse. Elle me rendait mal dans ma peau. Plus les années s'accumulent et plus l'image de ma grand-mère se déconstruit. Un soir où mes tantes étaient bien imbibées, elles m'ont raconté que ma grand-mère buvait beaucoup et qu'elle pouvait être très méchante envers ses enfants. La parole de plus en plus molle, elles ont évoqué le souvenir d'un couteau, d'un bras poignardé, de sang et d'hôpital.

Une femme qui peine à exprimer sa gentillesse.

Une alcoolique armée d'un couteau et du verbe assassin.

Voilà qui complète le portrait.

ANNUAIRE DES MORTS

Gerry Boulet

Accostées au comptoir de la cuisine, la radio enroutée en fond sonore, Johanne Campeau et ma mère sanglotent en fumant cigarette sur cigarette. Il était si beau, qu'elles disaient, osti qu'il était beau. Comme si la personne qui savait cracher tout haut ce qu'elles hurlaient tout bas s'était tue. Comme si la liberté rebelle et la passion rock'n'roll s'était enfuie. Comme si leur jeunesse venait de disparaître d'un coup. Elles pleuraient.

Depuis, ma mère a arrêté de fumer.

ANNUAIRE DES MORTS

Jean-Philippe

Il n'est pas mort, Jean-Philippe, mais c'est pareil. S'il mourait, personne ne pourrait m'avertir. C'est mon ami-fantôme. Sa copine ne sait pas que j'existe. Son fils ne sait pas que j'existe. Personne de son entourage ne sait que j'existe. Juste sa mère, mais elle risque de claquer avant lui, c'est le cycle de la vie. Autant dire qu'il est mort. Elle m'aimait beaucoup, sa maman. C'était réciproque. Quel beau petit tableau familial, ç'aurait fait! On aurait pu cuisiner des repas du dimanche soir, de la bouffe de Français de France. Du mouton pas assez cuit. Je leur aurais fait de la sauce à spagatt pis les involtinis de ma mère. Peut-être que nos bébés seraient nés avec un piercing dans la langue, une tendance à remarquer la poésie du quotidien, un amour obsédant pour les petits oiseaux qui bondissent et le mystère marquant leur regard. Peut-être que nos enfants auraient grandi un peu fuckés, mais emplis d'une passion dévorante pour les mots et l'éphémère.

ANNUAIRE DES MORTS

Fabrice Picard

La tendresse, elle est morte, la tendresse. Je te parle comme à un humain, comme à un ami, je ne sais pas pourquoi. Des fois j'ai envie de te cracher au visage, de te ravager, de te forcer à rentrer chez toi, dire à tes amis ta vérité, leur dire que tu n'es pas capable d'aimer, que tu es froid et que tu n'as pas de respect, dire à ta mère qu'elle a engendré un homme sans parole, que tu t'es arraché parce que ton quotidien t'angoissait, parce que ta famille te forçait à être un homme, un vrai, à habiter tes couilles pour les protéger. Savent-ils seulement que de toi ils devraient se méfier un peu.

J'aimerais te hanter comme tu me hantes.

J'ai perdu ma candeur.

Je doute des gens.

Je ne me laisse plus ensorceler.

J'ai des yeux d'adulte.

De madame.

Je ne voulais pas ça.

La haine est sous-jacente, elle se répand sous ma peau comme un cancer, tu as tué ma jeunesse et maintenant je t'exècre de toutes mes forces de vieille femme rompue.

Je marche. Je te marche dessus.

J'imagine chacun de mes pas rougissant ta peau blanche.

J'imagine mes pieds ornés de semelles cloutées qui évoluent le long d'un interminable toi, je marche sur toi, je te piétine et te lacère et te déteste.

Tous les jours tu meurs un peu plus.

Tu seras bientôt dans la fosse commune de mes charognes.

Tu n'auras pas d'épithaphe.

Nous nous étions créé de beaux souvenirs, tu les as souillés, tout est taché de ton sperme, ton sperme sur les grosses mamelles de cette pute qui se disait mon amie, ton sperme dans sa

bouche immense qui avale tout ce qui passe, ton sperme sur nos anniversaires, sur nos vacances dans le midi de la France, ton sperme dans mon corps qui m'infecte encore, ton sperme dans mes yeux qui m'empêche de voir la beauté, ton sperme sur mon chemin qui me fait glisser et je trébuche
et je m'affaisse encore sur toi.

COMPOSTELLE MALGRÉ MOI

(lu à Saint-Marcel)

Et, sitôt retourné au silence du Chemin, j'eus le sentiment d'avoir échappé au naufrage. Il se trouve de surcroît, que les paysages après Santillana sont d'une sereine beauté. Une ermita déserte, tout en haut d'une colline propose à l'œil une consolation bienvenue après les foules du village. Et l'on se dit que les ermites étaient peut-être déjà saisis du même trouble qui nous a fait tout à l'heure quitter la bousculade. L'esprit du Chemin est bien là, dans ce désir de parcourir le monde pour le fuir et de retrouver les autres là où il n'y a personne. « Les hommes, écrivait Alphonse Allais, aiment se rassembler dans les déserts... »

TROUVÉ À SÉNERGUES

Clothilde

Tu es ma femme.

Je ne t'aime plus depuis longtemps. J'exècre tout de toi. Quand tu me regardes, le matin, les cheveux emmêlés, le regard lourd de sommeil, tu essaies d'être mignonne, d'être complice. Tu veux que l'on s'aime malgré la laideur matinale. Tu me veux attendri. Tu pues de la gueule, au lever, Clothilde. Tu n'es ni mignonne, ni attendrissante. Tu empestes, comme si la nuit t'avait décomposée, comme si tu avais l'intérieur mort. Tu me chuchotes des mots doux au visage et tes émanations me ramènent à ma propre perte, à mon désarroi, je me meurs, Clothilde, j'en ai marre. Tu n'es plus. Moi non plus. Nous nous tuons un peu plus chaque matin, Clothilde, je te déteste pour ça. Tu ignores. Comme si de rien était. Nous nous emmerdons. Ferme, Clothilde, l'ennui. On se tolère. Tu me fais à bouffer. Je te masse les épaules. C'est routinier et con. Tu n'es plus si belle. Tu représentes ma fin.

Je t'ai adorée, Clothilde.

Je t'ai vénérée.

C'est terminé.

Terminé.

17/07/12

— Tu sais quoi, Alice, ça me fait du bien de respirer le grand air. Je me sens bien sur la route. Loin de tout. Loin de ma maison, de ma femme, de mon quotidien. Je réalise que j'ai une vie pathétique, Alice. Tu te rends compte, à 75 ans, réaliser qu'on a pas foutu grand-chose de notre temps ici-bas, de voir la réalité en face, j'ai une carrière merdique, ma femme m'ennuie, ma fille... Ma fille. Je lui ai tout donné, tout. C'est une ingrate, ma fille. J'ai travaillé fort toute ma vie, peut-être que j'aurais dû leur accorder plus d'attention, je sais pas.

— Mais, en as-tu discuté avec...

— J'aime pas ma vie en dehors du chemin. Chaque année, je compte les jours avant de pouvoir m'enfuir pour trois petites semaines, ça passe vite, trois semaines! Trois semaines pour moi et moi seul. Je mange ce que je veux et je bois si ça me chante de boire.

— Heille, mon Jacques, à soir, c'est ma tournée.

— C'est normal de vivre dans l'attente? Dans l'attente d'une libération, qui plus est? Ne vaudrait-il pas mieux crever tout de suite? Je me sens comme un vieux beau ridicule, qui voudrait de l'attention mais qui est trop timide pour la solliciter. J'ai connu une autre femme, un jour. Je suis resté fidèle à mon épouse, si c'est ce que tu te demandes. Tous les hommes ne sont pas des salauds. Il faut que tu te souviennes de ça, Alice. Tu vas rencontrer un homme merveilleux qui va t'aimer comme un fou, c'est moi qui te le dis.

— Ouain, va falloir qu'il soit persévérant en maudit...

— Pour en revenir à mon histoire, j'ai rencontré cette femme par l'entremise du travail. Nous nous sommes parlé au téléphone pour affaires. Nous avons commencé à rigoler. Nous étions sur la même longueur d'ondes, je ne saurais l'expliquer. Nous avons raccroché et j'ai cherché pendant des jours un prétexte pour la rappeler.

— Mon grand fou, toi...

— Un matin, j'ai pris mon courage à deux mains et j'ai composé son numéro. Je lui ai dit que j'avais égaré mes notes concernant notre conversation précédente. Elle a été adorable. On avait décidé que je lui enverrais par la poste un contrat à signer. Avec le contrat, j'ai mis un billet, tu sais, un billet gentil, qui disait que j'avais apprécié nos conversations et que j'aimerais bien garder contact. Elle a signé le contrat qu'elle a accompagné d'une longue lettre où elle me parlait de son enfance près de Bruges, de ses études littéraires, de son passé de prof, ses enfants... j'étais complètement sous le charme. Nous avons entretenu une correspondance passionnée pendant deux ans.

— Chanceux, l'amour manuscrit!

— J'ai dû cesser tout ça, à un moment. Je ne dormais plus, je voulais rester éveillé, pour passer le plus de temps possible à penser à elle. Je sais, c'est ridicule.

— Au contraire, c'est magnifi...

— Je ne m'étais jamais considéré comme un grand romantique, tu sais. Ma femme se doutait de quelque chose, elle a eu beau me harceler, je n'avais rien à me reprocher, bordel, je n'ai rien à me reprocher, alors je ne lui ai rien dit. Mais j'ai dû cesser, oui. J'ai cessé de lui écrire. Je lui ai envoyé une dernière lettre, dans laquelle j'avais inséré un poème de Sully Prudhomme, *Le vase brisé*. Un texte bien triste. « Souvent aussi la main qu'on aime, / Effleurant le cœur, le meurtrit ; / Puis le cœur se fend de lui-même, / La fleur de son amour périt ». En tout cas. J'avais entendu parler du chemin, et je me suis décidé à partir. Il fallait que je me concentre sur un projet positif.

— On est deux!

— J'ai acheté tout le matériel qu'il me fallait, de première qualité. Le jour de mon départ, ma femme m'a reconduit à mon taxi, et ses dernières paroles ont été « ne rate surtout pas ton train car le lendemain de ton retour nous avons rendez-vous avec le décorateur pour réaménager le boudoir ». Je l'emmerde, le boudoir, Alice, je l'emmerde profondément! Comment peut-on être aussi dénuée de tendresse, de considération pour l'autre? Je ne demande même pas d'amour, tu sais, au moins un peu d'amitié, tu vois, on est pas des chiens, putain. Nous avons eu nos belles années! Je ne veux pas non plus la supplier de prendre soin de moi, d'être ma femme, merde! Donc voilà, je marche, j'oublie, j'apaise, et je me relance dans la gueule du loup.

— Jacques, pourquoi tu ne la quittes pas, ta femme? Si tu es malheureux, il n'est jamais trop tard pour être heureux...

— Jamais de la vie. Je me suis engagé auprès d'elle. Si un jour nous divorçons, ce ne sera pas ma décision. Je crois bien qu'elle m'aime un peu encore au fond. Je préfère ne pas y penser.

— Comme tu veux.

Il continue d'évoluer à petits pas, en projetant devant lui ses bâtons d'aluminium télescopiques. Depuis le matin la route monte doucement, comme si de rien n'était, pendant que dans nos mollets s'insinue une douleur aux apparences bénignes qui nous causerait des courbatures de la mort le lendemain. J'halète.

— J'avoue, Jacques, pas trop savoir quoi te dire ou comment prendre tout ce que tu viens de me raconter. Ça me rend triste. Tu n'es pas si vieux, tu sais, les gens meurent presque

bicentennaires, de nos jours. Tu as le droit d'être heureux, je te dis. Ce serait peut-être bon pour elle, ta femme, y as-tu pensé? Peut-être qu'elle ne fait qu'attendre que ça se termine, elle aussi? Peut-être qu'elle rêve secrètement que tu provoques les choses, que tu fasses un truc atroce pour tout faire éclater? Je sais pas, je dis ça de même, tu sais. En tout cas, t'as un cardio de la mort, pour monologuer de même pendant des heures, trois phrases et je vais étouffer!

— On arrive bientôt je crois.

Nous nous taisons et nous avançons le long des champs de blé d'Inde. Jacques veut aller dans une belle auberge, un peu à l'extérieur du GR. Je suis pas super enthousiaste, mais il insiste. Il va bientôt rentrer chez lui, il veut nous payer une belle place reposante. J'accepte à condition de payer ma part. Il rigole. C'est ça la modernité, Jacques.

On dirait un spa. Pleins de jolies fleurs et des petites chutes, et des hamacs, un véritable paradis.

Jacques et moi partageons une chambre. Il pose son sac sur son lit, je m'étends sur le mien.

Jacques disparaît.

Je lis mon livre. Les minutes passent.

Jacques revient.

Il semble nerveux.

— Ça va, Jacques?

— Non, ça ne va pas, Alice, ça ne va pas du tout.

Je dépose mon livre, je me redresse.

— Je ne peux pas, je ne peux pas faire ça, tu sais.

Il prend ma main.

— Tu sais, Alice, je suis un vieil homme.

— Exagère pas, Jacques.

Il me tripote les doigts. Respire fort. Il finit par déposer sa main sur la mienne.

— Tu sais, Alice, quand tu m'as dit, l'autre jour, que tu me trouvais beau, ça m'a beaucoup touché. Personne ne m'avait dit ça depuis des années. Je me suis senti rajeunir d'un coup. J'aurais pu m'envoler. Comme si je sortais d'un long coma. Mais Alice, tu es si jeune, tu as la

vie devant toi. Je ne peux pas tout laisser derrière, je ne peux pas abandonner ma femme pour refaire ma vie avec une si jeune fille, tu comprends?

— Mais...

— Laisse-moi terminer, s'il te plaît. Je ne veux pas être un autre homme qui va te blesser, Alice. Tu es trop précieuse pour moi pour tout gâcher. Tu as été assez blessée, déjà. Je ne peux pas partir comme ça. Je suis désolée. Je suis désolé, Alice.

Je retire ma main d'un coup sec.

— Jacques. Je veux que tu comprennes parfaitement ce que je vais te dire. Je ne t'ai rien demandé. Je ne t'ai pas demandé de quitter ta femme. Je ne suis pas amoureuse de toi. Je sais franchement pas où t'es allé chercher tout ça, mais j'avoue que tu me fais peur, là. C'est quoi ce bordel-là, osti? Pas moyen de dire à un vieux bonhomme qu'on le trouve beau sans provoquer de divorce? Voyons donc, Jacques, c'est quoi cette affaire-là? Je t'ai dit que je te trouvais beau, oui, parce que tu ressembles à mon grand-père, mon grand-père, c'est un beau vieux monsieur dragueur, qui aime les femmes, qui fait le beau, il est beau, c'est un beau vieux, tu me fais penser à mon grand-père le beau vieux, osti! Je pense que tu as des problèmes à régler, Jacques, sérieusement. Ça m'a fait plaisir de marcher quelques jours avec toi, t'es un bon monsieur, de bonne compagnie, mais fuck, faut pas sauter à la face de toutes les personnes qui t'accordent un peu d'attention tu sais. Maintenant, je vais prendre mon livre, tester un de ces superbes hamacs, et on se verra au souper. Maintenant, on oublie tout ce qui vient de se passer, d'accord?

— D'accord. Merde, Alice ... Je me sens affreusement mal.

— T'inquiète. On fait comme si de rien n'était.

— Alice. Ma femme, je fais quoi?

Peinée, je hausse les épaules.

Je me lève, mon livre bien serré sur ma poitrine et je me dirige vers la terrasse. Avant de quitter la pièce, je jette un œil vers Jacques. Il est assis au bout du lit, les mains croisées, la tête penchée. Jacques a l'air de prier. Prier pour que sa femme meure ou déguerpisse avec un trentenaire ou réalise la tristesse de son quotidien. Il faudrait qu'elle parle en premier. Il faudrait qu'elle parte en premier.

J'essaie de penser à autre chose.

Je m'installe et me balance dans un hamac rouge et bleu. Ça me rappelle les vacances, les hamacs. Le balancement de mon corps, la petite brise qui touche ma peau au-travers des

nœuds tissés, l'été qui brûle. J'ouvre mon livre. J'ai trouvé ce livre dans un abri pour pèlerins. Je lis la première phrase du chapitre 17 de mon livre. Je relis la première phrase du chapitre 17 de *L'insoutenable légèreté de l'être*. Je comprends la phrase. Je la relis. Mon livre est flou. J'ai chaud. Lire au soleil rend flou. Lire un livre au soleil dans un hamac métamorphose la lecture normale en une série de phrases qui se battent pour le trophée de la phrase la plus importante. La phrase qui tue. Je relis la phrase qui tue.

Celui qui veut continuellement « s'élever » doit s'attendre à avoir un jour le vertige.

J'ai le vertige. C'est le flou qui fait ça. Je réalise que je suis aussi mal foutue que Jacques. J'ai même pas envie d'élévation, moi. J'ai pas envie d'être rien de plus que ce que je n'étais déjà. Je voudrais seulement être capable de mieux nager dans ma marde sans m'y noyer. Garder la tête hors de la marde.

Marde-free.

J'imagine Laure se noyer dans ma marde. Elle flotterait sans doute, elle a deux bouées de sauvetage en guise de corsage. Je suis suspendue au-dessus d'elle, c'est l'élévation. Je suis assise sur un hamac qui oscille doucement dans le vide. Je me donne de l'élan en appuyant mon pied sur la tête de Laure. Et elle s'enfonce. Et plus elle s'enfonce, plus je me balance. Bon Dieu que j'aime me balancer. Elle fait des bulles brunes qui remontent tranquillement à la surface et éclatent, et les bulles sont grosses, puis de plus en plus petites puis de plus en plus absentes. Laure se noie dans ma marde. Dans la marde qu'elle a créée.

Une petite cloche tinte. C'est l'heure du repas. Je m'extirpe du hamac. J'ai les bras carreautes rouges.

Je retourne à la chambre pour aller avertir Jacques. J'entre dans la chambre. Jacques est assis au bout du lit, les mains croisées, la tête penchée. Il n'a pas bougé et prie encore. Je me dirige vers lui. Je lui touche l'épaule. Sa tête émerge de son étang de marde personnel. Il était temps qu'il reprenne son souffle. Je lui souris.

— Jacques, viens. On va aller manger.

Il me suit en silence. Nous nous asseyons à table. Il regarde mes bras à carreaux.

Nous mangeons du canard confit avec des étrangers festifs qui trinquent à qui mieux mieux. Je lève mon verre pour effacer le sentiment de malaise qui s'est fait une petite maison confortable au fond de mon ventre. Nous retournons à la chambre et je m'endors dans un nuage pétillant de Blanquette de Limoux.

Au milieu de la nuit, je suis réveillée par les nombreux sanglots de Jacques.

LE VASE DE JACQUES

Le vase où meurt cette verveine
D'un coup d'éventail fut fêlé ;
Le coup dut l'effleurer à peine :
Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais la légère meurtrissure,
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre,
En a fait lentement le tour.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte,
Le suc des fleurs s'est épuisé ;
Personne encore ne s'en doute,
N'y touchez pas, il est brisé.

Souvent aussi la main qu'on aime,
Effleurant le cœur, le meurtrit ;
Puis le cœur se fend de lui-même,
La fleur de son amour périt ;
Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde ;
Il est brisé, n'y touchez pas.

MONTCUQ

20/07/12

Sentier de terre.

Sentier de boue.

Route asphaltée.

Traversée d'un champ.

Route de cailloux.

Traversée d'un champ.

Route de terre.

Route de fumier.

Des moutons bêlent.

Route de gravier.

Traversée d'un village.

À la fenêtre d'une parfumerie : « Venez sentir les bonnes odeurs de Montcuq! ».

Café à la terrasse d'un café de Montcuq.

Mon refuge, dans six kilomètres.

Un chien fait la belle.

Je décide de rester.

LOS AMIGOS

23/07/12

Hier, ils m'ont dit :

— Will you meet us in Éauze?

— Yes! Yeah! You should meet us in Éauze, Alicia.

Impossible, les mecs. 38 kilomètres, en une journée, je peux pas. C'est trop pour moi.

— We've found a shortcut for you. You will avoid a village, you'll walk 31 kilometers top. Are we expecting you to join us for supper tonight?

J'ai hoché la tête. C'est que je suis facilement convaincue. C'est aussi que je côtoyais, pour la première fois depuis le début, des gens qui n'étaient pas à la retraite, n'avaient pas de hanche artificielle, ne louaient pas la gloire de Dieu. Des petits jeunes, un peu cons, comme moi, qui partaient à l'aventure. C'était bon, de les voir. Surtout que Pedro était un chef cuisinier super doué. Il m'a fait bouffer de la soupe au concombre : une première. Et je lui aurais bien tripoté *el culo*, parce qu'il me souriait adorablement. Une relation qui avait de l'avenir.

Je les ai rencontrés sur la grande place, à Condom. Je noircissais des cartes postales à l'ombre d'une bâtisse historique quelconque ; elles le sont toutes. Ils se sont présentés, Arthur (Australie), Pedro (Mexique de naissance, USA de cœur). Ils cherchaient l'auberge. Je leur ai indiqué le chemin. Ils m'ont invitée à boire une bière. Les deux s'étaient rencontrés au premier jour, à Paris, dans le train vers le Puy.

Depuis, Arthur et Pedro forment une équipe.

Ça me semblait étrange. Pour moi, le chemin, c'est une démarche ultra personnelle. Comme un tatouage. Nous étions plusieurs tatoués, mais nous ne partagions pas les dessins. Chacun ses goûts. Eux se baladaient côte à côte, s'extasiant sur les mêmes paysages, partageant la baguette et le paquet de jambon. Je préférais suivre le troupeau, interagir seulement lorsque c'était nécessaire, tourner à droite si la pancarte disait d'aller à droite.

Et je préférais ne pas avoir de témoin lorsque je pleurais de découragement.

Le raccourci.

J'ai photographié le plan que me montrait Pedro, dessiné à la main. Le sentier qui me conduirait tout droit vers une vie d'extase, peuplée d'enfants à demi-mexicains et de repas élégants. Les deux marcheurs avaient le chic de m'inviter à leur table, j'aurais bien pu y aller en rampant, juste pour que leur regard d'homme se frotte à ma féminité déconstruite. Traitez-moi comme une dame, fuck!

Nous nous sommes reposés dans le même dortoir. Mes yeux mi-clos ont étudié durant une partie de la nuit les formes dissimulées du Mexique à travers son sleeping bag. J'ai mal dormi. Trop de café. Lui ronflait.

Partis à l'aube, ils ont laissé une note à mon attention sur la table de la cuisine.

See you later, lady!

Le cœur pompeux, le ventre vide, je quitte le refuge, arborant un sourire épais et la volonté d'avaler ma trentaine de bornes dans le temps de le dire.

Je mentirais si j'affirmais que je suis douée avec l'orientation. Mon instinct me dit gauche, je tourne à droite. Ça fonctionne une fois sur deux. Le chemin est bien balisé. Le GR, barré rouge sur barré blanc, est indiqué aux trois mètres, ornant poteaux, trottoirs et briques, afin de rassurer le pèlerin gaffeur, obnubilé par les beautés du paysage.

Le raccourci, lui, n'est pas indiqué.

Je me perds. Il fallait tourner à gauche, j'ai tourné à gauche. Je suis perdue et il n'y a pas de raison. J'ai suivi le plan.

Je pleure de rage.

Une voiture passe. Je hèle le conducteur. « C'est pas du tout par ici, ma petite dame, qu'il dit. Vous vous êtes éloignée d'une bonne quinzaine de kilomètres. Si j'étais vous, j'irais au bout du chemin ici, et j'irais vers la gauche. »

Je n'ai déjà plus d'eau.

Faut cesser le déversement oculaire, au plus vite.

Je fais ce qu'il dit. J'ai éclaté mon record, pour sûr. J'estime avoir bouffé une quarantaine de kilomètres, aujourd'hui.

J'ai le sac à dos imbibé de sueur et les jambes flageolantes. Au loin, un panneau d'affichage. Je plisse les yeux pour lire *Bienvenue à Montréal-sur-Gers, ville fleurie.*

Fallait bien partir de fucking Montréal-sur-Saint-Laurent et s'enfiler plusieurs centaines de kilomètres à pied pour en arriver là.

Montréal-sur-Gers, le village que je cherchais à éviter.

Le mouillé a tenté son chemin le long de mes canaux lacrymaux devenus pâteux. J'ai compris que je devais faire le deuil du *posole*.

Deux auberges. La première, complète. La seconde, oh-vous-avez-de-la-chance-c'est-notre-dernier-lit!

Ta gueule et montre-moi où c'est. Je meurs de l'intérieur, mon amour perdu, mon estomac en sevrage. Ta gueule, la douche, c'est où?

— Alice? C'est bien toi?

Désolée, Louis-du-bord-du-lac. Notre rencontre d'il y a trois jours fut charmante, mais mon corps est mort, desséché par le beau temps du Gers. Désolée, Louis, mais ta gueule toi aussi.

— Non, Louis, c'est un mirage. Un mirage qui a vraiment besoin d'un lavage.

— On se voit au repas de ce soir alors?

Peut-être. Mais pour l'instant, ta gueule l'univers.

— Ouais. Ce soir. Ouais.

Je prends une douche. Je me pieute. Autour de moi, un groupe de Français vraiment très très très contents d'être là. Vos gueules aussi, merde.

Je tente de faire la sieste en me crachant les poumons. Une pneumonie, maybe, on sait jamais avec les changements brutaux de température. Les pies autour de moi se font aller le mâche-patate. Elles font étal de leurs diagnostics d'une science très précise. De l'arnica? On lui donne de l'arnica? C'est bon pour tout, l'arnica. Bon Dieu, j'espère qu'elle va pas tousser comme ça toute la nuit, il faut du repos, quand même, 18 kilomètres, demain! Quelqu'un a du miel? Un thé, peut-être?

Fuck, tuez-moi. Ouvrez-moi le corps en deux, bordel, pour y puiser toute ma morve, pis recousez le tout, badigeonnez d'arnica et congratulez-vous à qui mieux mieux, pourvu que vous fermiez vos gueules.

Je finis par éteindre mes yeux et m'endormir en ronflant, la tête fiévreuse, les lèvres entrouvertes, laissant s'écouler un filet de bave incessant, flaque visqueuse contre ma joue.

— Alice, Alice, m'entends-tu? C'est Louis, Alice. Viens-tu manger?

Je t'aimais bien, Louis. Fait chier.

Je me lève. Je lance un coup d'eau glaciale sur mon visage enflé. La serviette en micro-fibres me torture l'épiderme facial, la légèreté préférant une texture râpeuse au moelleux du coton bouclé. À l'intérieur de mon cerveau, j'appelle silencieusement à la rescousse ma mère, armée de ses vieux draps de bain troués, transparents d'usure et de douceur. Mes jambes tremblantes me mènent dans une salle à manger peuplée d'une armée de Français joyeux, amoureux du Spandex, vantant à qui veut bien les entendre leurs exploits de pèlerins du dimanche. Une tablée immense, des montagnes de bouffe.

— Mademoiselle, voyez, il y a une place pour vous à cette table.

— Oh! Bonsoir Alice. Tu m'as l'air d'aller mieux.

Oh, Louis. Toi et tes grands yeux naïfs. Nous ne nous connaissons pas, mais je suis quand même heureuse que tu sois là ce soir. Je me sens comme de la merde, Louis. Je suis malade et j'ai perdu mes amis.

— Ouais, je vais mieux, je crois. Je sais pas pourquoi je tousse autant, je devrais pas fumer, je suis pas une fumeuse, tu vois, mais c'est comme ça. Pourquoi on est à part?

— Ils sont un groupe. Je déteste les groupes, ça tue l'esprit du pèlerinage, bon Dieu. Ils se pensent seuls au monde, ma parole. Oh! Good evening John. Come and sit with us. This is Alice, she's from Québec, Canada. John is from the United States.

Nice, fallait bien que je me tape un anglo en plus. Un petit homme. Superbe homme qui tente d'avoir l'air d'un sans-abri. Sourire chevalin, lunettes épaisses (mon père avait les mêmes quand il était étudiant). T-shirt blanc, short blanc. L'air illuminé.

— Hi John. Nice to meet you. Since when are you walking?

Il vient de terminer sa première journée de marche. Il a commencé à Condom, sans doute pour faire rire la compagnie quand il pourra raconter l'histoire. He met Louis on the road. La plus

mignonne des histoires. John a dormi hier chez Jérémie, à La Romieu. Il est arrivé de Paris (où il avait passé la semaine précédente à arpenter les musées) avant-hier. Jérémie a eu la gentillesse d'héberger John, couchsurfing, ça s'appelle. Et Jérémie l'a conduit jusqu'à Condom pour qu'il débute son aventure. Après les derniers remerciements et adieux, John a pris le large, petit pas par petit pas, et Jérémie l'a couvé de l'œil jusqu'à ce qu'il disparaisse à l'horizon. C'est là que Louis, grand gaillard au pas nerveux, rapide, s'est pointé, sa clope au bec. Jérémie l'a salué, avant de lui dire qu'il venait de laisser un tout nouveau pèlerin dans la nature, un Américain, « il ne parle pas français, garde un œil sur lui pour moi, d'accord? ». Armé d'une mission, Louis a accéléré son pas déjà rapide pour foncer vers l'Amérique.

— Oh! Vous avez déjà commencé à manger! Je suis Louise. Désolée du retard, j'étais au bar. Pourquoi on est pas avec les autres?

Louis, Louise, John et moi, on bouffe nos pâtes à la saucisse. Tout le monde boit du vin. Moi, je bois de l'eau et prie intérieurement pour ne pas avoir la gastro en plus.

Louise a marché depuis la Suisse. Elle a eu un parcours étrange, a commencé avec sa tante à St-Jean-Pied-de-Port, pour s'arrêter plus tard en Espagne, sa tante était fatiguée. Rentrée en Suisse, elle a recommencé à marcher. Et elle ne s'est jamais arrêtée depuis. Elle a fait tous les tronçons, s'est rendue à Compostelle puis à Cap Finistère, mais il lui manquait le trajet entre Cahors et Saint-Jean-Pied-de-Port. Elle boite. Fait transporter ses bagages par une compagnie de livraison pour pèlerins. C'est son compromis pour pouvoir terminer sa trotte jusqu'à la frontière de l'Espagne.

— Et toi, Alice, ton parcours, c'est quoi?

— I've been walking since a month or so. Began in Le-Puy. Sorry if I look mad, I'm not feeling too well, I'll go to sleep very soon.

Je monte à l'étage pour me brosser les dents.

J'ai perdu mes copains. Je n'ai parlé à personne depuis des semaines. Je suis prise avec moi-même, à me gratter affectueusement le bobo, à me claquer des coups de chaleur et des courriels de mon ex-belle-mère (tu seras toujours la bienvenue chez nous), à laver religieusement mes bobettes tous les soirs. Je ne me reconnais plus tellement. Pourquoi

marcher? Je ne suis pas sportive, je ne l'ai jamais été. Pas pour Dieu ni pour l'histoire. Le voyage? Échapper à moi-même? Qui a l'idée de tout laisser derrière pour aller se faire frire le bacon dans les Pyrénées au beau milieu de la canicule de juillet? Pas pour le défi, non plus. M'enfuir.

J'ai le gros motton quand je descends dire bonne nuit. Je m'étends et m'endors aussitôt.

J'espère ronfler. Très fort. Ça empêche les ronflements, l'arnica?

LE LENDEMAIN

24/07/12

Je me suis levée une demi-heure avant la fermeture des dortoirs. Il restait de la baguette sur la table, et Louis écrivait dans son carnet en sirotant son café. Louise, elle, discutait avec la propriétaire du refuge, qui avait fait le chemin plusieurs fois. Un virus, qu'elle disait, la proprio, c'est comme un virus, ça te prend, la fièvre du pèlerinage, tu te dois de le faire, même si tu sais que c'est dur, et tu termines et tu es fier, mais bien vite revient le virus, l'envie de reprendre la route et c'est incurable. John était à l'ordinateur, la bouche entrouverte et la lueur de l'écran se reflétait dans ses grosses lunettes de grand-père.

— Ma belle. C'est la grasse matinée?

— Oh, tu sais, Louis, j'aime bien prendre mon temps.

— Ouais, je comprends. C'est bien, le matin, comme ça.

— Ouais. C'est pas mal du tout.

J'ai avalé paresseusement une demi-baguette avec plein de beurre et de confitures maison que j'ai rincé d'un demi-litre de café au lait. Je suis prête à attaquer, même si mes épaules se souviennent encore trop bien des aventures de la veille.

Louis sirote encore. Je crois qu'il m'attend.

— Je vais mettre mes bottes.

— Moi aussi.

On se prépare. Louise vient de terminer sa discussion, et John Madden de Madison Wisconsin achève la publication d'une longue entrée de blogue agrémentée de photos qu'il a vieilles avec Instagram. Tous les quatre, on lace nos souliers, on salue les propriétaires, on s'arrête pour que John prenne une photo du gîte, et on regagne le chemin des mille tortures.

On discute un peu, de tout et de rien, de notre parcours jusqu'à maintenant, histoire de préparer John, notre jeune Padawan, aux souffrances qu'il va affronter. Sans blague, on parle surtout d'ampoules et de Compeed, parce que les pèlerins qui ne se connaissent pas encore

vraiment ne parlent que de leurs pieds, de leurs blessures et de moyens de les guérir. Le Compeed, ça tue sa mère. C'est le pansement des pros. Ça te colle aux baskets, c'est une partie de toi, il te guérit les petons avant même qu'il finisse par tomber. Une mue. Le renouveau podal. Perso, j'ai passé cette phase depuis longtemps. Je suis devenue une tough du chemin, une pirate en jupon qui souffre en silence. L'avant-midi va bon train. Dans un champ, une vieille voiture accumule sa rouille sous le regard attendri des bovins de la place.

— Hey Alice, would you mind taking a picture of me?

John se couche sur la voiture, relève la jambe et lance à l'objectif un regard sensuel, par-dessus l'épaule, encadré par ses fonds de bouteille. Il a l'air complètement ridicule. On s'esclaffe, on mitraille et on reprend la route.

— Il s'arrête tous les dix mètres pour prendre des photos zarbis. C'est un spécial, ce John Madden.

— J'aurais tendance à te croire, Louis.

L'Américain est accroupi devant une vieille bouteille de javellisant retournée au bout d'un piquet, la photographiant dans tous les angles.

J'espère qu'on croitera une épicerie, j'ai rien prévu pour le repas de midi, moi. Moi non plus, me neither. J'ai de la baguette, une tomate, quelque boîtes de thon, on partage, si vous voulez (Louise qui sauve les troupes de la famine, à ajouter à un futur évangile, tiens). C'est vraiment sympa de ta part.

Ça monte, ça descend. Ça monte, ça descend. Des vaches qui broutent. Des petites chèvres. Un cimetière. John tire le portrait aux sépultures décrépies. Je dépouille un prunier de quelques-uns de ses fruits jaunes. Une église. Ça monte. Au loin, une terrasse qui donne sur rien regroupe quelques tables de pique-nique sous un toit de métal rouillé. Derrière, un bâtiment.

— On dirait une auberge. Peut-être qu'ils pourraient nous vendre quelques petites bières, qu'en pensez-vous? John, come with me! Let's find some booze.

On cogne à la porte. Un pas lourd se fait entendre. La porte s'entrebâille. Un homme dans la cinquantaine, aux cheveux longs et gras, nous regarde comme si on venait de le réveiller d'une hibernation de plusieurs mois. En résumé, y'a pas l'air smatte.

— Bonjour monsieur. Nous sommes sur la route et nous sommes tombés sur votre auberge. On se demandait si vous pourriez nous vendre quelques bières, ou des cocos, si vous avez.

Grognement.

— English? Would you sell us some beverages? Beers?

Grognement plus soutenu.

John se retourne vers moi, son sourire séducteur figé aux joues.

— We need to get the fuck out of here. That German guy don't like Americans.

Nous repartons à reculons, sur la pointe des pieds, espérant que le méchant monsieur reste derrière son moustiquaire. Faut remballer, les amis, faut y aller, MAINTENANT, que j'ai le temps de gueuler avant que le bulldog allemand bondisse hors de sa grosse niche avec Auberge écrit dessus. Il gueule comme un damné en agitant les bras de tous les côtés, marionnette de l'enfer. Marie-Louise se met à gronder le monsieur « mais ça va pas, non, c'est quoi cet accueil de merde, mais ça va quoi, vous aller vous calmer je vous dis, vous allez vous adresser à moi poliment, mais allez vous faire foutre bordel de Dieu. »

On s'arrache.

Quelques dizaines de mètres plus loin, une table de pique-nique bordée de rosiers en fleurs nous accueille. Juste à côté, une machine à Coke, comme un mirage.

— Does anyone have some change?

L'ABRICOT

T'aurais pas une shot d'Armagnac, tant qu'à faire, crise de folle?

28/07/12

Quelques jours plus tôt, la fille poilue des dessous de bras m'avait parlé de son lieu de résidence : un camion de déménagement aménagé. La belle idée. Elle avait sorti son yukulélé, histoire de pousser la chansonnette. Une vraie hippie qui se croit. Elle connaissait tout ce dont tu as besoin quand tu vis en mouvement. Comment pisser debout, comment faire la sieste dans la nature, comment identifier les fruits comestibles, une aventurière dans le sens pur du terme. Je ne jugerai pas le fait qu'elle préfère se trimbaler une guitare qu'une bouteille de shampoing, non. Oui.

Tu-t'arrêtes-où-aujourd'hui-Aire-sur-L'Adour-toi?-t'es-complètement-ouf-c'est-bien-trop-loin-pour-moi-la-mort-la-vraie-j'ai-bien-peur-que-nos-chemins-se-séparent-ici-bonne-route.
Et *adios* la puante.

C'est comme ça, je suis sociable, mais pas toujours. J'ai mes habitudes. Une vieille machine rodée. Tous les matins, je mange du pain grillé. J'adore ça. Les Français, le pain, ils savent faire. Tous les midis, aussi. Les sandwiches de bord de route, c'est gagnant. Le soir, du pain. Histoire de te boucher un trou. Les trous.

C'est pas simple, la régularité, en voyage.

Cassiopée (comment aurait-elle pu se nommer autrement?) m'avait instruite à propos des vertus des arbres fruitiers, abondants dans cette région de la France. Comme quoi on pouvait en arracher l'écorce et en faire une tisane purifiante. La possibilité de câler les esprits en faisant un feu de branches de figuier. La douceur des feuilles de pommier pour s'essuyer en cas de détresse hygiénique. L'efficacité d'une mixture contre les grossesses non-désirées. Les vertus purgatives des prunes. La campagne salvatrice, quoi.

C'est ainsi que je me suis mise à bouffer tous les fruits qui croisaient ma route.

Merci, Cass', c'est vrai que le pommier, ça torche merveilleusement.

Située au cœur de la Gascogne, la ville d'Éauze, chef-lieu du canton, compte 4 017 habitants (élusates). Les vents d'ouest lui apportent les senteurs de la forêt de pins, venues des landes toutes proches. Les coteaux qui l'environnent permettent d'avoir, par temps clair, une vue étendue sur les cimes enneigées des Pyrénées. Éauze est la Capitale de l'Armagnac car elle se situe au cœur de la région productrice la plus réputée de cette fameuse et ancienne eau-de-vie. Éauze est le siège des principales administrations concernées par l'Armagnac. Éauze est une étape du chemin du Puy en Velay vers Compostelle, voie majeure encore aujourd'hui parmi les quatre voies citées dans le Guide du Pèlerin du XII^{ème} siècle.

Elle draine environ 30 000 pèlerins. La ville d'Éauze est fière de participer au bien-être des randonneurs ; elle a planté, au fil des années, une centaine de pommiers, de pruniers, de figuiers et d'abricotiers, dont les fruits peuvent être appréciés par les pèlerins de toutes les nationalités.

La femme croqua dans le fruit.

Et la chipie dit à la femme : « Putain, qu'est-ce que vous avez tous à bouffer mes abricots? »

La femme répondit : « Il y avait une affiche disant que les arbres fruitiers étaient à la disposition des marcheurs et j'en ai mangé. »

La chipie dit au troupeau : « Bon Dieu de merde, le respect, vous ne connaissez pas, pèlerins de mes deux? Vous, là, les autres, vous endossez le comportement de votre voleuse d'amie? »

La chipie dit ensuite à la femme : « Je t'emmerde, conasse. Ce sont mes abricots, mes abricots à moi, allez vous faire foutre. Faites pousser vos propres trucs avant de retourner à la terre, enfoirés. »

Une couleuvre a sifflé.

La femme crie à la chipie, lui lançant le fruit entamé tel un Babe Ruth en finale des séries mondiales : « Anyways, ils sont pas mûrs, tes fruits, vieille peau. Étouffe-toi avec ton impolitesse et tes ostis d'abricots. »

La femme dit à l'homme : « Get the flask out. Now. »

L'homme dit à la femme : « Right on! Let's rock it. »

La chipie lève les yeux au ciel, bras tendus vers l'immensité, pousse un grognement satanique et retourne à son logis en claquant la porte furieusement.

La vie est rough, hein. Rasade de liqueur municipale. Jamais trop tôt pour s'enduire le gosier de gaîté ingénue. Abricot Williams dans la bédaine. Les oiseaux chantent, le vent est bon et les emmerdeurs peuvent aller se faire foutre.

LES PAUSES

30/07/12

John, il est tout le temps arrêté.

Mal aux orteils, photographie, une poule qui marche drôle, une roche dans la botte, gorgée d'eau, réajustement du sac, petite fringale, ça pique dans le dos.

Nous, on l'attend.

On appelle sa méthode les John system breaks.

J'adore en secret les John system breaks qui me permettent de reprendre mon souffle. Qui nous regroupent, tous, pour un instant. C'est jamais long, quelques minutes tout au plus.

Le John system ponctue ma longue épopée de douces escales.

Le John system permet de profiter du moment présent.

S'arrêter.

LA DESCENTE

31/07/12

— You can't stop here. You can do it! Go ahead and roll! Don't let me down!

— Mais allez, putain, c'est qu'un petit caillou, tu peux faire mieux, saute par-dessus, quoi! NON, PAS À GAUCHE! À droite, merde! QU'EST-CE QUI TE PREND?

— Vous êtes cons, les gars, franchement.

Mon cœur bat très fort. Je suis prise d'une excitation incontrôlable. L'intérieur de mon ventre se tend, j'ai une envie nerveuse de chier, je me trouve ridicule. C'est la course. Nous sommes tous dans la même équipe. Nous voulons la victoire.

— Wait, wait, I'll help her a little bit, que je dis, déplaçant une roche du bout du pied.

Et c'est reparti!

— ALL RIGHT, GIRL, you've done it right, let's see where that baby can go!

— Merde, Louis, je suis excitée, es-tu excité?

— Ma vieille, je me sens comme en finale de la Coupe du monde, t'imagines?

Pareil pour moi. Ça m'envahit.

— OOOOOOOOOOOOH, have you seen that? She backflipped!

Hier soir, nous avons dormi dans un refuge perché au-dessus d'une montagne de verdure. Des animaux, tout autour de nous. Ce matin, après mes trois cafés, nous avons chaussé nos bottes et nous sommes dirigés vers le chemin en descente qui nous ramenait directement au GR.

Elle était au sommet, elle nous attendait.

Dressée fièrement, ses contours étincelants dans le soleil du matin, une canette de Coke offrait aux regards les flammes de sa robe rouge. À un autre moment, j'aurais grommelé sur l'incontinence de l'humanité, son impossibilité à se retenir de répandre ses déchets partout, je l'aurais prise, mise dans mon sac dans l'attente de la prochaine corbeille ; bref, j'aurais chialé contre le monde pas propre.

Louis, perdu dans ses pensées, a botté la canette avec ses gros pieds balourds. Et s'en est suivie la course folle, cavalcade insensée, où le déchet est devenu objet d'exaltation. Comme si, même en additionnant nos années de vie, nous n'avions jamais connu de descente plus enivrante. La Jamaïque au bobsleigh, bof. Bruni Surin avec ses jambes d'Antilope, ouain. Jacques Villeneuve, bleach plein les cheveux et connerie plein la gueule, au volant de sa machine de mort, mais encore?

Une canne de Coke qui dévale la pente, ça soulève les cœurs internationalement.

Bruit métallique. La reine rouge se dote d'une belle cavité sur son flanc droit, sa paroi se creusant vers ses entrailles. Elle fait un saut majestueux au-dessus d'un caillou qui se tenait droit dans son chemin. L'atterrissage sur une roche acérée est sans pitié. Notre belle est blessée. Pour montrer sa souffrance, elle se met à zigzaguer, comme un homme ivre, incapable de sa grâce habituelle.

— Oh no! What just happened? You can't do that to me, sweetie. Go ahead and get down that hill or I'll kick your ass!

— It's not by bullying and promising violence that you'll convince her, John. Be polite. Allez, vas-y ma belle!

On sent que la fin approche. Elle est fatiguée. Elle a bien vécu. Elle est prête.

D'une impulsion incompréhensible, elle reprend de la vitesse. Ultime élan vers la mort. Envolée suprême vers le triomphe de sa vie. La canette de Coke vole vers sa fin. John, Louis et moi nous nous figeons, béats devant cette fin de course de haute voltige.

Poc.

La vieille canne s'éteint dans un bruit d'aluminium froissé, tout en bas du sentier. Nous descendons lentement. Un cortège hésitant, déstabilisé par la perte et le chemin graveleux.

— What do we do now?

Nous sommes là, triangle perpendiculaire autour de la souveraine morte.

— That was a nice run.

— J'ai jamais autant trippé à regarder une canette rouler, amiga.

— C'était ben l'fun.

D'un coup sec, je transperce le corps de notre héroïne de l'embout de mon bâton de marche. C'est sa fin. J'ensevelis le cadavre sous mes bobettes sales, dans la poche supérieure de mon fidèle sac à dos, en attendant de trouver une poubelle assez digne.

MÉCANIQUE DE LA MARCHE

01/08/12

Une semaine que nous marchons ensemble, déjà.

Louis est toujours devant. Il marche rapidement. Nous le retrouvons la plupart du temps sous un arbre, à fumer une clope en nous attendant.

John est toujours derrière. C'est normal, c'est le plus vieux.

Louise me raconte ses histoires d'amour. J'écoute.

Nos pauses dîner sont toujours interminables. Généralement, je suis celle qui tente d'étirer la sauce.

On enlève nos chaussures. On se fait de super sandwichs. John les photographie.

Le record : jambon, tomate, brie, camembert, concombre, avocat, salade, luzerne, baguette.

Personne n'est arrivé à se le rentrer dans la bouche.

La route est jolie. Peut-être parce qu'on s'extasie quatre fois plus, à quatre.

Je parle avec les vaches. Je crie MEUH très fort et elles me répondent.

Louis dit que j'ai retrouvé mes semblables. John ricane.

Louise et moi, nous nous baignons dans chaque rivière que nous croisons. Au moins les pieds.

Et chaque fois que les arrosoirs des champs se mettent en marche automatiquement, nous passons dessous, au risque de mouiller tout notre attirail. Quand ça arrive, c'est froid, je crie, j'ai cinq ans à nouveau.

Louis dit qu'on est ridicules. John sourit.

LES ADIEUX

02/08/12

Saint-Jean-Pied-de-Port.

Je suis à mi-chemin.

Nous passons la porte de Saint-Jacques.

Louise a terminé son chemin. Elle pleure.

J'ai marché 800 kilomètres. Je suis fière. Je pleure.

Louis repart chez lui. Il pleure.

John regarde un jeune couple qui s'engueule sur le quai d'embarquement de la gare. Il cherche à éviter nos visages ruisselants. Les amoureux se réconcilient et s'embrassent avec la langue.

John soupire.

Lui et moi avons décidé de continuer ensemble jusqu'à Santiago. Je suis heureuse. Même si j'ai peur qu'il me laisse tomber en cours de route.

Louis prend son train. Tout le monde renifle.

Louise part en vacances, demain, dans le sud de l'Espagne.

C'est le début de la fin.

RONCESVALLES

03/08/12

John n'a pas mis les pieds dans une église depuis vingt ans. La dernière fois qu'il est allé à la messe, j'apprenais à lire. La dernière fois qu'il a communié, ses cheveux étaient noirs, entièrement.

L'arrivée à Roncesvalles est impressionnante. C'est une petite cité médiévale couronnée de murets de pierre. Beaucoup de pèlerins y achèvent leur première journée. Une pénible montée, puis une descente encore plus terrible. C'est à ce moment-là, la traversée des Pyrénées. Le refuge est immense. Le personnel, rodé. Les pèlerins prennent un numéro. Nous nous faisons ranger dans notre compartiment. Nous prenons notre trou. Dans le grand château de Dieu, on parque les pèlerins en leur assignant un chiffre perdant du loto. Le mien, 072. John inspecte ses orteils dans le B14. Ce soir, c'est carte pleine dans le dortoir. Je cherche mes bouchons d'oreilles que je glisse sous mon oreiller.

— Do you want to go to the church? It's supposed to be a super impressive mass, here in Roncesvalles.

— Yeah, why not? That could be fun.

Une messe, c'est une messe, rien à dire de grandiose là-dessus. Cette cathédrale est particulièrement dorée. Tu vas voir, qu'il m'a dit, Louis, tu vas voir à quel point c'est ridicule, l'or, à Roncevaux. C'est effectivement un peu exagéré. Ça fait partie du spectacle ; les curés sont déchaînés, c'est à peine s'ils ne giguent pas sous leurs robes à froufrous en récitant leurs Ave ave Marrria et les autres appels à Dieu qui ne me touchent pas, peu importe la langue.

— That shit is crazy. I can't understand a word.

— It seems like you do!

Chaque fois que le prêtre s'envoie une petite prière à répondre, les cinq mille croyants réunis à l'église répondent du tac au tac, comme s'ils attendent avec impatience le moment où ils auront le droit d'ouvrir la gueule. À chaque fois, John baisse respectueusement la tête, se fait

aller les babines dans un grognement impossible à interpréter, et se redresse. Il participe, lui aussi.

À un moment, on sent la tension hispanique monter dans l'église. On flaire qu'un événement va se produire. L'homme de foi s'emporte, c'est rock and roll. Et d'un coup, tout le monde se tourne vers son voisin de gauche.

Je reste figée. Ça se passe pas de même à l'église de Hauterive.

John prend la main de sa voisine et sourit. J'entends la femme lui chanter Dieu en espagnol, ça coule comme une crique : on dirait un petit oiseau dans Cendrillon. John la regarde, elle papillonne de plus belle, elle lui dit son chapelet c'est sûr. Le sourire de John occupe dorénavant la moitié de son visage.

Elle se tait.

— You too, il répond à la dame.

— You too?

You too.

J'éclate de rire. Des gloussements qui donnent mal au ventre et qui font pleurer. Des rires complètement hystériques dans l'église en or. Même le pape à froufrous nous regarde.

You too.

Chuchoté, entre deux crampes au ventre : Did you understand a word she told you?

— Fuck no, let's get out.

— I didn't know you liked Bono that much.

— Just shut up and walk.

Nous regagnons notre logis. Le dortoir est vide. John inspecte ses orteils dans le B14. Dans le O72, j'analyse le trajet de demain.

— I'm going to sleep, mate. Good night to you, que je lui dis, espérant la suite.

— You too.

J'éclate à nouveau.

John grogne.

Les yeux fermés, mes bouchons orange dans les oreilles, je pense aux jours à venir, le cœur léger.

J'ai un ami.

AIDE-MÉMOIRE

07/08/12

Je suis la psychologue gratuite de John Madden de Madison Wisconsin. Nous marchons depuis plusieurs jours en bordure d'autoroute. C'est déprimant. Le soleil tape fort sur nos têtes, ça délie les langues. Hier, il m'a dit que même sa mère, sa propre mère, en savait moins sur lui que moi. J'ai une mémoire de poisson rouge. Je prends des notes pour bien suivre ses conversations. Pour être de bon conseil. Et je me la ferme. C'est ma version de l'approche cognitive-comportementale. J'ai rien de mieux à faire, anyways.

SOPHIA

Nouvellement ex-girlfriend. Nouvellement, c'est relatif. Huit mois qu'ils sont séparés, la relation a duré trois mois. C'est un heartache qui persiste. Elle a été bitch. Une vraie chipie. Comme si elle méritait mieux, qu'elle valait mieux. Une fille qui a un blogue mode sur ses trouvailles vintage. Qui veut publier un livre de cuisine qui regrouperait les meilleurs moments de gourmandise dans la littérature mondiale. La parfaite hipster. Elle se sentait incomprise. Une pauvre et belle jeune fille qui cherche à s'épanouir dans l'Art. Elle collectionne les parfums anciens. Il ne la stimulait pas assez. Il était trop vieux. Trop usé pour sa fraîche jeunesse. Avant de quitter les États-Unis, John a vu sa photo dans le journal local ; elle a racheté une vieille baraque en ruines qu'elle s'entête à nommer bâtiment historique. Sur la photo, elle, à genoux, aux côtés d'un trentenaire barbu. A young couple determined to make history win over modernity, disait la vignette. Ça l'a ravagé, John, de voir que Sophia avait tourné la page si rapidement, que son roman d'amour s'était métamorphosé en tragédie moderne. C'était la femme de sa vie. Ultra-distinguée, intelligente, un don pour insuffler la classe à chacun de ses mouvements, elle était la sur-femme, indépendante, pleine de projets, ils auraient eu une maison, un jardin bio, de nombreux chiens, des enfants qui crient, des jouets d'époque, une balançoire en pneu. Dans le Vermont. Près de ses parents et de son frère. Elle avait tout gâché, la salope. Il a presque pleuré quand il m'a raconté ça.

TOM

Tom était le meilleur ami de John. Un adolescent dans la quarantaine. Devient désagréable lorsqu'il boit et il boit beaucoup. Sophia a laissé John le mercredi après-midi. Dévasté, John a texté Tom. Tom n'a pas répondu. Mercredi soir, Sophia a texté John, lui disant qu'ils devaient parler. Ils ont parlé. Sophia a raconté à John que Tom était débarqué chez elle en début de soirée. Il avait bu. Il lui a lancé trois ou quatre compliments par la tête avant de tenter de l'embrasser en s'agrippant peu gracieusement à sa poitrine. Elle était troublée. Il était troublé. John a bu cinq ou six shooters de Jack avant d'appeler Tom. Ils ont parlé. Se sont presque battus. Une aubaine, parce que John n'avait pas grand chance de gagner, je crois. Ils ne se sont pas revus depuis. John et Tom, c'est fini. Amitié brisée pour le cul d'une diva grano. Ça me fait vomir.

LA BROCHE

Un après-midi romantique où Sophia et John surfaient chacun de leur bord sur leurs téléphones dans un salon de thé super hype où le lapsang souchong crocodile était sélectionné brin par brin avec une pince à sourcils, Sophia est tombée amoureuse. Elle a tourné son écran lumineux vers John qui devait s'extasier sur la virtuosité que démontrait Sophia dans la manipulation de l'appareil. Une broche, sur l'écran, eBay. Elle est rendue à 250\$, si j'étais riche, elle ornerait déjà mon col (traduction approximative). Un machin en or terni, avec au milieu un camée, vieille dame figée éternellement, qui avait perdu de sa blancheur. Autour, un assortiment de petites pierres, sûrement précieuses, multicolores. Le soir même, John avait gagé 400\$ sur le bijou. Il voulait être certain de l'emporter. Voulait l'offrir à Sophia pour Noël.

Elle l'a laissé quelques jours après Thanksgiving. Une semaine après le choc, elle est passée chez lui pour récupérer ses nombreux pots de crème aux contenants stylés. Il lui a tendu la boîte, emballée dans du papier de soie. Elle a pleuré. Il a pleuré. Je ne peux pas accepter, oui tu peux, non je ne peux pas, qu'est-ce que tu veux que je foute avec une broche en or terni avec un camée de vieille bonne femme et du brillant disco tout autour (traduction libre). Une femme distinguée sait accepter les cadeaux. Elle a

baissé les yeux, saisi la broche, et l'a fixée à son imperméable impeccablement coupé. Déposé un bref baiser sur la joue de John. S'est enfuie. Évanescente.

HOOLA-HOOP SHOP

Il était directeur artistique. C'est lui qui décidait du visuel. Le site internet, c'était son œuvre. Aucune boutique physique, tout se passe en ligne. Une compagnie millionnaire. Il faisait partie des fondateurs. Deux dizaines d'employés étaient sous ses ordres. Il était le kingpin de la photo de mannequin anorexique dans le vent. Hoola-hoop shop était reconnu internationalement comme une référence pour se saper de façon soignée et excentrique à la fois. En avant des tendances, ils étaient. John menait ça d'une main de maître. Il avait sa routine. Hoola-hoop shop planifiait grand pour lui. L'entreprise grossissait : ce n'était que le début. Du jour au lendemain, John a quitté son emploi. Le gars qui porte les souliers les plus importants chez Hoola-hoop shop lui a proposé de prendre son temps, de partir aussi longtemps qu'il le fallait, que la porte serait ouverte à son retour. Il a dit non merci. Il est parti avec sa boîte à lunch. Ils ont fait une fête en son honneur, il y est allé, il a trop bu, a pensé à Sophia : c'en était fini pour la fête. Il a terminé la soirée recroquevillé dans son lit, les entrailles et le cœur à vif. Un soir, il a voulu me montrer le site internet de Hoola-hoop shop, il a dit what the fuck they took my concept without telling me, a fermé le téléphone, l'a lancé sur son lit (délicatement ; il fallait qu'il blogue quotidiennement) et est devenu bourru. Je n'ai plus posé de questions.

FOLLOWING THE MILKY WAY (CAMINO NO LA OBESIDAD)

J'ai su que John avait un blogue avant même de savoir son nom. Il y écrit presque tous les jours. Accompagne ses textes de photos fraîches du jour. Il est très fidèle à ses lecteurs, il le faut ; non seulement a-t-il décidé de marcher le chemin pour se vider l'esprit un tant soit peu mais il s'est donné une mission philanthropique de bon citoyen, s'est trouvé une cause, et sollicite des dons de la part de son entourage. Chaque kilomètre marché aiderait à combattre l'obésité. Quand il a tenté de m'expliquer les subtilités des interventions de l'organisme à but non-lucratif, je ne pensais qu'à mes dizaines de kilos en trop. Marcher pour éliminer les gros. On marche tous les deux pour éradiquer mon gras. Bordel de Dieu. Ses textes sont délicatement

écrits. Truffés d'anecdotes savoureuses. Il a le chic de rendre notre quotidien de façon attachante. Je l'encourage à écrire davantage. Ses mots ajoutent une part de romantisme à notre routine un peu terne. J'ai envie de poursuivre notre route de plus en plus loin, pour le faire écrire encore et encore et lire le résumé de ma semaine sur le blogue anti-gras de John Madden. Pour faire partie de sa littérature. Pour faire partie de son quotidien. Nous allons marcher encore. J'ai toujours eu un faible pour les mots des hommes. Les hommes qui écrivent. Les hommes qui m'écrivent.

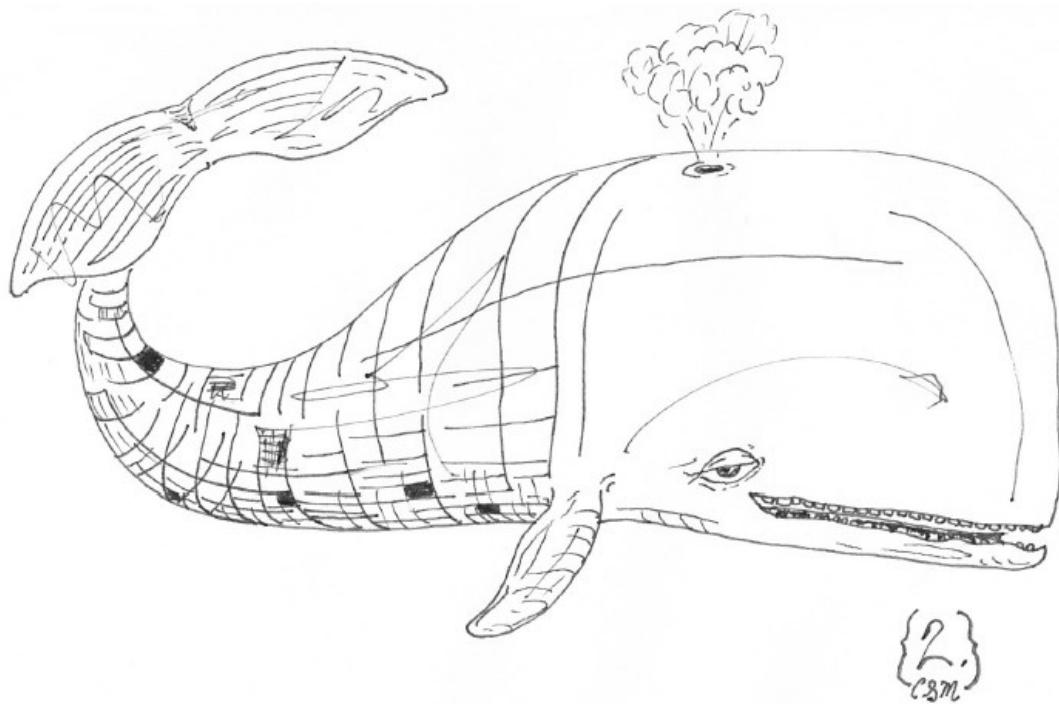
C'est presque un problème.

VARIA

Matt lui a offert un emploi de designer graphiste dans son entreprise de services informatiques. Mary et Andrew ont un projet de magasin haut de gamme où ils vendraient des vêtements usagés. Ils le veulent comme associé. John voudrait ouvrir une galerie d'art. Il pense à retourner aux études. Nous en avons discuté. Je suis certaine qu'il va s'inscrire. Je le visiterai à Harvard. Il a vendu sa maison. Ses meubles sont dans un garde-meubles. Avant de partir, il a organisé une méga-vente de garage. Il a souffert de devoir se départir de ses objets anciens. Je pense que ça lui met un petit baume sur le cœur, de savoir que je n'ai plus de maison non plus. J'ai essayé de lui traduire les paroles de « Je suis sans famille et je m'appelle Rémi ». J'ai abandonné parce qu'en fait, vu qu'on a des familles, ça ne s'appliquait pas tant que ça à la situation. Il joue du saxophone. A eu un groupe de jazz expérimental, P'Elvis. Il m'a fait écouter un extrait d'une trop longue composition, un soir, sur son iPhone. Ça sonne comme de la musique que Fabrice Picard écouterait. Ça sonne comme un relent de l'enfer. J'ai changé de sujet. Ses parents n'ont pas approuvé son départ précipité. Personne n'aimerait voir son enfant tout quitter. Prendre du temps pour soi, c'est tabou. Mes parents aussi ont badtrippé, je lui ai dit. J'ai l'impression de poignarder mon père chaque fois que je prends l'avion. Il m'a raconté que son père chie la porte ouverte. J'ai répliqué que le mien m'avait déjà réveillée à l'aube en lâchant une érucation niveau olympique. Il a eu l'air rassuré. Moi, je l'étais. Ma famille n'a pas le monopole de la malséance. Il a du mal à marcher s'il boit plus de deux verres de vin la veille. Il perd la motivation. Je lui raconte des blagues pour l'encourager. Il est nul

pour apprendre les langues. Je lui ai répété « Désolé, je ne parle pas français » au moins six cent fois. Il n'est pas capable de prononcer certains sons. Quand il parle français, on dirait une pub de Mad Gab. Il aime les femmes. Presque toutes. Surtout jeunes. Je suis une femme. Je suis jeune. Une jeune femme. Il ne m'a pas fait les yeux doux, pas une fois. Je suis une jeune femme ignorée.

Il a dessiné une baleine dans mon cahier.



08/08/12

— We'll tell them we walked all the way, man, honestly, I don't give a damn.

John Madden ne se sent pas bien. Il a une bactérie dans l'estomac, qu'il dit. Nous sommes à Sahagún. Nous venons de croiser une gare.

— Let's hop on.

Huit euros, vingt minutes, 65 kilomètres plus tard, nous débarquons à León.

— Do you feel better?

— Like I had a two days break!

Nous avons trouvé une jolie auberge, et nous nous sommes installés pour quelques jours de repos.

John s'est endormi. Je suis sortie me balader. Le ciel est brun comme du Quick. Il pleut de la cendre.

La rumeur dit qu'il y a un feu de forêt à quelques dizaines de kilomètres.

Nous aurions pu brûler vifs, qui sait.

Je rentre à l'auberge. John dort encore.

Je dépose la soupe que je lui ai achetée sur sa table de nuit.

LOGROÑO

09/08/12

De : jean-philippe riendeau (alestriendenouveau.sur.hotmailpointcom)

À : alicedanslesnuages.sur.gmailpointcom

Sujet : RE-RE-RE : Moi mes souliers

ma chérie, fallait lui offrir ton meilleur regard de bitch. vis l'expérience à donf, petite salope. next time, saisis le premier mr. freeze que tu croises et engouffre-le bien profond en le regardant par en-dessous. et John, là, bordel. c'est trop te demander que de m'inonder sous des détails croustillants? t'es là, tu parles de ton bronzage ridicule, d'un mec qui te supporte depuis des semaines, qui est sexy, et rien de plus?? il est vieux, c'est cool, les vieux. il a une bonne haleine? il est poilu? tu te sens femme, ou quoi, tu mets des strings??

et pis l'autre enculé, tu l'oublies, un peu? et pis l'autre putain, tu lui as pourri l'existence? tu lui a fait un croche-patte, au moins? t'es une superstar, ma biche, ma bitch, comment tu vas?

De : alicedanslesnuages.sur.gmailpointcom

À : jean-philippe riendeau (alestriendenouveau.sur.hotmailpointcom)

Sujet : RE-RE : Moi mes souliers

Jean-Philippe, tout est fou-fou.

Rien n'est encore « did ». Mais ça se passe bien! Je suis en Espagne depuis maintenant trois semaines. C'est vraiment différent de la partie française du chemin, si tu savais. Les gîtes sont crasseux au possible, je me collectionne une belle quantité de piqûres de punaises, les boutons rouges jurent sur le cuir roussi de ma peau. Hier j'ai dormi dans un tipi. Un énorme tipi, on aurait pu y coucher à quinze, je l'ai surnommé Love Shack, sauf que j'étais seule dedans. Enfin, j'étais supposée y être seule... John avait choisi un espèce de gros tube en asphalte pour dormir

dedans. Tu sais, les trucs qu'ils utilisent pour construire les canalisations? C'est un dortoir exotique. Je lui ai dit qu'il allait se geler le cul, parce que la nuit espagnole c'est frette en osti et aussi parce que secrètement j'espérais qu'il dorme au Love Shack avec moi. Non non, je ne suis pas sous le charme. On rigole bien, et il est trop beau, mais il est américain et quand il était petit, les Nintendo ça n'existait pas. Il est un peu vieux. Bref. On a marché toute la journée avant d'arriver au refuge, donc après quelques sangrias et une conversation anglophone avec un Allemand gay qui faisait « hum » tous les deux mots et qui connaissait par cœur toutes les tournées de Madonna, je suis allée à la douche. Je chantais pas, mais presque. Ça avait été une bonne journée et la tenancière du bar avait vraiment le tour avec le maniement des alcools. Et pis, il faut le dire, après une journée de 32 km sous un soleil style barbecue, je sens presque aussi bon qu'un rat mort, donc la douche est un moment de réjouissances pour moi ainsi que pour mon entourage. Tu devrais voir ça (avoue que tu en rêves!) : mon corps, Jean-Philippe, mon corps! Je suis aussi foncée qu'une indigène qui exagère sur l'exposition à l'astre, t'sais, mais mes seins, mon ventre, mes fesses, du petit lait. On dirait qu'ils pourraient luire dans le noir. Je suis l'étoile de David. Suivez-moi, bonnes gens! Anyways. J'étais en train de me sécher avec ma serviette ultra performante en micro-fibres quand j'ai perçu un mouvement étrange dans le coin supérieur droit de mon cabinet de douche. Un miroir grand comme une petite assiette tentait de trouver l'angle idéal pour m'espionner la nudité. Intimidée à l'idée de brusquer le pervers debout sur ses chiottes qui devait à la fois manier réflexion et érection, je pousse un gentil « Helloooo ». Derechef, le miroir se volatilise, j'entends un gargouillis confus et moi je glousse. J'avoue avoir mentalement tenté de traduire en espagnol « T'as juste à demander, gros porc, je t'aurais sans doute montré ». J'admets également avoir envisagé attendre le pervers à la sortie des chiottes, le pousser sous la douche, prendre un air dominateur et lui dire « à moi de zieuter, maintenant ». J'ai aussi pensé faire un signe accueillant du doigt et me claquer une baise anonyme avec un Espagnol sans nom dans une douche crade. Plutôt j'ai dit « Helloooo », le mec s'est enfui, j'ai vu qui c'était, il avait un t-shirt rouge et un chignon. Je ne me serais jamais pardonné de baiser un mec qui a un chignon. Je me suis rhabillée, je suis passée dans la pièce commune où le pervers faisait semblant de lire en bouffant des biscuits. J'ai souri, dit « Helloooo », et je suis allée rejoindre John en grande

discussion avec le fan de Madonna. Je lui ai raconté l'histoire, j'ai beaucoup gesticulé avec mes bras parce que ça fait dramatique. Il m'a dit que c'était fou, que je devais badtripper et qu'il allait venir dormir avec moi dans le Love Shack pour me protéger des violeurs avec son couteau basque et son karaté. Je n'ai pas dormi de la nuit parce que, bon Dieu, on se gelait le cul quelque chose de rare. J'ai regardé John roupiller sans comprendre comment il pouvait tolérer que ce joli rectangle de jolie chair dépasse de sa couverture alors que je grelottais dans mon sac de couchage, et toute la nuit j'ai eu envie de lui faire un câlin, mais je suis bien trop timide.

Le mec au miroir a pas changé de t-shirt aujourd'hui et il a un très mignon chien.

Grosses bises.

A.

De : jean-philippe riendeau (alestriendenouveau.sur.hotmailpointcom)

À : alicedanslesnuages.sur.gmailpointcom

Sujet : RE : Moi mes souliers

so you did it...

c'est crazy, parce que pendant que tu marches, je lis l'Ancien Testament. je viens de finir le livre d'Esther.

you fucking did it...

De : alicedanslesnuages.sur.gmailpointcom

À : jean-philippe riendeau (alestriendenouveau.sur.hotmailpointcom)

Sujet : Moi mes souliers

Viennent de se taper près de 1100 bornes. Ça se passe bien.

A.

NOS RÊVES

14/08/12

La nuit dernière, John a fait un cauchemar.

Sophia et lui étaient en vacances à la plage. Un rêve vraiment réaliste. Il a ressenti le désir qu'il avait pour elle, il s'est vu l'enlacer, elle était amoureuse aussi, c'est sûr. Un décor de malade, la mer turquoise, le forfait romantique qui coûte cher. Un homme arrive, il prend Sophia par la main et elle le suit sans un mot. John les pourchasse, en criant le nom de Sophia qui l'ignore. L'homme disparaît lorsque Sophia pénètre les vagues. Une pieuvre s'avance, enlace Sophia qui gémit de plaisir, et les deux s'enfoncent dans le bleu.

Il ne comprend pas le lien avec la pieuvre.

Moi j'ai rêvé que Laure suçait Fabrice. J'ai vu ses lèvres, ses grosses lèvres répugnantes sur le sexe de celui qui était mon amoureux. J'ai vu la bave et j'ai vu ses yeux. J'ai vu le corps de celui que j'aimais se contracter et se relâcher. Je l'ai vu jouir, j'ai tout vu.

J'en ai rien à foutre de ta pieuvre, John.

La route est longue, droite, une longue route droite plate. J'enfonce mes écouteurs, je passe en vitesse turbo et je chante à tue-tête.

Une dizaine de kilomètres plus loin, John me retrouve assise au pied d'un arbre touffu.

Il s'assoit à mes côtés.

On ne dit rien.

LA DOULEUR DE GERRY

Gerry Boulet est réconfortant. Il souffre à ma place. Il fait aller ses beaux grands cheveux de tous les côtés. Il crie, plus que moi. Je ne crie pas, moi. Même si je le voudrais. Gerry pleure, aussi.

Nous pleurons ensemble.

Qui te soignera qui te guérira
Ta cassure est grande comme la mer
Ils claquent des paumes contre toi
Ils ont volé ton intégrité
Ils fendent leurs bouches contre toi

Qui te soignera qui te guérira
Ta blessure est large comme le ciel
Ils brisent chacun de tes enfants
Ils ont passé ton fils à l'épée
Ils tuent tous ceux que tu as choyés

Qui te soignera qui te guérira
Ta brisure est grosse comme la terre
Ils cassent chacune de tes forteresses
Ils ont détruit tous ceux que t'aimais
Ils brisent le reste de ta vie

Qui te soignera qui te guérira
Tu souffres d'une peine de corps
Ils mettent tes amours en lambeaux
Ils ont monté la mort contre toi

Ils cassent les fibres de ta tête

Qui te soignera qui te guérira
Oh reine verse un torrent de pleurs
Nuit et jour ne te donne nul répit
Pleure à fond le chagrin qu'ils te font
Ne fige pas le fond de ton œil

Qui te soignera qui te guérira
Qui te soignera qui te guérira
Qui te soignera qui te guérira
Qui te soignera qui te guérira

Je ne prendrai pas ta main
Je respirerai doucement
Sans un mot, les mots manquent
Je te laisserai te répandre
On passera le balai plus tard

J'ÉCRIS MOINS QU'AVANT

18/08/12

Peut-être que ça veut dire que je vais mieux.

Je me sens mieux.

J'ai chaud, ça pue, il fait bon quand même.

C'est étrange.

21/08/12

Une vieille camionnette rouillée file à plein régime. Un nuage de fumée la poursuit. Salutations enjouées du conducteur. Le soleil plombe sur le bitume, forme des ombres dansantes. Une odeur de chair brûlée plane dans l'air. La route est rocailleuse. C'est le désert. La mort à petits pas. De chaque côté du chemin, des herbes jaunes combattent pour leur survie. Ça sent la soif. Les marcheurs pressent le pas. Le guide le spécifie : pas de village à des kilomètres à la ronde, et les lits sont rares. C'est la course au sommeil. Un jeune homme a posé son sac, dénoué ses bottes. Il se masse la voûte plantaire avec un regard désespéré. *Only pussies walk the last 100 km*. Il le veut, son diplôme de pèlerin. Ça paraît bien sur le C.V., c'est la crise économique, on fait ce qu'on peut. Les anciens le doublent, échangeant un sourire complice. En voilà un qui aurait dû mieux choisir sa monture. Autobus de touristes : les Japonais photographient les marcheurs en poussant de petits cris. Une femme s'arrête, offre quelques pansements de fortune au malheureux. Elle continue en souriant, contente de sa bonne action.

La poussière s'élève et valse dans les rayons assassins. Une bande d'Italiens habillés de fluo vocifèrent d'une seule voix une chanson grivoise. La prière, c'est dans les pieds, la bouche, ça embrasse, ça goûte et ça chante lubrique. Ils ont eu un rabais sur les sacs de jour Quechua, achat groupé. Ils vont prendre d'assaut la albergue municipale de peregrinos, quatre euros la nuit, leurs bagages y sont déjà. L'organisateur leur concocte un risotto du pèlerin, ce soir. Les hommes dépassent une vieille femme qui, le dos courbé, peine à porter son attirail, une carapace vert armée qui contient sa vie, son repas, son lit et sa foi. Elle s'est arrêtée pour manger du pain d'épices.

Quinze heures. Les bouteilles de cerveza s'entrechoquent à Arzù. Le long de l'autoroute sont arrêtés une jeune femme et un homme plus âgé. Elle frotte vigoureusement sa chaussure contre les herbes jaunes. Il rit à gorge déployée. Entre deux hoquets, il extirpe son appareil photo de sa poche et mitraille les environs. Les voitures se multiplient. Des cloches tintent au loin. Ils repartent. Ils marchent doucement. La jeune femme bouscule son ami, qui rigole

toujours. La bière attendra. Derrière eux, une vieille espagnole, trop habillée pour la saison, guide un cortège de vaches paresseuses qui meuglent joyeusement une conversation secrète.

NOTRE RETOUR

24/08/12

John Madden vient d'acheter mon billet d'avion de Santiago à Paris. C'était cent euros. J'ai des problèmes avec ma carte de crédit, va savoir. Il m'a dit que c'est pas important, que je n'ai pas à lui rendre le fric, qu'il a plein d'argent, qu'il est un riche artiste sur la route. Je trouve ça délicat de sa part. Il a réglé toute la transaction sur son téléphone. Après, on a mangé de la pizza.

C'est étrange de repartir avec lui. On va passer la journée à Paris, on discute déjà des musées qu'on ira voir. Après, ça va être fini. Il va partir de son côté, moi du mien. Peut-être qu'on va correspondre. Se texter des niaiseries. Peut-être que je vais lui envoyer des photos des graffitis de Montréal. Ou bien je pourrai essayer de lui décrire les visages que je vois dans les objets. Maintenant, quand il voit une voiture qui ressemble à un chien, ou une maison qui fait un clin d'œil parce que la chambre du haut a la fenêtre ouverte, il regarde ma réaction. C'est gentil. C'est attentionné. Je prends aussi le temps d'observer sa gestuelle, son langage verbal. Je n'ai jamais porté attention à ce genre de choses, avant. S'il est frustré ou fâché ou triste, sa démarche se transforme. Quand il est concentré, il se tient très droit. Quand il est découragé, il devient tout flasque, comme si ses os devenaient mous.

Plus on avance, plus je réalise que la beauté des choses ne se révèle réellement que si elle est partagée. Au début, j'avais pour avancer. C'est certain que les premiers champs de fleurs et les premiers villages historiques que j'ai croisés m'ont vraiment époustouflée. Mais vite fait, je marchais pour arriver au village, pour trouver mon dortoir, sans réellement profiter des paysages qui s'offraient à moi. J'avance, tout le monde avance. C'est l'objectif, d'avancer. D'aller voir si l'herbe est plus verte, plus loin. De se nourrir de la route. Bullshit. C'est la lenteur de John qui me force à l'émerveillement, aujourd'hui. On s'arrête et on regarde, il photographie. Il m'a promis qu'on allait partager nos photos. J'espère qu'il va en effacer quelques-unes, parce que je l'ai vu, l'autre jour, saisir très subtilement un souvenir des derrières de trois touristes aux shorts très shorts.

Lorsqu'on traverse une ville, il porte très peu d'attention aux artifices. S'il apprécie l'architecture, il s'intéresse encore plus aux petits détails qui donnent de l'humanité à la cité. Il regarde les vieux hommes jeter des miettes aux pigeons. Il remarque que les bornes fontaines changent de couleur selon les villages. Il s'étonne de la variété des flèches jaunes qui indiquent le chemin vers Santiago (il a au moins 329 photos de flèches, j'espère qu'il en effacera quelques-unes de celles-là aussi). Son regard est différent du mien. Et lorsque nous découvrons à deux un lieu d'une particulière beauté, mon souffle est doublement coupé. C'est bon. Même si ça fait un peu mal. J'espère qu'après son retour, il me parlera encore des choses qu'il trouve belles.

JOHN'S JOURNAL

25/08/12

J'ai fouillé dans le journal de John. J'ai photographié une page. J'ai tout recopié. J'espère qu'il ne m'en voudra pas.

28-06-12 → Saturday, Day 136 – Cirauqui – 18

My first definite blister day. Right pinkie toe. Not a big deal, but I do hope it's not too much worse tomorrow for the long 24+k hike to Villamayor de Monjardin. It was hot as hell in the afternoon. We stopped for a long beer/lunch break with new Wales friends Henry and ---- and got to Lizarra late – 4:30, and all the albergues were full up. The info center had no luck. We called ahead and reserved 5 bunks in Cirauqui and we shared a cab van there with 2 nice 22 y/o Spanish girls. Great place! Good food. Interesting people here. Relaxed. The owner advised us to leave early, move quickly and go far. And to always avoid the big towns. Henry said to write that he's enchanting. Got to go to sleep now. I lent him my charger and his pal my head lamp. I'm a real nice frigging guy.

29-06-12 → Sunday, Day 134-7 – 19 – Los Arcos

Our original intention today was to go to Villatuerta. Henry and Josh walked ahead of us and we found them in Lizarra having lunch & a beer so we stopped there for a bite. A Basque festival was going on. We considered staying. It would've been good for me to rest anyway, but anxious to make progress, I made the ill-fated decision to move on and aim for Villamayor, another 9,4 km down the way. We moved as quickly as we could, which was too slow. The albergue had only one bed left. The only place in town. Neither of us were willing to leave the other homeless. We decided, after considering the 8:08pm bus, to call a taxi to take us to the next town on the way that has albergues etc. We reserved the least expensive hotel, not wanting to take chances on the albergues which don't generally take reservations. I gave a free ride to a Korean guy who was also stuck in Villamayor with no place. This was the 2nd night in a row we reached a town too late to get to the next to find it sold out. It also was raining as we reached Villamayor. All that said, Alice and I were good sports about it all in spite of being in pain and quite

exhausted. Our spirits and congeniality not too much disturbed. That said, I think we're both asking ourselves tonight whether this is all worth it or if perhaps we might have a better time leaving the way and go visit Barcelona, for example.

LES CHEVEUX DE JOHN

26/08/12

Il y a deux jours, je me suis acheté un tube de masque pour les cheveux, à l'huile d'argan. Un produit pour les pauvres qui aiment les odeurs orientales. Le savon en barre, c'est génial, c'est polyvalent, léger, efficace, mais ma tignasse en souffre, je fais des dreads naturels, ma tête est un feu d'artifices en continu. Le masque donc. Application post-shampooing (savon), on laisse agir deux minutes, on rince. J'ai maintenant les cheveux doux.

John a découvert mon produit miracle. Il en applique, le matin, comme une pommade de garçon chic. Il ne rince pas. Ses cheveux. Ses cheveux deviennent une mer de frisés laqués. Le masque fait effet à la journée longue, il ne rince pas. Des vagues gominées, figées par l'hydratation ininterrompue. Le masque cuit sur sa tête, ses cheveux frits par l'huile, ça sent le coconut grillé. Il faut rincer, John. Why? My hair looks amazing doesn't it? And it smells so good, too!

Le soir, John enlève son sac à dos, et ses chaussures. Il a l'air découragé. Il est fatigué, je le sais. Nous le sommes. Épuisés. Et d'un coup, John retrouve le sourire. Il a entrevu son reflet dans la porte vitrée. Il se regarde. Porte la main à ses cheveux. Could I get some more of that moisturizer, Alice?

Yes. Makes you smell less like shit.

Nous nous sourions.

Le tube s'est retrouvé dans son sac. 454 grammes en moins.

J'AI MARCHÉ AVEC

Bernard, Jacques, Louis, Marie-Louise, Jörn, Matthias, Félix, Jacques, Françoise, Dany (merci pour les pansements), Bérangère, Albert, Marion, Grace, Joseph, Lucy, Ari, Arnaud, Sylvia, Jeff, Mathieu, Pedro, James, François, Sofia, Isabella, Anne, Salvador, Romain, Philippe, Bob, Mary, Daniel, Cassiopée, Henry, Josh, Suzie, Hans, Ming, Wu-Tang (ça sonnait comme ça), Bérénice, Paul, Mathieu, Jonas, Anna Maria, Alexandro, Benji, El Bambino, Janice, George, Olivier, Jonathan, Hélène (ça marche pas, l'arnica!), Geneviève, Jean-Pierre, Maxime, Antonio, Sister Luke, Brandon, Lupe, La colonia di uomini allegri, Raquel, Jesus et John Madden de Madison Wisconsin.

03/09/12

Bonne fête ma petite sœur!

Je pleure.

Je pleure sur le perron de l'église.

Ça a commencé devant l'église, les larmes.

Mon gros pack sac sur le dos.

La messe du pèlerin.

J'ai pleuré dans l'église.

J'ai pleuré en entrant.

J'ai pleuré devant la statue de Saint-Jacques.

J'ai pleuré en allumant une bougie sans payer.

J'ai pleuré durant la messe.

J'ai pleuré quand ils ont traditionnellement swingué le gros encensoir au-dessus de nos têtes.

J'ai pleuré.

J'ai pleuré devant Felix et Matthias, nos nouveaux amis.

J'ai pleuré devant Bob et Mary qui ont fini par finir.

J'ai pleuré en pensant à Jacques.

J'ai pleuré.

J'ai pleuré la fin, j'ai pleuré mon accomplissement, j'ai pleuré la foi des autres.

J'ai pleuré d'avoir moins envie de pleurer qu'avant.

Il y a des limites à pleurer ceux qui ne le méritent pas.

J'ai pleuré devant John Madden.

Au-travers mes pleurs, j'ai vu qu'il me souriait.

Je suis sortie de l'église.

Je pleure sur le perron de l'église.

Je pleure de gros sanglots qui me fendent le corps de frissons. Mon corps à marée montante.

L'anarchie dans mon body.

Mon corps plus fort qu'avant se plie encore, dans la douleur.
Je pleure ma nouvelle force qui a ses failles.
Je pleure. Impossible de me faire taire.
Une jeune femme s'approche. Il n'y a personne autour. Elle s'approche de moi.
I'm so happy too!, qu'elle me dit.
Et elle me prend dans ses bras.
Et nous pleurons.
Je ne sais pas si je suis happy too.
Je ne sais pas ce que je pleure.
Je pleure.
Elle s'éloigne.
Je n'ai plus de forces.
Je sens mon visage gonflé.
Ça doit pas être cute.
Je ne pleure plus officiellement, mais ça coule encore quand même.
Rien à faire.
John sort de l'église.
Il ne pleure pas.
Il me sourit encore.
Il me prend l'épaule.
Let's go.
On va aller catcher the bus.
To see the sea.
J'arrête de couler.
Ce n'est pas tout à fait fini.

CABO FISTERRA

05/09/12

On y est enfin. Deux mois et demi pour moi. Quarante-cinq jours pour lui. S'étend devant nous plus de bleu qu'il n'en faut pour se faire éclater la rétine, le vent s'insinue sous nos t-shirts trempés, j'ai envie de pleurer, John. C'est la fin, la vraie fin. The end of the world. Tu as traversé un pays à pied, j'ai traîné mes maux sur des milliers de kilomètres. J'ai envie de pleurer, c'est pas de la joie, John. Ça me fait chier de me sentir comme dans un film cheap. Tout est trop parfait. Les touristes sont heureux, suintants, ils mijotent dans leur jus en achetant des coquilles St-Jacques, leur bronzage est top notch. On a l'air de deux caves avec nos cheveux décolorés, nos vêtements usés. J'ai du rosé dans mon pack sack. Il est chaud, c'est sûr. Let's find a place to celebrate, il dit. Un bout de rocher poli par l'orage, la brise, les centaines de culs de pèlerins avachis, un bout de rocher à quelques pas du vide. Les vagues se fracassent contre la falaise, ça sent sûrement le varech ou bien le poisson exotique, do you smell something weird? Yeah, we smell like old fries and liberty, mate. Que je t'aime John Madden, i love you so freaking much, te rends-tu compte, tu m'as sauvé de moi. Oh, Alice!, qu'il dit, avec son sourire plein de dents, son sourire qui fait fondre. Let's have some hot wine. Il arrache le bouchon avec son canif basque, j'ai aidé à le choisir. Fancy, bois d'olivier, t'as l'air de MacGyver quand tu t'en sers. Nous buvons au goulot. Nous ne disons rien. Nous sommes devenus spécialistes de la conversation silencieuse. Je pense à un matin, nous étions partis tôt. J'ai l'impression que ça fait des mois. Il y a quelques jours à peine. Nous avons grimpé une colline. Le gentil couple d'Amérloques était derrière nous, ils marchaient lentement. Rendus au sommet, je me suis pliée en deux. Les petites fleurs, les vaches qui broutent, la bruine du jour levant, le doux parfum du sud. Fuck it all. La douleur, son retour. Plus capable de respirer. Les hoquets. Le mal. J'ai beau courir, ça me rattrape. Do you want me to hold you? J'ai morvé une réponse. Et il m'a holdée. Il m'a holdée parmi les pissenlits et les marguerites et les bouses. J'ai eu un peu moins mal, je me répandais un peu moins. Bob et Mary nous avaient rejoints. Ils avaient la face de gens pleins de respect, qui prient pour moi, pour que God saves me. Who needs God, right, John? je lui ai demandé, m'enfilant une rasade de vin. Well, a lot of people I

guess. I don't. Do you? Non, John. Who needs God quand je t'ai toi, avec tes quarante-trois années pis ton visage de tombeur, tes petites jambes de poulet pis tes orteils pleins d'ampoules? Who needs God quand je peux t'écouter me raconter tes mille copines mannequins, combien t'as été con et comme tu aimes l'amour? No, I don't John. I don't believe in God. Mais maintenant, je believe aux hasards de la vie. J'allume une clope. On la partage. Tu fumes pas, tu dis que ça te fait sentir encrassé. Mais tu n'as jamais dit non à mes moitiés de cigarettes espagnoles, ô, John. Il allume son Iphone, il dit que je dois absolument entendre un poème qu'il adore. Une voix gutturale se met à raconter l'infini, disant I will not return to a universe of objects that don't know each other, as if islands were not the lost children of one great continent.

C'est très beau. J'ai pas tout compris. Que l'essentiel. On dirait que le temps est suspendu, au Cap Finistère. Personne n'ose nous approcher. On doit avoir l'air vraiment recueilli, ou bien on a l'air bête. Tant mieux. Je sors mes chaussettes sales de mon sac. Elles ont bien vécu. Je déchire mes cartes routières en petits morceaux. Je fais un tas. C'est la tradition de brûler son linge, au bout du monde, mais je suis bien trop avare pour faire flamber mes pantalons à deux cent piastres, ça sèche tout seul, ces affaires-là. Il me regarde, sourire en coin, préparer le brasier, it won't work, qu'il dit, I've been a scout, I'm telling you it won't burn at all. Je suis une fille pleine de débrouillardise et d'orgueil, bien sûr que je sais allumer les feux. C'est après m'être brûlée deux fois avec mon lighter que je me résous à le lui tendre. Oh, Alice!, qu'il dit, révélant sa dentition parfaite. Scout, mon cul. Un show de boucane, il nous fait, de grands signaux de fumée désespérés à l'univers, messages lancés vers le bleu, que ça ne finisse jamais, qu'il reste et que je reste et que la vraie vie attende!

On remballer nos sacs, ramasse les restants de chaussettes à demi calcinées. Demain, nous prenons l'avion vers Paris. Le jour d'après, nous nous dirons adieu. Nous respirons, une dernière fois, le varech, les poissons exotiques, les vieilles frites et le brûlé. Je suis apaisée, enfin. Lampée au goulot. De grosses larmes pesantes s'écrasent au sol. Une envie de hurler me saisit. C'est la fin. La vraie fin. Mes petits yeux crachent leur peine. Sans un mot, sans un son, je sens sa main contre ma joue, balayant le torrent, et sans demander la permission, il me

holde. Il me serre fort, comme l'on serre un frère qui repart à la guerre, et c'est avec son visage dans mes cheveux délavés qu'il souffle

Oh, Alice...

CHICAGO

These people round here
Where beaten down eyes sunk
In smoke dried faces
They're so resigned to what their fate is
But not us (no not ever)
But not us (not never)
We are far too young and clever
(Remember)

15/02/14, presque deux ans après.

La blancheur.

Je t'ai connu portant un t-shirt de coton blanc. Je t'ai connu le portant tous les jours. Le passage du blanc au jaunâtre, j'ai connu.

On se foutait bien de ce dont on avait l'air, tu te souviens? J'ai porté la même camisole durant des semaines aussi. Sans soutien-gorge. Libération mammaire. C'était bon de s'en foutre. On puait sûrement, et on était pas chic-chic. Le petit cheveu sale, le petit dessous-de-bras poilu. Nous étions des combattants.

Avec toi, j'ai appris à me fermer la gueule. Dieu sait qu'elle est increvable, ma gueule. Tu as passé des jours entiers à te raconter, à tenter de te démêler. Tu te cherchais. J'ai ouvert l'oreille au bon moment, il faut croire. T'avais lâché ton boulot. Si je t'ai encouragé à retourner à l'école, ce n'est que pour t'avoir dans ma bande, je crois bien. Pour que tu vives un peu la même chose que moi, pour que nous nous rapprochions par camaraderie scolaire, tu sais. Je savais pas que t'étais doué pour vrai, moi, comment aurais-je pu le savoir? Je n'ai que constaté ta passion. Et jeté un peu d'huile sur le feu.

Il s'en est passé, des choses, depuis Paris. Tu dois bien avoir eu quatre copines différentes. J'ai débuté une thérapie. On s'est envoyé cent mille courriels. J'ai commencé ma maîtrise. Pleuré beaucoup. J'ai emménagé seule. On grandit, mine de rien. Tu fais un tabac à l'université. Tu te fais remarquer. Je te dis I told you so, I knew it, c'est un mensonge. Je savais pas. C'était un

guess, I guess. Tu m'as montré tes œuvres. Tu m'as envoyé ton journal de voyage. Tes photos. Je t'ai envoyé des traductions de Céline et de Romain Gary. The life before us. Journey to the end of the night. Quand tu doutes, tu m'écris. Quand je panique, je t'écris. T'es comme mon frère, maintenant. What a pity qu'on ne partage pas les mêmes gènes. T'es encore vraiment beau, pour un vieux. Anyways.

J'espérais te revoir.

Deux ans sans entendre ta voix.

Quand tu m'as dit que tu participais à une expo importante, à Chicago, j'ai réfléchi un quart de seconde avant de te dire que je serais là. Je venais d'acheter un super bolide de championne, et j'avais une folle envie d'avaler des kilomètres. Tu m'as dit que j'étais crazy.

Tu avais raison.

La galerie était immaculée. Style industriel chic. J'avais mis une jolie robe, des collants, mes Doc Martens. Mon amoureux était là, deux copines aussi. Tu n'allais plus être mon ami-fantôme. Tu serais réel pour les gens que j'aime, maintenant.

I can't believe you're there. I can't non plus. On s'est holdés. Tu as pris mon copain dans tes bras. J'ai eu les larmes aux yeux. On a pas su quoi se dire. Tu m'as donné un ticket-alcool. Je l'ai tendu au gentil barman en priant pour que sa potion efface mon malaise. Il m'a fait un clin d'œil. J'ai regretté d'être là. Tu étais beau. Dans ton élément, définitivement. Tu m'as présentée à pleins de gens qui t'admirent. L'art contemporain, c'est loin d'être mon truc. J'ai pas compris grand-chose. Je suis pas très impressionnée par une série de tableaux noirs ou une tente de camping en forme de lèvres vaginales. J'étais dans les vapes, tu sais. J'avais encore le cul qui vibrait des treize heures de voiture qu'on venait de s'enfiler. J'avais du mal à être heureuse. Peut-être notre relation aurait-elle dû rester dans le souvenir? J'étais bien naïve d'espérer que tout serait comme avant. Tu avais dit à tous tes amis que je venais pour te voir. Tu avais l'air heureux. Ta consécration.

On s'était écrit, avant. Tu m'avais dit à quel point tu étais excité que je me ramène. Moi aussi. J'ai loué un appartement, à Chicago. Tu viendras dormir chez nous, je lui avais offert, there's plenty of room, cool, cool, l'll come for sure.

Debout dans la galerie industrielle-chic, je n'étais plus certaine de mon idée. Cet homme, tout à coup, m'apparaissait comme un étranger. Tout ce que nous avions en commun n'était plus. Nous n'étions plus perdus.

Dans l'oreille de mon amoureux : my god my god my god Olivier je sais pas quoi faire ce n'est plus la même chose, sur la route c'était différent, c'était l'aventure et maintenant c'est la vraie vie, il me voit dans ma vraie vie avec mon vrai chum et mon vrai linge, pas de sac à dos, pas suintante, j'ai mis du mascara, c'est plus pareil du tout, imagine la froideur à l'appartement c'est comme si nous ne nous connaissions plus je me sens mal Olivier je me sens nauséuse et je pleure et je sais pas pourquoi je ne nous reconnais plus c'est comme si mon frère avait mis un déguisement d'inconnu, je sais pas quoi faire Olivier je devrais lui dire d'aller chez ses copains non ça a pas rapport qu'il vienne chez nous il va être mal à l'aise aussi on aurait jamais dû venir et John Madden aurait dû rester un souvenir, un beau souvenir d'amitié instantanée qui s'est enraciné jusque dans mes petites tripes sensibles, un beau souvenir du passé qui reste passé et qui n'est pas présent, je veux que le passé ressuscite et qu'il soit maintenant, mais nous sommes trop propres, c'est vraiment cave j'ai juste envie de pleurer et dormir et pleurer qu'est-ce qu'on fait là Olivier osti que je suis conne.

Réponse : vous étiez des amis, vous êtes encore des amis, vous vous aimez encore, ça va bien aller. Respire.

Ma vue s'embuait dramatiquement quand le barman m'a fait un clin d'œil accompagné d'un doigt qui veut dire « viens me voir, ma vieille ».

Armée d'un verre de rouge, j'ai reniflé ma morve et me suis séché la face. Je me suis relâché la hanche, histoire d'avoir l'air à la fois distinguée et nonchalante, ce que je croyais être le maintien de mise dans une expo d'art contemporain. Du genre ne me faites pas chier, je fais du lèche-vitrine pour mon patron grand collectionneur. Les artistes présents, postés à proximité de leurs œuvres, étaient prêts à répondre aux nombreuses questions du public; munis également de leur verre de vin, ils avaient la hanche molle et regardaient droit dans les yeux tout passant qui s'immobilisait plus de trois secondes devant leurs croûtes.

Je tentais de traduire intérieurement les qualificatifs qui se trouvaient dans la case « Art contemporain » de mon cerveau. C'est spécial, c'est cool, c'est nice, c'est hot, ça me fait feeler weird, le figuratif c'est overrated, j'understand pas super, pas mal sick in the head.

Clin d'œil, petit doigt, clin d'œil, petit doigt, les deux hanches molles et d'un coup je me mets à disserter, en anglais, sur un sujet que je ne connais pas. Ils avaient une belle lueur rieuse dans l'œil, les artistes, sans doute flabbergastés par la richesse de mon interprétation. Avec l'accent, en plus, ça fait connoisseur.

Those colors, you know, bring back to the earth. And this one, well, we can't argue, it makes you think about the sky. So the relationship between those two painting is so deep because it contains our whole world. Every human being is contained between those paintings, that we could consider just like, well, you know, a brown painting, and this painting, that is, for a fact, a blue painting. We're all in the same shit, you know, stuck between those two damn paintings. I'm like this little hole in the wall, man. I'm like a hole in this gallery, stuck between earth and sky, or between brown and blue. We're all there, man, all stucked. What will we do to unstuck ourselves, tell me. Will you tell me?

Alice, on a faim, on va fumer une smoke, qu'est-ce qu'on fait?

Dans le février de Chicago, nous avons revêtu nos pelures pour se polluer les bronchioles. Nous avons convenu de sacrer le camp, de trouver un resto ouvert, de s'empiffrer avant d'aller se pieuter pour une longue nuit, et pis John, il fera ce qu'il voudra, John.

John, John. Je l'avais simili-oublié, obnubilée par l'Art.

Il parle à une femme. Une longue conversation avec les bras qui volent au-dessus de ses bouclettes. Une envolée lyrique. Comme s'il jouait pour le troisième balcon. Ça prend cent ans. Il revient vers moi.

— I wrote you a letter. You should get it in the mail someday.

Il a raconté notre histoire à une artiste de la lettre. Elle met en scène les paroles d'une personne envers une autre de façon chaotique. Sur papier. Une lettre contemporaine. Un scribe au temps des textos.

Je suis touchée.

— I’ve seen a diner around the corner, we’ll go and grab a bite. We’ll head off to the apartment later. Feel free to join us, or not, I don’t know, it’s your night, John, and I don’t want to ruin it because we’re tired from the road. We could just meet out tomorrow too, if you prefer.

— Alice, I’m seeing those guys every day of my life. I want to hang out with you guys.

Nous allons au Steak’n’Egger.

Pari du plat le plus dégoûtant remporté par Olivier : escalope de poulet frite recouverte de sauce aux champignons (de la soupe en boîte non-diluée).

Des femmes pénètrent les salles de bain habillées normalement et ressortent déguisées en prostituées.

Les gens sont louches, on s’amuse bien.

Des amis de John nous rejoignent.

Les taxis refusent de venir nous chercher.

John Madden fait entrer huit personnes dans sa voiture (deux dans le coffre, quatre sur la banquette arrière).

C’est beau, Chicago, la nuit.

Il nous dépose. Nous dit qu’il va revenir bientôt, qu’il ramène les autres filles à leur hôtel.

Deux heures plus tard, il n’est pas rentré.

Texto : I’ll meet with you guys tomorrow morning, I’m crashing Samantha’s couch cause I can’t lift myself up anymore. Tell me where, and we’re getting breakfast.

Des frissons ont dévalé ma colonne vertébrale.

L’équipe n’existait plus.

Tous ces kilomètres qui nous séparent, au quotidien, ont tué notre amitié.

Je ne suis pas arrivée à être moi-même en sa présence. J’aurais voulu l’impressionner. Je ne sais pas pourquoi.

Texto : I know I screwed the evening up, and I’m sorry, Alice. I’m so so glad you made up to here, and I’m feeling so lucky to have you as a friend. I really am tired and I didn’t want to bother you guys. I can’t wait to see you tomorrow!

Le lendemain, j'ai rencontré John au Milk and Honey, le café jouxtant notre trop grand appartement loué. J'étais cernée, je n'avais pas beaucoup dormi. John Madden de Madison Wisconsin buvait un café con leche, installé à une table, près de la fenêtre. Lorsqu'il m'a vue, il s'est levé, m'a serré dans ses bras et tout à coup, j'étais à nouveau en Espagne. J'ai bu mon bol de café au lait pendant qu'il me racontait ses problèmes de girls, you know, the one you met yesterday, we have something going on, but elle est si jeune, et si insouciante, lui n'est pas certain de ce qu'il veut car il doit se concentrer sur son art, et so on and so forth. What do you think I should do?

Peut-être parce que j'étais seule avec lui, ou alors parce que le décorum avait disparu, Alice and John were back.

Quelques heures plus tard, mes copines et mon amoureux nous ont rejoints, et nous nous sommes baladés dans Chicago. Nous avons longé le lac, salué les oiseaux qui se réchauffaient autour d'une bouche d'aération de métro, John parlait en gesticulant. À un moment, il s'était arrêté près d'une borne fontaine. Caillou dans la chaussure. John system break.

C'était comme avant, mais en mieux. Nous étions guéris.

I ended up being my own trout

(jeux de fragments avec Éric Plamondon)

INTRODUCTION

Penser le « genre » du fragment est un exercice ardu. Ce genre qui n'en est pas un est contradictoire : il représente l'opposition entre la brièveté de l'écriture et l'ouverture vers un monde de significations. Ginette Michaud considère les fragments comme des textes qui « ne sont pas des textes "naturels" : leur origine est douteuse, leur destination équivoque.¹ » L'absence de balises, d'indices structurants qui permettraient de saisir le sens du fragment, amène le lecteur dans un univers incertain, où il se retrouve seul parmi les bribes de texte(s). L'étude du fragment est par conséquent un parcours tâtonnant; depuis les écrits de Jean de la Bruyère², considéré comme le premier auteur français d'œuvres fragmentaires, les critiques et les théoriciens peinent à établir un cadre adapté à l'analyse de celui-ci.

Cette absence de cadre rend la définition d'une histoire précise de la littérature fragmentaire problématique. Comment en effet justifier, historiquement, le morcellement du texte? Si au XII^e siècle, la France connaît l'essor d'une écriture que l'on nomme aujourd'hui l'écriture fragmentaire (surtout portée par les textes épistolaires ou aphoristiques), c'est surtout à l'époque contemporaine qu'elle connaît son apogée. Françoise Susini-Anastopoulos écrit, en 1997, que « [l]e regain d'intérêt [N.D.A : depuis les années 1970] pour tout ce qui est fragmentaire [...] est sans doute imputable aux hantises de notre société confrontée à l'éclatement et à la dispersion.³ » Une littérature de la crise, donc, qui se manifeste par la rupture, par le texte en ruines (tel que défini par Barthes), et qui serait représentative d'une

¹ Ginette Michaud, *Lire le fragment. Transfert et théorie de la lecture chez Roland Barthes*, Hurtubise, Ville LaSalle, 1989, p. 23

² Pascal Quignard, dans *Une gêne technique à l'égard des fragments*, Fata Morgana, Montpellier, 1986, p. 14, souligne que Jean de La Bruyère « passe pour le premier à avoir composé de façon systématique un livre sous forme fragmentaire ».

³ A. Cauquelin citée par Françoise Susini-Anastopoulos, *L'écriture fragmentaire. Définitions et enjeux*, Presses Universitaires de France, Paris, 1997, p. 1

société qui se divise, d'une individualité qui devient prédominante et qui expérimente une perte de ses origines.

Nous tenterons d'esquisser, à la suite des travaux de Ginette Michaud, une définition globale de ce qu'est le fragment, avec ses incertitudes et ses doutes, afin de pouvoir étudier les effets que celui-ci provoque chez le lecteur. Nous ouvrirons la réflexion aux théories de la littérature numérique (Vitali-Rosati 2015) et aux fragments de littérature que nous propose l'utilisation de l'internet et des nouvelles technologies. Nous réfléchirons par la suite le mode de lecture « numérique » (Archibald 2009) et montrerons comment celui-ci peut favoriser l'analyse de textes fragmentaires. Ensuite, nous plongerons dans la trilogie *1984*, dans laquelle Éric Plamondon utilise le fragment afin de jouer avec le lecteur, subvertir ses idées reçues et le prendre au piège. Nous verrons comment l'auteur conçoit les fragments pour construire le personnage du narrateur, pratiquement absent des textes, et comment cette absence montre un désir de se créer comme auteur et comme personnage mythique. L'essai se divisera en deux sections, l'une plus théorique où nous établirons les concepts du fragment et de la littérature numérique, et l'autre plus expérimentale, où nous utiliserons la forme fragmentaire afin d'éprouver la théorie proposée et d'analyser l'œuvre Éric Plamondon.

LIRE LE FRAGMENT

Le fragment littéraire est un texte bref, qui se présente comme une entité, un texte abouti, mais qui porte en lui des manques à combler. Pris dans son unicité, le fragment se suffit mais laisse le lecteur dans un état d'incertitude; le texte semble interrompu, inachevé. Le fragment laisse insatisfait puisqu'il maintient le texte en suspens et ne permet pas une analyse traditionnelle de celui-ci. L'étymologie du mot « fragment » renvoie à la fracture, à la désintégration et à la perte. La lecture de ces textes fracturés entraîne donc le lecteur vers une entité plus vaste, indéfinie, qui modifie l'acte de lecture; il se retrouve face à une entité achevée, mais porteuse d'un tout, d'un ensemble de significations qui dépassent le texte donné et dont le sens échappe au lecteur du fragment.

Chaque fragment figure une totalité, mais cette totalité porte en elle l'absence même du tout dont elle forme néanmoins une entité achevée. Aucun fragment ne se suffit donc à lui-même, et chacun porte au contraire en lui ce qui l'attire vers son recommencement, son infinie réitération. Chaque fragment reflète et constitue donc à la fois un tout fini, et l'absence de totalité.⁴

La lecture du fragment impose au lecteur de varier les postures; à la fois il doit lire le fragment comme unité (hors du livre), mais doit aussi considérer le texte dans son entièreté, en lien avec les autres fragments (dans le livre). Ce double positionnement instaure une variation dans l'acte de lecture : d'abord considéré comme « un soutien utile mais subordonné à l'écriture⁵ », il s'impose comme partie intégrante de l'expérience littéraire. Le livre, qui organise les fragments selon un ordre choisi, guide la lecture. Ce chemin tracé d'avance, réfléchi et pensé dans le processus d'écriture d'abord, et d'édition ensuite, force le lecteur à dissocier le fragment du livre et à l'intégrer dans son propre réseau d'associations. Il doit considérer le fragment dans son unicité, l'intégrer à une lecture plus globalisante, chercher, s'il le souhaite,

⁴ Éric Hoppenot, *Maurice Blanchot et l'écriture fragmentaire*. Dans R. Ripoll (dir.) *L'écriture fragmentaire. Théories et pratiques*, Actes du 1^{er} Congrès International du Groupe de Recherches sur les Écritures Subversives (GRES), Presses Universitaires de Perpignan, Perpignan, 2002, p. 119

⁵ Michaud, G. *op. cit.*, p. 67

à combler les béances créées par la superposition des fragments, accepter les contradictions que peuvent amener ceux-ci et tenter de trouver une cohérence dans cette littérature chaotique. Cet exercice de classement interne force le lecteur à mettre en place (deviner?) une logique du texte qui est externe à celui-ci. Par conséquent, le lecteur s'impose dans le texte comme l'auteur de sa propre lecture; celle-ci devient donc « un acte partial, une pratique subjective.⁶ »

Le lecteur peut également choisir de se défaire du parcours suggéré par l'acte de lecture traditionnel; le fragment permet que l'on lise une page au hasard, puis une autre dix pages plus loin, ou alors qu'on le lise de la fin jusqu'au début sans que le réseau d'associations possibles n'en soit affecté. Le fragment n'est qu'un intermédiaire qui contient une quantité donnée d'informations sur certain(s) sujet(s). Nous pourrions qualifier les fragments d'unités d'information autonomes. Il est donc envisageable de considérer ceux-ci aléatoirement puisque les relations d'intertextualité possibles entre les fragments adviendront sans qu'un ordre déterminé soit nécessaire. La dislocation du texte amène une forme de lecture particulière, elle-même fragmentaire, qui varie selon le lecteur et qui multiplie les interprétations possibles.

Autrement dit, si écrire en fragment, c'est toujours écrire en *fragments*, lire en fragment, c'est aussi lire en *fragments*; c'est inévitablement produire *des* lectures fragmentaires de fragments, c'est, plus essentiellement encore, considérer le processus de la lecture elle-même comme une opération du fragmentaire. Une seule règle s'impose : ménager à l'intérieur de chaque lecture un espace, un espacement où le fragment(aire) puisse aussi se rendre manifeste du bord de la lecture.⁷

Ainsi, la lecture du fragment reste une lecture de l'incomplet, du manque. Or, lorsque le lecteur met en relation les textes fragmentaires afin d'en comprendre les rouages, un monde de possibilités s'offre à lui; les textes se répondent et multiplient les associations possibles.

D'autre part, en tant que dispositif à trous, le groupe de fragments possède potentiellement la capacité de démultiplier le processus herméneutique, si l'on considère que chaque fragment textuel s'explique d'une certaine manière par les autres et qu'il s'instaure de l'un à l'autre une forme spécifique d'échange, un système d'échos. On pourrait alors parler d'une sorte de lecture infra- et

⁶ *Ibid.*, p. 67

⁷ *Ibid.*, p. 86

interfragmentaire, qui procéderait non pas selon l'ordre de succession des séquences mais par bonds, par analogie et contamination.⁸

L'impossibilité de mener une lecture complète et rigoureuse du fragmentaire crée un sentiment de malaise chez le lecteur, que Ginette Michaud nomme *la reconnaissance du manque*⁹ : le lecteur prend conscience de son incapacité à combler toutes les brèches amenées par la superposition des textes et constate la perte de ses repères de lecture habituels.

⁸ Susini-Anastopoulos, F., *op. cit.*, p. 158

⁹ Michaud, G., *op. cit.*, p. 53

FRAGMENTATION ET LITTÉRATURE NUMÉRIQUE

L'avènement des nouvelles technologies de communication depuis le début du deuxième millénaire amène une toute nouvelle réflexion sur l'écriture. Nous sommes, plus que jamais, impliqués dans un rapport immédiat au texte, à l'écrit bref, que ce soit par l'utilisation de la messagerie électronique, des messages SMS ou des réseaux sociaux, où se créent chaque jour des conversations, des correspondances, une littérature néo-épistolaire. Le cyberspace, lieu de partage de tout type de connaissances, nous conduit également à saisir des bribes d'informations et mène souvent à un réseau touffu de ressources complémentaires. Réfléchir sur la littérature numérique exige que l'on définisse d'abord ce que l'on peut considérer comme littéraire dans un contexte où le texte perd de sa matérialité. Dans son article *La littérature numérique existe-t-elle?*, Marcelo Vitali-Rosati remarque que la différenciation entre le texte « littéraire » et celui qui ne l'est pas est un problème associé à l'évolution du numérique; les textes, littéraires ou non, se côtoient et mélangent « dans un seul environnement, des objets qui auparavant circulaient par des canaux bien distincts.¹⁰ » En effet, puisque le support numérique rejette la matérialité du texte, il devient plus ardu d'établir la littérarité de celui-ci; si le livre physique a connu un processus d'édition et de classement avant de se retrouver en librairie, le texte numérique quant à lui se retrouve lancé dans l'univers virtuel et côtoie une infinité de textes usuels, informatifs, non littéraires. Le texte, dépouillé de support matériel, devient un objet mouvant; la littérarité de celui-ci peut donc varier selon le contexte dans lequel celui-ci est lu. Dans son ouvrage *Le texte et la technique. La lecture à l'heure des médias numériques*, Samuel Archibald réfléchit à cette ouverture du texte numérique et à sa porosité :

¹⁰ Marcello Vitali-Rosati, « La littérature numérique existe-t-elle? », *Digital Studies / Le champ numérique* [en ligne], 2015 ; page consultée le 15 juin 2015.

Le texte, tel qu'il se conçoit depuis cinquante ans, est un objet pour ainsi dire *purement sémiotique*, un objet *virtuel*, construit au-dessus et au-delà de toute matérialité. Le texte est d'abord et avant tout un objet de pensée, et c'est ainsi qu'il peut être construit à la rencontre d'objets aussi étrangers les uns aux autres [...] L'élargissement du paradigme textuel et son caractère multidisciplinaire sont attirants d'abord devant les objets numériques, dont l'hybridité est peut-être la caractéristique principale. Le texte, qui fournit un vocable sous lequel des œuvres issues de différents médias peuvent loger à la même enseigne, semble tout indiqué afin de recueillir les objets multimédiatiques qui peuplent le cyberspace.¹¹

Le texte est, en premier lieu, un médium de communication qui se déploie avec l'avènement du numérique. Les objets textuels se fondent les uns aux autres et les frontières entre le littéraire et le non-littéraire s'amenuisent.

Lire le « numérique » n'est pas sans rappeler le parcours de lecture proposé par l'écriture fragmentaire; le lecteur est confronté à une page de texte qui, la plupart du temps, réfère à d'autres sites, propose des lectures complémentaires qui pourraient favoriser la compréhension du texte et poursuivre la réflexion. Le lecteur crée donc son propre chemin au travers des textes et devient concepteur d'un espace textuel où il est libre de ses actions.

Passer d'un lien à l'autre, d'un clic à l'autre, détermine la production d'un parcours. Ces parcours n'existent pas avant d'être effectués : il n'y a pas un chemin à parcourir, mais une route à créer. Nos pratiques sur le web le démontrent : nous passons d'un lien à un autre sans suivre de parcours prédéterminé. Faisant ainsi, nous produisons quelque chose de nouveau : un ensemble de liens qui devient un parcours de sens [...] ¹²

Ce parcours de sens créé par le lecteur de textes numériques, s'il multiplie les points de vue, demeure une lecture de l'inachèvement. En effet, la pluralité des unités de textes disponibles impose au lecteur d'effectuer rapidement un tri parmi les informations reçues. La mise en page des textes et de ses éléments interactifs évolue rapidement; les interfaces se raffinent et instaurent des procédures d'utilisation de plus en plus simples, instinctives, les sites de recherche s'implantent au sein même de l'espace de navigation rendant ainsi accessible la quête d'informations complémentaires. Cette évolution amène le lecteur/utilisateur à sélectionner les textes à lire et donc à en rejeter d'autres. Samuel Archibald remarque que la

¹¹ Samuel Archibald, *Le texte et la technique. La lecture à l'heure des médias numériques*. Le Quartanier, collection Erres Essais, Montréal, 2009, p. 20-21

¹² Vitali-Rosati, M. *op.cit.*

navigation sur internet conduit le lecteur à faire abstraction du texte, jusqu'à effectuer une « non-lecture » pour plutôt diriger son attention vers l'information :

Ainsi peut-on affirmer [...] que la navigation représente, textuellement parlant, une lecture fragmentaire. Il faut cependant noter que, d'un point de vue fonctionnel, elle est le résultat d'une tabularité ultrasophistiquée et non d'une « manipulation lacunaire ». Les systèmes hypertextuels permettent de consulter les textes avec une rapidité sans cesse plus grande. Le risque afférent est d'encourager l'utilisateur à *drainer* l'information du texte sans le lire. Le texte numérique est une sorte de valeur par défaut, dont l'une des fonctions, transmettre de l'information, est portée à son paroxysme, alors que l'autre, donner à lire, est repoussée.¹³

Si ce type de lecture sélective pratiquée par l'internaute ne s'applique pas directement à l'analyse d'une œuvre littéraire sous forme de livre, elle teinte tout de même le rapport au texte. « [L]e numérique est l'espace dans lequel nous vivons. Il ne s'agit plus d'outils au service des pratiques anciennes, mais d'un environnement dans lequel nous sommes plongés, qui détermine et façonne notre monde et notre culture.¹⁴ » Cette ouverture à la multiplicité des unités de texte favorise la réception de la littérature fragmentaire; la matérialité du livre ramène le lecteur internaute à une lecture « véritable » et la forme du fragment suggère une lecture « numérique », où il saisit certaines bribes de textes qu'il pourra mettre en relation au fil des pages.

¹³ Archibald, S. *op. cit.*, p. 136

¹⁴ Vitali-Rosati, M. *op.cit.*

ÉRIC PLAMONDON

Éric Plamondon est un écrivain. Il est né à Québec en 1969. Il a étudié le journalisme à l'université Laval. Ensuite la littérature à l'Université du Québec à Montréal. Il a écrit la trilogie *1984*. En 1984, Éric Plamondon avait 15 ans. En 2011, le premier titre, *Hongrie-Hollywood Express* est publié par le Quartanier. *Mayonnaise* sort, lui, en 2012 et *Pomme S* paraît en 2013. La série obtient un certain succès critique :

« [...] redoutablement efficace » Chantal Guy, *La Presse*, 28 septembre 2013

« Jubilatoire » Dominic Tardif, *Voir*, 17 mai 2012 et *L'Oreille tendue*, 3 avril 2012

« [...] une fascinante conversation entre l'auteur du roman [...] et une assemblée de fantômes géniaux. » Mélikah Abdelmoumen, *Cousins de personne*, 15 février 2013.

Ses romans n'ont pas gagné de prix, mais ont été finalistes dans la course à de prestigieux honneurs :

Hongrie-Hollywood Express – finaliste au Prix des libraires du Québec 2012.

Mayonnaise – finaliste au Grand Prix du livre de Montréal 2012, finaliste au Prix des libraires du Québec 2013, finaliste au Prix littéraires des collégiens 2013.

Éric Plamondon habite maintenant Bordeaux. La trilogie *1984* est également publiée en France chez Phébus.

Trilogie de l'auteur Éric Plamondon. Contient les titres *Hongrie-Hollywood Express*, *Mayonnaise* et *Pomme S*. Chacun des livres reconstruit, à l'aide de fragments, le passé d'une figure mythique contemporaine. En parallèle à ces histoires se dessine(nt) le(s) personnage(s) de Gabriel Rivages, qui bâtit son histoire sur les mêmes fondations que celles des personnalités étudiées dans les trois tomes, et celui du « narrateur-je », qui sème la confusion en se fusionnant parfois à Rivages et/ou à l'auteur du texte.

HONGRIE- HOLLYWOOD EXPRESS

Johnny Weissmuller est devenu une icône du cinéma par accident. L'homme derrière l'incarnation cinématographique de Tarzan vient d'un milieu modeste. C'est sa technique de nage, apprise de façon autodidacte, qui lui permet d'accéder à la gloire. Il s'est fait repérer, nageant comme un éclair, la tête hors de l'eau pour éviter les déchets flottant sur le lac Michigan. Il a remporté l'or aux Olympiques, cent mètres nage libre. Pour participer aux jeux, Weissmuller, né dans une ville qui n'existe plus (Freidorf, Autriche-Hongrie, aujourd'hui en Roumanie), prend le nom de son frère Peter, né en Pennsylvanie. Johnny Peter Weissmuller. Johnny a connu le faste d'Hollywood, la déchéance vers la pauvreté. Johnny s'est fait avoir par excès de confiance. Après sa mort, son fils Johnny Weissmuller Junior publie une biographie en son honneur, *Tarzan, my father*.

MAYONNAISE

Richard Brautigan est un bâtard. Il a choisi de l'être. À dix-huit ans, il apprend que son véritable nom de famille est Brautigan; il portait le nom de Porterfied depuis la petite enfance. Il choisit d'adopter le patronyme de son père biologique, qu'il n'a jamais connu. Il quitte ensuite la maison familiale pour s'installer chez Peter Webster, un ami, et sa mère Edna. Il se fait arrêter, puis doit subir des électrochocs. Peu après, Brautigan quitte l'Oregon vers San Francisco où il veut percer comme auteur. Il publie *Trout fishing in America* et s'impose comme l'un des auteurs phares de la *beat generation*. Il devient père d'une fille, lanthe. Ses écrits subséquents se vendent moins bien. Brautigan boit. À l'âge de 49 ans, il se suicide d'un coup de .44 Magnum dans la tête. C'est un mois plus tard que l'on retrouve son corps dans son ranch du Montana. En 1999, quinze ans après sa mort, sont publiés les poèmes inédits qu'il avait légués à Edna Webster, sa deuxième mère. Publié d'abord sous le titre de *The Edna Webster Collection of Undiscovered Writings*, le livre est traduit quatre ans plus tard et intitulé *Pourquoi les poètes inconnus restent inconnus*.

POMME

S

Steve Jobs a révolutionné la relation de l'humain avec l'informatique. Sa compagnie, Apple, redéfinit l'ordinateur comme une extension de soi, un outil permettant de décupler les capacités intellectuelles de l'homme. Steve Jobs incarne l'image du *self-made-man* à l'américaine : il crée son empire dans le garage de ses parents, sans le sou, et s'impose dans l'industrie de l'informatique à coup d'idées futuristes qu'il vend grâce à son charisme et à son sens inné du marketing. Steve Jobs est un enfant adopté. À l'âge de treize ans, il communique avec le président de Hewlett-Packard pour obtenir des pièces afin de compléter un projet scolaire. Hewlett lui offre un emploi d'été. Jobs y rencontre un autre Steve, Wozniak, avec qui il organise la vente de la *blue box*, appareil qui fraude les ondes téléphoniques et permet à l'utilisateur de faire des appels interurbains gratuitement. Il se fait ensuite embaucher par Atari. Il quitte son emploi pour voyager en Inde. Il consomme du LSD. S'ouvre l'esprit. Il s'intéresse à la contre-culture. Il fonde Apple en 1975 avec Steve Wozniak. Sa fille, Lisa, naît en 1978. Il crée le MacIntosh, le commercialise en 1984 et se fait congédier de sa propre compagnie. Il investit ensuite dans Pixar et renouvelle le cinéma d'animation. Il revient chez Apple en 1997 et lance l'iMac, ensuite l'iPod, l'AppStore, le iPhone et le iPad. Steve Jobs décède en 2011 des suites d'un cancer du pancréas, riche à craquer.

GABRIEL RIVAGES

Gabriel Rivages est un personnage de la trilogie *1984*. Il en est parfois aussi le narrateur. Gabriel Rivages est auteur. Il est né deux fois. La première, c'est dans *Hongrie-Hollywood Express* : « Gabriel Rivages a été conçu en mai 1968 au fin fond d'une forêt canadienne. [...] Gabriel est né le 13 février 1969, le jour où le Front de libération du Québec a fait exploser une bombe à la Bourse de Montréal.¹⁵ » Il a quarante ans lorsqu'il se suicide, le 14 février 2009, à six heures du matin, en fonçant droit dans un pilier de viaduc, à 178 km à l'heure. (*HHE*, p. 115) Dès le début du livre, on dit de Gabriel Rivages « qu'il a raté sa vie. [...] il sent toujours en lui ce grand vide. Il y met tout ce qui lui tombe sous la main. » (*HHE*, p. 19) Le lecteur est prévenu; le narrateur-auteur est un collectionneur. Pour pallier au vide, il s'intéresse à des figures mythiques de notre époque. Plutôt que de parler de son mal-être, Rivages expose la vie d'un autre, des autres. Il se dévoile en parallèle, parcimonieusement. Lorsque Gabriel Rivages a trente ans, son père meurt assassiné dans un club échangiste¹⁶. À l'enterrement, sa mère lui dit « Tu sais, ton père, ce n'était pas ton vrai père... » (*M*, p. 134). Gabriel Rivages est né une deuxième fois dans les dernières pages de *Mayonnaise*. « Né le 13 février 1983 à Montréal [...] » (*M*, p. 189) Les dates ne concordent pas. Les faits non plus. Gabriel Rivages est le narrateur. Parfois, il est un personnage. Quand Gabriel Rivages auteur écrit à propos de Gabriel Rivages personnage, il le nomme « il ». Il choisit de s'écrire une nouvelle vie. Gabriel Rivages peut renaître, c'est un personnage. Gabriel Rivages peut foncer dans un viaduc à 178 km à l'heure dans un livre et se réveiller frais et dispos le lendemain matin. Il est un personnage.

¹⁵ Éric Plamondon, *Hongrie-Hollywood Express*, Montréal, Le Quartanier, 2011, p. 19. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le signe *HHE* suivi du folio, et placées entre parenthèses.

¹⁶ Éric Plamondon, *Mayonnaise*, Montréal, Le Quartanier, 2012, p. 107. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le signe *M* suivi du folio, et placées entre parenthèses.

QUI SUIS-JE?

Rosalie Roy-Boucher est l’auteure de ces lignes. Elle n’est pas un personnage. Elle est une vraie personne. Est-elle un personnage? Alice, c’était elle, non? Est-elle une auteure? Je suis celle qui tente de comprendre Gabriel Rivages. Je suis celle qui analyse les fragments d’Éric Plamondon. Je suis celle qui camoufle son style par un autre. Rosalie Roy-Boucher a pris la décision de copier le style de Plamondon. Parce que le fragment s’expérimente plus qu’il ne se comprend. Pour montrer que le mode fragmentaire rend poreuses les frontières de l’analyse d’un texte. Pour illustrer que la répétition d’une idée la rend plus concrète. Gabriel Rivages se révèle au lecteur par l’entremise de la vie des autres. Il nous présente ceux qui l’habitent. Ceux à qui il rêve (*M*, p. 105). C’est par sa sélection de parcelles de vie de Weissmuller, de Brautigan et de Jobs que se déploie le personnage de Rivages. Il réécrit les événements, se les approprie. Pendant un instant, Gabriel Rivages devient plus grand que nature. Il devient l’autre par la narration. La narration cherche à nous leurrer. Gabriel Rivages n’est pas le narrateur. C’est un personnage. Éric Plamondon est Gabriel Rivages. Il est le narrateur, et il est un personnage. Il insère des petits poèmes (Miel de mer / mais miel / amer (*M*, p. 184)). On ne sait pas d’où ils sortent sinon. C’est la faute à Plamondon. Je suis Éric Plamondon. Pour un instant, je ne suis plus Rosalie Roy-Boucher. Je suis celle qui écrit comme lui pour mieux le comprendre. Je suis Gabriel Rivages. J’interprète pour m’immiscer dans la littérature. Pour faire ma place auprès des écrivains. Je suis Gabriel Rivages. Je suis Alice. Qui suis-je?

LE DOUTE

La trilogie *1984* propose des portraits de figures mythiques, dépeints de manière fragmentaire. Des bribes d'informations diverses sont dissimulées dans les trois tomes, qui permettent une reconstitution subjective de l'année 1984. Cette mise en contexte permet une liaison entre les trois figures mythiques explorées dans les romans. Le texte se présente d'abord comme une œuvre de transmission de savoirs littéraires, culturels et scientifiques. Au-delà du cadre formel établi se dresse en filigrane l'histoire d'un homme sans passé précis, qui partage son interprétation de certains événements passés concernant des personnages légendaires. Le narrateur raconte les parcours houleux qui ont mené Weissmuller, Brautigan et Jobs vers la notoriété et raconte la déchéance, la gloire qui s'effrite, le mensonge qui mène à la richesse mais qui ne sauve pas du cancer. Il se faufile dans l'Histoire, raconte des événements qui ont été narrés maintes fois par d'autres, mais le fait à sa manière. Pour en faire partie. Par exemple, dans le chapitre *California Dreaming*, les destins de Steve Jobs et de Gabriel Rivages sont entremêlés :

Un proverbe chinois dit « Le voyage est la récompense. » Steve Jobs l'appréciait beaucoup. Jeffrey Young en fait le titre de la biographie qu'il publie en 1987 : *Steve Jobs : The Journey Is The Reward*. Walter Isaacson, le biographe officiel du père de l'iPhone, l'utilise aussi. Le titre de son chapitre 13 est « Fabriquer le Mac : le voyage est la récompense. » Steve aurait utilisé cette maxime pour motiver ses troupes au début du projet Macintosh en 1981. C'est une manière de dire qu'il faut profiter de la vie, que la destination est moins importante que le chemin qui y mène.

Rivages est parti à la recherche de Weissmuller, Brautigan et Jobs comme des milliers d'hommes et de femmes sont partis sur la piste de l'Oregon, vers la Californie, au dix-neuvième siècle. [...] Sous l'emprise du LSD, les yeux ouverts, Rivages voit les scènes du rêve projetées au-dessus de lui. [...] Rivages se voit prendre des photos avec un vieux polaroïd. Il appuie sur le mouton. Le *Requiem* de Mozart résonne et un carré de carton lui tombe dans la main. Il souffle pour que l'image se révèle, le visage de Lisa, la fille de Jobs, apparaît. Elle a trente ans et elle est belle. Son père l'a d'abord rejetée. Elle est désormais l'héritière d'un milliardaire. (*PS*, p. 225-227)

Ici, la narration entremêle les histoires de Jobs et de Rivages : on utilise une citation appréciée de Steve Jobs afin de justifier et/ou de mettre en contexte les voyages de Rivages. Steve Jobs

était connu comme un voyageur du monde, en plus de revendiquer les « voyages » psychiques que lui a fait vivre la prise de LSD. Rivages est présenté dans cet extrait comme un explorateur des mythes de Weissmuller, de Brautigan et de Jobs. Il mentionne être « à la recherche » de ceux-ci, et dans le cas de Rivages, la quête se traduit également par la prise de drogues hallucinogènes. Le désir de « rencontrer » Jobs pousse Rivages à l'imitation, pour peut-être s'approcher de lui, mais surtout pour se retrouver à ses côtés, expérimenter une partie de son voyage à lui. Le narrateur insère dans les récits des fragments qui racontent sa propre histoire. Le lecteur est alors conduit à lire non seulement une histoire achevée, ou encore deux histoires qui se suivent et se superposent, mais surtout un entre-deux, lieu inquiétant où les frontières sont poreuses et où les vies se confondent. Une autre illustration de cet entre-deux se retrouve dans le chapitre 1914 – 1981 le narrateur fait s'opposer, en deux paragraphes, les relations père-fils violentes que Weissmuller et lui ont vécues :

Je me souviens très bien de la seule gifle de mon père. Je me souviens du bruit court et sec. J'avais la joue engourdie. J'avais douze ans. C'était l'été. [...]

Johnny à Chicago sur Cleveland Avenue, c'était la baston hebdomadaire. Sa mère aussi prenait des claques. Johnny serrait les dents. Un jour, il allait tuer ce père monstrueux. Mais à Chicago, sur Cleveland Avenue, en 1914, un gosse battu c'était banal. Pour moi, c'était une toute petite claque, un énervement passager que mon père a regretté, et j'en ai fait tout un plat. C'était en 1981. (HHE, p. 100)

Non seulement le narrateur, en comparant les réalités du narrateur et de Weissmuller, montre l'évolution de la perception de la violence dans le cadre familial entre le début et la fin du vingtième siècle, mais installe du même coup son passé filial dans le récit. Il s'inscrit alors comme un personnage de l'histoire, au même titre que Johnny Weissmuller, star internationale. Du même coup, il relance le mythe de ce dernier. Dans *Mythologies*, Roland Barthes explique l'évolution d'un mythe :

Évidemment, tout n'est pas dit en même temps : certains objets deviennent proie de la parole mythique pendant un moment, puis ils disparaissent, d'autres prennent leur place, accèdent au mythe. Y a-t-il des objets *fatalement* suggestifs, comme Baudelaire le disait de la Femme? Sûrement pas : on peut concevoir des mythes très anciens, il n'y en a pas d'éternels ; car c'est l'histoire humaine qui fait passer le réel à l'état de parole, c'est elle et elle seule qui règle la vie et la mort du

langage mythique. Lointaine ou non, la mythologie ne peut avoir qu'un fondement historique, car le mythe est une parole choisie par l'histoire : il ne saurait surgir de la « nature » des choses.¹⁷

Weissmuller, Brautigan et Jobs sont des héros contemporains, or, leur souvenir s'estompe doucement. En racontant leurs histoires, le narrateur devient passeur du mythe, le mythe récupéré et reconstitué par sa « parole choisie ». Ainsi, il entre dans l'Histoire à son tour.

L'ordre choisi des fragments ainsi que le travail hétérogène de la construction des personnages dans la trilogie nourrit une réflexion sur la réception de l'œuvre par le lecteur. Si le cadre rigide du roman propose un type de lecture traditionnel, la forme du fragment permet au lecteur d'aller et venir comme bon lui semble au travers des courts chapitres. L'organisation (ou la désorganisation) des fragments, invitant le lecteur à la libre interprétation, sous-entend un jeu avec les textes, jeu qui se poursuit lors de la lecture des différents fragments. Parce que Plamondon se joue de nous. Il s'amuse de nos doutes.

¹⁷ Roland Barthes. *Mythologies*, Paris, Le Seuil, 1957, p. 194

À UN CLIC DE LA VÉRITÉ

Nous avons vu plus tôt que la littérature numérique crée des chemins de sens et peut proposer un mode de lecture partiel, par lequel l'information, plutôt que d'être lue, est triée selon son importance. Cette non-lecture favorise l'assimilation de textes provenant de pages internet, qui multiplient les références et qui offrent un contenu se prolongeant grâce à l'interactivité. Dans le cas de la trilogie *1984*, la culture numérique prend une autre forme. Puisque le roman emprunte la forme du livre matériel, l'interactivité associée au numérique n'agit pas de la même manière : c'est par le texte imprimé que le jeu numérique s'impose. D'abord, la structure fragmentaire des œuvres de la trilogie rappelle la brièveté des textes proposés sur internet. Cette structure permet, dans les romans, de traiter de sujets éclectiques, qui tournent autour d'un personnage principal. Cette exploration du sujet n'est pas sans rappeler le parcours d'un utilisateur de la toile, qui passe d'une page à l'autre afin de compléter sa pensée, qui se perd dans l'infini des liens mais qui poursuit sa recherche en composant sa propre interprétation du sujet. La quantité d'information fournie par les livres peut laisser croire à un égarement de l'auteur. Marcello Vitali-Rosati explique la non-linéarité de la trilogie *1984* :

Plamondon semble errer dans une immense quantité d'informations, d'anecdotes, d'histoires. Mais son errance, une fois terminée, laisse un chemin sensé, qui permet au lecteur l'empruntant d'apprendre une histoire. La non-linéarité n'est donc pas synonyme de manque de direction : elle est une démarche heuristique ouverte, qui ressemble en tout à une recherche d'informations sur le web.¹⁸

Le numérique se manifeste également dans la construction du personnage de Gabriel Rivages. Ce personnage, qui évolue dans une société post-1984, utilise son ordinateur afin d'effectuer ses recherches, d'errer au travers des pages pour en apprendre davantage sur ses idoles. Par

¹⁸ Vitali-Rosati, M. *op.cit.*

exemple, dans le chapitre *Un jeu de cartes* (PS, p. 105), Rivages est au boulot, a effectué tout le travail qui lui était assigné, et il navigue sur internet. Il regarde des vidéos Youtube. Il tombe sur la présentation du premier iPod par Steve Jobs. Il raconte la vidéo. À la lecture de ce chapitre, le lecteur peut choisir de ne pas sortir du texte de Plamondon. Le lecteur curieux risque de taper « iPod, Steve Jobs » sur Youtube. Ce dernier pourra alors faire dialoguer sa perception de la vidéo avec celle de Rivages. Une multitude de références à l'utilisation de la technologie sont dissimulées au sein des ouvrages. On en apprend sur les habitudes de navigation de Rivages ; son mot de passe ou le code ISBN d'un livre lu, par exemple, sont dévoilés au lecteur. Parfois, l'auteur insère dans le texte des références précises, que le lecteur a le choix de consulter ou non (par exemple, une page Wikipédia (HHE, p. 117)), mais qui situent le chapitre en question dans un contexte donné. Ce type d'ajouts propose au lecteur des lectures complémentaires. La visite d'un site internet dont l'adresse est écrite sur papier est certes moins spontanée que celle d'un lien associé à une page web. Or, lorsque le lecteur se donne l'effort de faire des recherches en parallèle à la lecture, le texte s'ouvre de nouveau, les liens se multiplient et les chemins de sens s'entrelacent.

POISSONS

René Audet a analysé la trilogie *1984*. Selon lui, « L'exercice du résumé de ces trois romans, si on s'y prêtait de façon disciplinée, révélerait l'évidence que le personnage de Rivages n'a pas d'histoire qui lui soit propre, les situations qui l'impliquent s'inscrivant fréquemment en écho simple avec les rebondissements vécus par les trois figures mythiques.¹⁹ » S'il est vrai que l'histoire de Rivages, sans référent précis auquel s'ancrer, se construit en parallèle à celles des figures mythiques contemporaines, et s'il est justifié de s'intéresser à la cohabitation des fragments et à l'effet de contamination provoquée par la proximité des textes, il n'en reste pas moins que la présence de Rivages dans la trilogie sème un doute chez le lecteur. Il le dit lui-même : « Une même vérité a souvent plusieurs versions. » (*M*, p.201)

Pourquoi Rivages existe-t-il et pourquoi mentirait-il à propos de son histoire? S'il peut naître deux fois, s'il peut s'inventer comme bâtard pour se choisir un père à la hauteur de ses ambitions (*M*, p.189), pourrait-il saboter l'image de ses idoles contemporaines et les ramener à hauteur d'homme? Serait-ce que Plamondon cherche, par la multiplication des fragments, à s'établir comme auteur ou à s'élever à la hauteur de ses icônes? Est-ce que la narration s'échine à méprendre le lecteur?

Rivages est le bâtard de Brautigan. Ce dernier a connu le succès avec *La pêche à la truite en Amérique*. Le dictionnaire définit RIVAGE comme « Partie de la terre qui borde une mer ou un lac²⁰ ». Rivages dit « À la pêche à la mouche il faut faire semblant. On joue un jeu. On trompe le réel avec une mouche. On trompe le poisson avec quelques bouts de plumes qui cachent un hameçon. » (*M*, p. 137-138) Rivages cherche à se créer comme auteur : le lecteur est témoin

¹⁹ René Audet, « Être parasité par les fictions des autres. Rôle été (im)pertinence du personnage de Gabriel Rivages dans la trilogie *1984* d'Éric Plamondon », *Temps zéro*, n° 9 [en ligne], 2015; page consultée le 18 juin 2015.

²⁰ *Le nouveau petit Robert de la langue française*, Dictionnaires Le Robert, Paris, 2007, p. 2259

de l'acte d'écriture du narrateur par l'insertion de poésies, de commentaires et de chapitres où il discute de son processus d'écriture. Il veut modifier notre regard sur les histoires que nous connaissons.

Par exemple, dans *Mayonnaise*, Plamondon met en scène une séance d'électrochocs (M, p. 45-47). D'abord, en exergue du chapitre *Nid de coucou* se retrouvent des vers provenant du livre de rimes pour enfants *The Real Mother Goose* : « *Three geese in a flock / One flew east, one flew west / And one flew over the cuckoo's nest* » Le chapitre débute par un point de vue externe : « Avant de l'électrocuter, on attache très solidement le patient sur une table à l'aide de lanières en cuir, afin d'éviter toute fracture vertébrale ou luxation lors des convulsions. » (M, p. 45) Cette mise en contexte met en place la scène médicale de l'intervention. Le paragraphe suivant passe au « vous » et guide le lecteur dans un univers effroyable ; celui d'un asile. « Vous avez vingt ans. Deux hommes vous escortent. Vous marchez dans un couloir. On vous fait entrer dans une pièce blanche. Vous comprenez que c'est votre chambre. [...] Il n'y a que les cris qui ne semblent respecter aucune règle. Ils peuvent survenir de jour comme de nuit. » (M, p. 45) L'horreur de la situation se situe maintenant hors du livre, chez le lecteur, il est l'interné. La narration nous fait ensuite vivre les électrochocs : « On vous ceinture le torse et la tête. Vous ne pouvez plus bouger. » (M, p. 46) Le chapitre se poursuit à la troisième personne du singulier, rejetant du même coup l'implication du lecteur dans la scène. « Quelqu'un relève la manette. Il n'est plus là. Il a seulement atrocement mal. On le soulève. Il est dans sa chambre. Il dort. » (M, p. 46) Le chapitre se termine avec une narration externe : « À vingt ans, Richard Brautigan a passé trois mois dans l'asile de Salem en Oregon. C'est là que Milos Forman tournera, avec Jack Nicholson en 1975, *Vol au-dessus d'un nid de coucou*. » (M, p. 47) Ce revirement de la narration montre que tout le chapitre a été conçu dans le but de faire vivre au lecteur les sentiments d'enfermement et de désespoir qu'a pu ressentir Brautigan, plutôt que de traiter de façon externe des traitements reçus par celui-ci. La narration met l'accent sur l'horreur des électrochocs et se solde par une référence à un classique du cinéma, un drame psychologique, dans lequel le protagoniste principal, Randle P. McMurphy, provoque la rébellion d'un groupe d'internés souffrant de problèmes mentaux. La

perception du lecteur de l'épisode de la vie de Brautigan est donc altérée : plutôt que de signaler froidement l'anecdote ou de la raconter du point de vue du personnage concerné (comme le ferait une biographie plus classique), l'auteur implique le lecteur dans le texte, le poussant à faire sa propre « expérience » de la douleur qu'a pu ressentir le dernier des *beatniks* et montrant combien cette expérience a pu marquer son existence. L'association entre McMurphy et Brautigan n'est pas non plus accidentelle ; outre la similarité de leur traitement, les deux personnages sont présentés comme des rebelles de leur génération, qui ont un message à porter. Sur Wikipédia, on lit, à propos de McMurphy qu'il est « an “authentic American rebel”, an urban cowboy, plain-speaking, hard-living, a gambler and a risk-taker,” and “the hero” of the story²¹ ». L'auteur de cette citation met d'ailleurs en parallèle les romans *Trout fishing in America* de Brautigan et *One Flew Over the Cuckoo's Nest* de Ken Kesey, les qualifiant d'optimistes/anarchiques²². L'ensemble des narrations et des informations de ce chapitre fait ressortir le côté composite de l'ouvrage et confirme la nécessité d'une participation active du lecteur : celui-ci doit faire appel à ses connaissances générales afin de développer sa compréhension de l'œuvre. Ces connaissances peuvent être enrichies par des recherches, qui provoqueront de nouvelles interprétations du texte. Cette histoire que nous connaissons (Brautigan qui subit des électrochocs – ou, plus généralement, le traitement par électrochocs) est reprise en multipliant les points de vue afin de nous faire saisir la violence et la douleur associées au séjour à l'asile et aux traitements par électrochocs. La référence à *Vol au-dessus d'un nid de coucou* quant à elle offre une comparaison entre l'histoire relatée par Plamondon et l'interprétation de Milos Forman de l'œuvre de Ken Kesey et ouvre ainsi la porte à une multitude d'analyses complémentaires.

Par les yeux du narrateur, le lecteur s'approprie l'Histoire remaniée. Il s'attache aux événements connus, qu'il considère comme *réels*, et se laisse guider par le flot d'informations subjectives fourni par la narration. C'est là que se cache l'hameçon. C'est là que le jeu du vrai

²¹ https://en.wikipedia.org/wiki/Randle_McMurphy [l'auteur (inconnu) cite Richard Gray, *A History of American Literature*]

²² Richard Grey, *A History of American Literature*, Malden, Blackwell Publishing, 2004, p. 661. Traduction libre.

et du faux s'installe, où l'interprétation des événements par l'auteur teinte la compréhension du lecteur. Pourquoi, sinon, aurait-il inséré dans *Mayonnaise* un fragment intitulé *Circa*?

Circa est un mot latin qui signifie environ. Il est régulièrement utilisé dans la langue anglaise pour désigner une date approximative en généalogie et en histoire. On l'abrège en ca. ou en cca. [...]

C'est pour cette raison qu'on écrit : Richard Brautigan (30 janvier 1935 – ca. 14 septembre 1984) est un écrivain américain. [...] Richard a été retrouvé le 25 octobre dans sa maison de Bolinas. Mais, en raison de l'état de putréfaction avancée de ses restes, le coroner a conclu que la mort remontait à environ un mois! (M, p. 153-154)

Peut-être Plamondon voulait-il nous instruire sur le terme en question. Peut-être aussi cherchait-il à raconter l'imprécision de la date de la mort de Brautigan. Peut-être voulait-il mettre le lecteur en garde ; les informations contenues dans le roman sont approximatives. Le narrateur plonge le lecteur dans un état de méfiance, tant envers le narrateur qu'envers ses propres connaissances de l'histoire des figures mythiques rencontrées dans la trilogie. Par exemple, le succès de Steve Jobs est connu internationalement. Son apport à la technologie a été célébré à de nombreuses reprises et son parcours, d'enfant abandonné à gourou de la communication informatique, salué. Or, Plamondon relate, dans *Pomme S* (PS, p. 126-127), certaines parties de son histoire qui teintent négativement la mémoire de Jobs, dont cette anecdote moins connue concernant Steve Wozniak :

Pong est le premier jeu vidéo commercialisé par Atari en 1972. [...] Plus tard, Atari a sorti un autre jeu que tout le monde connaît. Son principe est similaire à celui de Pong. [...] [C]e qu'il sait, c'est que Nolan Bushnell, le patron d'Atari, demande à Steve Jobs de travailler sur le circuit électronique de ce jeu. Il lui propose un bonus en fonction des simplifications qu'il apportera au circuit. Jobs confie la tâche à son ami Steve Wozniak, qui travaille chez Hewlett-Packard. Bushnell est épaté par le résultat. Il croit que Jobs a fait le boulot. Jobs récupère le bonus de mille dollars et en file deux cents à Wozniak en lui disant que c'est la moitié du total. Au moins, en jouant à Pong, on ne pouvait pas tricher.

Le narrateur s'invente en réparateur de la mémoire collective en réinterprétant les récits canoniques, quitte à y créer de nouvelles brèches. Rivages s'amuse avec nos idées reçues, nous titille en nous montrant ce que l'on sait déjà, puis tire un grand coup : ce que nous croyions vrai n'est plus. Nous sommes alors pris au piège. Pêchés.

Nous, lecteurs, sommes les truites de Rivages.

L'ORIGINE DU MONDE

Le personnage de Gabriel Rivages intègre le texte en caméléon; il possède sa propre histoire, qu'il adapte selon les sujets traités. Cette manipulation du réel crée une familiarité entre le personnage de Rivages et celui des figures mythiques analysées. La trilogie *1984* est truffée de micro-relations entre les événements de la vie des personnages de Weissmuller, de Brautigan, de Jobs et de celle du narrateur. C'est en juxtaposant ces événements que ce dernier se laisse découvrir : les seules bribes de sa vie auxquelles le lecteur a droit sont celles qui sont en corrélation avec les vies des personnages racontés :

C'est la nuit. Gabriel a fait un cauchemar. Il se réveille. Il appelle son père. Il vit seul avec lui. Il n'y a pas de réponse. Il se lève. La maison est vide. Il a peur. Il téléphone à sa grand-mère. Elle le rassure. La panique s'estompe. Il entend son père qui revient. Il était simplement allé acheter du lait. Depuis cette nuit-là, le lait du matin a un drôle de goût.

Un jour, la mère de Brautigan est partie pendant trois jours. Elle a enfermé ses deux enfants dans une chambre d'hôtel. Richard avait dix ans, sa sœur en avait cinq. Depuis ce jour-là, la vie a un drôle de goût. (*M*, p. 81)

Ce type de rapprochement se produit dans les trois romans de la trilogie. En mettant en parallèle ses souvenirs et certains événements marquants de la biographie des personnages racontés dans le même chapitre, le narrateur insufflé une dose de prosaïsme aux histoires des autres protagonistes. C'est par ce processus d'humanisation du mythe que Rivages peut se permettre de s'inscrire à son tour comme personnage de l'histoire et par le fait même se créer un passé. Dans *Mayonnaise*, le chapitre intitulé *Un fils* enchâsse les récits de Rivages et de Richard Brautigan : ce dernier devient le père de Rivages. « Né le 13 février 1983 à Montréal, je suis le bâtard de Brautigan. Personne ne s'en souvient, sauf ma mère. L'année de mon premier anniversaire il s'est suicidé. Je suis le fils de Richard Brautigan. » (*M*, p. 189) S'inventer comme personnage et / ou comme auteur, se créer une place dans la littérature en passant par le récit de l'autre n'est pas un phénomène étranger dans la littérature contemporaine. Dans son essai *Encres orphelines : Pierre Bergounioux, Gérard Macé, Pierre Michon*, Laurent

Demanze écrit « L'écriture contemporaine est en effet travaillée par un retour au récit, mais un récit strié d'ellipses et de lacunes, un récit porteur de mémoire et taraudé par un passé absent. [...] Archiver les vies révolues, inventer et inventorier les généalogies de soi, voilà à quoi s'adonne le sujet mélancolique de cette fin de siècle.²³ » Ce mode d'invention de soi s'applique particulièrement bien à l'approche fragmentaire. En effet, les blancs parsemant le texte, ces zones poreuses où règne le doute, laissent la place à une approche déconstruite du passé du personnage et à l'inventaire des acteurs marquants de la vie de ce dernier.

Car si, ici comme là, le souci de dire les événements du siècle déborde la mémoire familiale, il n'en demeure pas moins que le récit de filiation inverse la chronologie : on ne va plus d'un ancêtre à sa descendance, mais d'un héritier problématique et inquiet vers une ascendance. C'est assez dire que le récit de filiation est le récit d'une enquête ou d'une archéologie, qui collecte les bribes disjointes du passé. [...] Partagé entre la méfiance et la fascination envers les fastes du roman, le récit de filiation s'élabore à distance de la puissance d'enchantement du roman, ne cessant de creuser l'espace problématique d'un doute envers la narration elle-même.²⁴

Le doute porté par la narration, nous en avons parlé plus tôt, est provoqué en grande partie par la présence simultanée ou non d'un narrateur-je, du personnage de Rivages et de celui de l'auteur. La narration tente de se créer comme personnage. Pour cela, elle collectionne les anecdotes parallèles à son histoire, jusqu'à recréer l'histoire d'autrui au détriment de la sienne. Rivages imite Jobs. Jobs aimait raconter l'histoire de son appel chez Hewlett-Packard, encore enfant, pour obtenir des pièces afin de compléter son projet scolaire (*PS*, p. 89). Cette anecdote, racontée à maints journalistes, évolue, se modifie. C'est une histoire mouvante, mais qui trace malgré tout les origines du phénomène d'Apple. Plamondon l'écrit : « Quand il raconte son coup de téléphone au patron de HP, Steve Jobs invente ses origines. Tout est bon pour construire sa filiation. Il n'a pas connu son père biologique, mais Bill Hewlett l'a pris sous son aile. » (*PS*, p.90) De la même manière, nous ne savons pas qui est le père biologique de Rivages. Nous le savons mort dans un bar échangiste. Par contre, nous connaissons le père imaginé de Rivages. Nous connaissons Brautigan. La narration a guidé le lecteur vers des connaissances choisies, sur des histoires remaniées, vers la vérité selon Rivages. Quand il

²³ Laurent Demanze, *Encres orphelines : Pierre Bergounioux, Gérard Macé, Pierre Michon*, Paris, J. Corti, 2008, p. 10-14

²⁴ *Ibid.* p. 22-23

raconte le suicide de Brautigan, Rivages invente ses origines. Quand il raconte la déchéance de Weissmuller, le narrateur invente ses origines. Quand il raconte le succès de Jobs, le narrateur invente ses origines. Il s'invente une histoire qui évolue au fil des lectures.

SELF-MADE PLAMONDON

Les trois romans relatent les histoires de personnages plus grands que nature, qui ont connu une évolution qui a marqué l'imaginaire collectif. Johnny Weissmuller, fils d'immigrants, change de nom et devient un athlète olympique, puis une vedette du cinéma, une icône de la culture populaire avant de toucher le fond du baril et de mourir dans l'incompréhension. Richard Brautigan, fils de personne, bâtard par choix, se fait électrifier les neurones avant de devenir l'un des auteurs phares de la *beat generation* et l'emblème de la contre-culture. Il se met ensuite une balle dans la tête. Steve Jobs, fils adopté, se joue de ses collègues et amis, utilise la ruse pour arriver à ses fins et devient l'un des milliardaires les plus *cool* de l'histoire, rendant accessible au public des technologies de communication qui révolutionnent le monde et en se rebellant contre les idées formatées. Il meurt au faite de sa gloire, en star internationale. L'association des trois personnages au sein de la même trilogie dévoile trois pans distincts de la culture des années 1980. Dans *Hongrie-Hollywood Express*, on explore la culture populaire et sportive. Le roman *Mayonnaise* visite quant à lui la contre-culture et la littérature. Pour terminer, *Pommes S* dévoile un personnage hybride, riche d'un passé qui s'apparente à la contre-culture (refus des normes établies, ouverture à l'autre, désir de bousculer les certitudes) mais qui vise la culture populaire. Les trois personnages sont également porteurs du grand rêve américain, qu'ils réussissent à vivre à force de travail, de rencontres, de talent et de débrouillardise. Rivages, quant à lui, se construit au travers de ces figures mythiques.

Nous avons vu que le mode fragmentaire propose une lecture de l'inachevé. Le fragment porte en lui une finalité et un tout qui le font dialoguer avec les autres fragments et qui forcent le lecteur à rester dans le doute, dans l'incertain et à *reconnaître le manque*. D'une façon similaire, le texte littéraire numérique, libéré de sa matérialité, entre en relation avec de nombreux autres types d'écrits, qui normalement auraient emprunté des canaux différents.

L'acte de lecture, dans le cas du numérique, est modifié ; on en vient à une non-lecture, à un tri d'informations qui relèverait du balayage rapide. Cette façon de procéder ajoute des cordes à l'arc du lecteur de fragments ; il en vient à repérer les thèmes, les sujets qui se recoupent grâce à la saisie mentale d'informations structurantes au fil de sa lecture. Une telle saisie facilite la lecture de romans comme ceux de la trilogie *1984*. Aller à l'essentiel, pour mieux entrer en relation avec l'œuvre. Pour finir par comprendre un peu mieux Rivages. Pour finir par mieux cerner le narrateur. Pour finir par accepter de ne pas comprendre.

Hongrie-Hollywood Express est le premier roman d'Éric Plamondon. La trilogie raconte trois héros contemporains. Gabriel Rivages tente de se trouver de nouvelles racines. Le narrateur se fait la voix de l'auteur. Les deux s'immiscent dans les histoires. Pour que la leur ne soit pas vide. Pour se bâtir. Se bâtir comme l'a fait Weissmuller. Il a mal fini, mais ça a donné un livre. Se bâtir comme l'a fait Brautigan. Il a mal fini, mais ça a donné beaucoup de livres. Se bâtir comme l'a fait Jobs. Un peu à travers les autres.

Toutes ces réussites ont réussi à faire oublier que, si Wozniak n'avait pas été là, Apple n'aurait jamais existé. Pour que le mythe du self-made-man à l'américaine survive, il faut savoir sacrifier quelques génies. (PS, p.99)

Hongrie-Hollywood Express est le premier roman d'Éric Plamondon. Les personnages se bâtissent en se croisant les uns les autres. Les personnes concernées, transformées en personnages, sont devenues mythiques en étant créatrices de leur propre richesse, grâce à leur travail et à leurs convictions. Des *self-made men*. Éric Plamondon a créé Gabriel Rivages. Nous ne connaissons pas très bien Gabriel Rivages, même si l'on s'y efforce. Éric Plamondon a fait exprès. Il a écrit la trilogie *1984*. Ce n'est pas une lecture facile. Ça peut l'être, mais c'est dommage. C'est une lecture casse-tête. On y pense longtemps après avoir refermé le livre. On s'étonne de faire de nouveaux liens plusieurs jours plus tard. On se laisse hanter par Gabriel. On y revient. On retourne au livre. Pour se raconter une nouvelle histoire. Pour prendre une autre avenue. C'est à ce moment qu'Éric Plamondon gagne son pari. Il faut savoir sacrifier quelques génies, pour que le mythe du self-made man à l'américaine survive, il vient de le dire. Il nous a donné un Gabriel incomplet pour que l'on cherche perpétuellement la pièce manquante. Parce qu'à chaque fois, on est perdant. Et chaque fois que l'on retourne au livre,

Plamondon devient auteur. Un auteur qui se crée par le mystère, par le manque, par une littérature de l'incompréhensible. Éric Plamondon, avec l'aide de Rivages, de Jobs, de Weissmuller et de Brautigan, vit son rêve américain.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres citées dans la création

Boucher, Denise. *Chant de la douleur*, Édition De la Cyprine, musique de Boulet, Gerry, Édition Boulet de Canon, sur *Jezabel*, disque GIT-4-1901, production Gerry Boulet, 1994

Dexys Midnight Runners. *Come on Eileen*, sur *Too-Rye-Ay*, Mercury, 1982

Kundera, Milan. *L'insoutenable légèreté de l'être*, Paris, Gallimard, 1984, 476 p.

Prudhomme, Sully. *Poésies. 1865-1866 : stances et poèmes / Sully Prudhomme*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1869, 327 p.

Rufin, Jean-Christophe. *Immortelle randonnée. Compostelle malgré moi*, Chamonix, Éditions Guérin, 2013, 259 p.

Corpus

Plamondon, Éric. *Hongrie-Hollywood Express*, Montréal, Le Quartanier, 2011, 165 p.

Plamondon, Éric. *Mayonnaise*, Montréal, Le Quartanier, 2012, 201 p.

Plamondon, Éric. *Pomme S*, Montréal, Le Quartanier, 2012, 233 p.

Ouvrages critiques

Archibald, Samuel. *Le texte et la technique. La lecture à l'heure des médias numériques*. Montréal, Le Quartanier, collection Erres Essais, 2009, 311 p.

Barthes, Roland. *Mythologies*, Paris, Le Seuil, 1957, 247 p.

Cauquelin, Anne. *Courts traité du fragment, Usage de l'œuvre d'art*, Paris, Aubier-Montaigne, 1986, 190 p.

Demanze, Laurent. *Encres orphelines : Pierre Bergounioux, Gérard Macé, Pierre Michon*, Paris, J. Corti, 2008, 403 p.

Grey, Richard. *A History of American Literature*, Malden, Blackwell Publishing, 2004, 952 p.

Hoppenot, Éric. *Maurice Blanchot et l'écriture fragmentaire*. Dans R. Ripoll (dir.) *L'écriture fragmentaire. Théories et pratiques*, Actes du 1^{er} Congrès International du Groupe de Recherches sur les Écritures Subversives (GRES), Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan, 2002, 363 p.

Michaud, Ginette. *Lire le fragment. Transfert et théorie de la lecture chez Roland Barthes*, Ville LaSalle, Hurtubise, 1989, 321 p.

Susini-Anastopoulos, Françoise. *L'écriture fragmentaire. Définitions et enjeux*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997, 275 p.

Ressources en ligne

Audet, René. *Être parasité par les fictions des autres. Rôle et (im)pertinence du personnage de Gabriel Rivages dans la trilogie 1984 d'Éric Plamondon*, [en ligne] dans temps zéro, n° 9, page consultée le 18 juin 2015.

<http://tempszero.contemporain.info/document1242>

Vitali-Rosati, Marcello. *La littérature numérique existe-t-elle?*, [en ligne] dans Digital Studies / Le champ numérique, page consultée le 15 juin 2015

http://www.digitalstudies.org/ojs/index.php/digital_studies/article/view/289/356

Auteur inconnu. Randle McMurphy [en ligne] dans Wikipédia, page consultée le 28 août 2015.

https://en.wikipedia.org/wiki/Randle_McMurphy

Dictionnaire

Le nouveau petit Robert de la langue française, Paris, Dictionnaires Le Robert, 2007, 2837 p.

